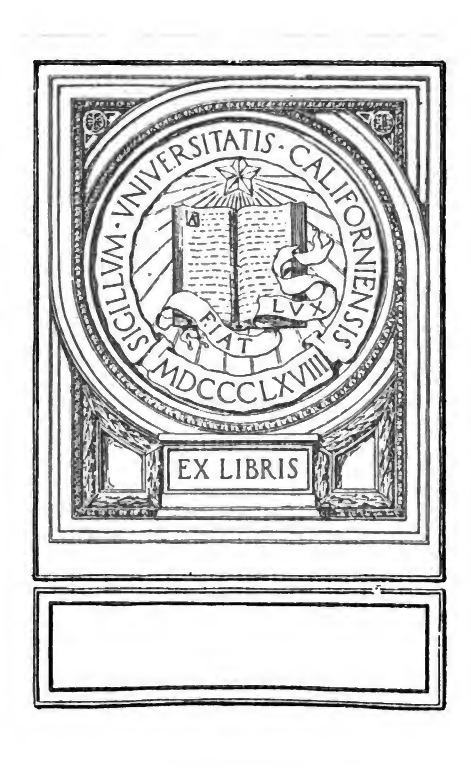

UC-NRLF
$B 532 128


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

TOME SECOND.

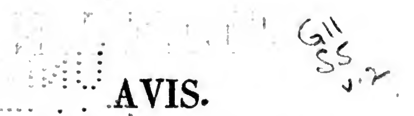


PARIS,

SE TROUVE AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ,

RUE TARANNE, N° 12.

1824.



AVIS.

Ce bulletin est distribué *gratis* aux membres de la Société.

On peut souscrire sans être Membre de la Société. Le prix de la souscription est, dans ce cas, fixé à 6 francs pour 24 feuilles d'impression, qui formeront un volume, et seront envoyées *franc de port* à Paris et dans les départemens.

S'adresser, à Paris, à M. Noirot, au Secrétariat de la Société, rue Taranne, n°. 12;

Et dans les départemens, chez les principaux libraires.

Tout ce qui est envoyé à la Société, doit être remis à la même adresse, *franc de port*, et sous le couvert de M. *le Président de la Société de Géographie.*

Messieurs les Membres de la Société sont priés de remettre leur adresse exacte au Bureau, et de s'adresser pour les renseignemens et les réclamations, à M. Noirot, Agent de la Société, rue Taranne n° 12.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ,
RUE DU CADRAN, N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO NEUF.

Séances de la Commission Centrale.

Séance du 2 janvier 1824.

M. le Président annonce l'envoi d'un Mémoire sur *l'Itinéraire de Paris au Hâvre-de-Grâce*, pour concourir au prix dont M. le baron *Delessert* a fait les frais.

Ce Mémoire porte la devise: *Paris, Rouen et le Hâvre-de-Grâce, ne forment qu'une seule ville, dont la Seine est la grande rue* Il est accompagné d'une lettre, dans laquelle l'auteur anonyme annonce à la Commission, qu'il a déjà concouru l'année dernière; mais qu'il a complètement refait son travail, afin de se conformer aux conseils contenus dans les rapports des Commissaires nommés pour juger les Mémoires envoyés au premier concours.

M. le baron *Coquebert-Montbret* donne lecture d'une note sur la population de la France; elle est accompagnée d'un tableau, indiquant le nombre des habitans de chaque département. (Voir ci-après, Documens, p. 5.)

La Commission passe ensuite à la discussion des trois propositions à l'ordre du jour. (Voyez Séance du 5 décemb. bulletin n° 8.)

La première, faite par M. de *Larenaudière*, et relative à la gestion des fonds de la Société, est renvoyée à la Section de Comptabilité.

La discussion des deux autres propositions est renvoyée à la Séance du 16 janvier.

Séance du 16 janvier.

La proposition de M. *Langlès*, relative à la publication du Bulletin, est mise en discussion. (Voir Bulletin n° 8, p. 333.)

M. *Dezos de La Roquette*, membre de la Société, propose de réunir cette discussion à celle des Mémoires que la Société est dans l'intention de publier.

M. *Jomard* propose de maintenir le Bulletin jusqu'à l'époque de la publication des Mémoires.

M. *de Férussac* propose la supression du Bulletin.

La Commission décide que le Bulletin aura une demi-feuille, ou une feuille au plus, par mois ; que la rédaction en sera arrêtée le 26 de chaque mois, et qu'il sera distribué, au plus tard, le 5 du mois suivant.

On passe ensuite à la discussion de la proposition de M. *Malte-Brun*, relative aux travaux de la Section de Correspondance. (Voir Bulletin n° 8, p. 333.) Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. *Barbié du Bocage* communique, au nom des Commissaires vérificateurs du compte de 1823, un projet d'arrêté réglementaire, relatif à l'organisation de la comptabilité. La discussion en est renvoyée à la Séance suivante.

MM. le baron *Coquebert-Montbret*, *Eyriès* et *Girard*, sont nommés Commissaires pour juger le Mémoire sur l'*Itinéraire de Paris au Hâvre-de-Grâce*.

M. *Jomard* donne communication des nouvelles publiées dans le *Quarterly Review*, sur le voyage des Anglais à Bornou, dans l'intérieur de l'Afrique. Il présente l'esquisse d'une carte, sur laquelle la route de ces voyageurs est tracée. (Voir ci-après, Documens, pag. 10.)

Liste des Membres nouvellement admis dans la Société.

Séance du 16 janvier.

MM. Adolphe Beugnot, secrétaire d'Ambassade, à Francfort.
Huder, aide-de-camp de M. le général *Guilleminot*.
De Lostande, *id.*
Rimski de Korsakoff, colonel des gardes de S. M. l'empereur de Russie.
De Tolstoy, capitaine des gardes de S. M. l'empereur de Russie.

Ouvrages offerts à la Société de Géographie.

Séance du 2 janvier.

M. *de Férussac* fait hommage du 11e numéro du *Bulletin général des Annonces et des Nouvelles scientifiques*;

M. *Rauch*, de la 1re *livraison des Annales Européennes.* (2me année.)

Séance du 16 janvier.

M. *Jullien* fait hommage de son ouvrage intitulé : *Essai sur l'emploi du temps*, ou méthode qui a pour objet de bien régler la vie, premier moyen d'être heureux ;

Paris, 1824, chez Dondey-Dupré, rue Saint-Louis n° 46. (Voir ci-après, Documens, p. 14.)

M. *Giraldez*, colonel au service de S. M. Très-Fidèle, envoie deux ouvrages intitulés :

Carte Géohydrographique, historique et commerciale de tous les États de l'Europe et des États-Unis d'Amérique ;

Tableau des Colonies et possessions anglaises dans les quatre parties du monde ;

Statistique Historico-Géographique du royaume de Portugal ;

Tableau statistique de l'île de Madère.

M. *Garnier*, ingénieur au corps Royal des Mines, un *Mémoire géologique* sur les terrains du Bas-Boulonnais et particulièrement sur les calcaires compactes ou grenus qu'il renferme;

La Société d'Agriculture de Boulogne, le procès-verbal de sa Séance publique.

DOCUMENS.

NOTE *lue à la Société de Géographie, dans la séance du 2 janvier* 1824, *par* M. COQUEBERT-MONTBRET.

IL est dit, dans une première note que j'ai eu l'honneur de lire à la Société de Géographie, dans la séance du sept février de l'année dernière, et qui a paru dans le numéro 5 de son Bulletin, que la population de la France, suivant le dernier recensement, s'était trouvée être de 30,435,705 habitans, sans y comprendre la Corse; (ce qui fait 30,615,053, en y comprenant cette île pour 180,348, d'après le même recensement.) On serait fondé à douter de l'exactitude des renseignemens d'après lesquels j'ai indiqué ce nombre total, si on les compare avec ceux que donne un ouvrage qui se recommande, autant par le nom des savans qui concourent à sa publication, que par l'importance et l'utilité des articles qu'il réunit sous un très-petit volume. Je veux parler de l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*. En effet, la population de la France, n'est portée, dans celui qui vient de paraître pour l'année 1824, qu'à 30,407,907 habitans; cette différence exige que j'entre dans quelques détails.

Une première cause qui rend mon total plus fort que celui de l'Annuaire, c'est qu'à l'instar du rédacteur du recensement anglais, j'ai cru devoir ajouter un article séparé pour l'année, à la

somme des dénombremens partiels, attendu que rien n'indiquait que les Préfets eussent généralement tenu compte, soit de leurs administrés absens pour le service militaire (comme il avait été fait, par une colonne séparée, dans les états de 1806), soit des individus étrangers à leurs Départemens, mais qui s'y trouvaient temporairement sous les drapeaux. J'aurais craint, en ne parlant pas de l'armée, d'encourir le blâme d'avoir passé sous silence une partie de la population de la France, dans la vue de favoriser l'opinion que je cherchais à établir. Je n'ai évalué l'armée Française, pour 1820, qu'à 150,000 hommes effectifs, par ce que c'est ce qu'il m'a paru résulter des rapports officiels qui ont été faits dans le temps.

Au surplus, si l'on croyait devoir modifier cet article, ou même le supprimer entièrement, la population donnée par les dénombremens des 86 Départemens, la levée comprise, formerait encore un total de 30,466,053 personnes.

C'est entre 57 et 58,000 de plus que ne porte le total additionné dans l'Annuaire des Longitudes.

Il ne sera pas difficile de reconnaître la cause de cette différence, si l'on fait attention à une note qui se trouve, depuis 1821, à la suite de l'article de cet Annuaire, intitulé: *Population* de chaque Département, suivant les récensemens fournis par la Direction de la Statistique du Ministère de l'intérieur (1), la voici:

» Les recensemens de 1820 ne comprennent pas ceux des
» départemens de l'Eure, de la Haute-Garonne, des Landes et
» de la Nièvre; la population de ces départemens, n'ayant pas
» encore été envoyée au Ministère, on a laissé subsister celle des
» années précédentes. »

Cette note était exacte à la fin de 1820; mais elle a cessé de

---

(1) Lisez : *par le Ministre de l'intérieur;* car la direction de la statistique a cessé d'exister en 1812, et n'a pas été récréée depuis.

l'être depuis lors; quoique répétée, par une inadvertance de l'imprimeur, dans les Annuaires subséquens, jusqu'à celui de l'année courante inclusivement.

En effet, les états arriérés sont parvenus dans le courant de 1821, savoir : celui de la Haute-Garonne, et celui des Landes, avec la date du premier janvier de la même année, celui de la Nièvre, avec la date du premier octobre, et celui de l'Eure, avec celle du 30 du même mois.

Suivant ces états, la population avait augmenté, depuis 1806, dans le département de la Haute-Garonne, de	23,567 individus
Dans celui des Landes, de.	16,165
Dans celui de la Nièvre, de.	25,737
Ce qui ferait une augmentation totale de. .	65,469
Mais elle aurait diminué dans le département de l'Eure, de.	4,403
Reste à.	61,066
Sur quoi, il faut encore retrancher, pour la différence entre la population donnée au département de l'Allier, par l'Annuaire des Longitudes, et sa population effective, suivant le dénombrement.	3,443
Reste.	57,623

Les très-légères différences qu'on remarque d'ailleurs, tiennent sans doute à quelques erreurs de chiffres dans l'imprimé. Il suffit, au surplus, d'avoir montré qu'il y a beaucoup plus d'accord entre nos renseignemens et ceux de l'Annuaire, qu'on ne l'aurait cru au premier aspect.

Je joins ici un état détaillé de la population, rectifié, départe-

ment par département, d'après le recensement commencé en 1820, et terminé en 1821. Peut-être la Société jugera-t-elle, que cet état détaillé est de nature à paraître dans le Bulletin qu'elle publie, comme propre à éclaircir un article inséré précédemment dans la même collection.

Tableau *de la Population de la France, d'après le recensement officiel fait pendant les années* 1820 *et* 1821.

		Ci-contre.	7,148,060
Ain.	328,838	Drôme.	273,511
Aisne.	459,666	Eure.	417,078
Allier.	276,582	Eure-et-Loir.	264,448
Alpes (Basses).	149,310	Finistère.	483,095
Alpes (Hautes).	121,418	Gard.	334,164
Ardèche.	303,507	Garonne (Haute).	391,118
Ardennes.	267,405	Gers.	301,336
Arriège.	234,878	Gironde.	522,041
Aube.	230,688	Hérault.	323,974
Aude.	252,876	Ille-et-Vilaine.	533,207
Aveiron.	339,422	Indre.	230,373
Bouches-du-Rhône.	313,614	Indre-et-Loire.	282,372
Calvados.	492,613	Isère.	505,585
Cantal.	252,100	Jura.	301,768
Charente.	347,541	Landes.	256,311
Charente-Inférieure.	409,477	Loir-et-Cher.	227,527
Cher.	239,561	Loire.	343,554
Corrèze.	273,418	Loire (Haute).	276,830
Côte-d'Or.	358,148	Loire-Inférieure.	432,638
Côtes-du-Nord.	552,414	Loiret.	291,394
Creuse.	248,785	Lot.	275,296
Dordogne.	453,136	Lot-et-Garonne.	330,121
Doubs.	242,663	Lozère.	133,934
	7,148,060		14,879,735

D'autre part.	14,879,735	Ci-contre.	23,733,482
Maine-et-Loire	442,788	Saône-et-Loire	498,057
Manche.	594,196	Sarthe.	428,432
Marne	309,444	Seine.	821,906
Marne (Haute).	233,258	Seine-Inférieure.	655,804
Mayenne.	343,819	Seine-et-Marne.	303,150
Meurthe.	379,985	Seine-et-Oise.	424,490
Meuse.	291,965	Sèvres (Deux).	279,845
Morbihan.	417,324	Somme.	508,910
Moselle.	376,428	Tarn.	313,713
Nièvre.	257,990	Tarn-et-Garonne.	238,143
Nord	902,793	Var.	305,096
Oise.	375,817	Vaucluse.	224,431
Orne.	423,528	Vendée.	316,587
Pas-de-Calais.	626,584	Vienne.	260,697
Puy-de-Dôme.	553,410	Vienne (Haute).	272,330
Pyrénées (Basses).	399,474	Vosges.	357,727
Pyrénées (Hautes).	212,077	Yonne.	342,905
Pyrénées-Orientales.	143,054		
Rhin (Bas).	499,990		30,285,705
Rhin (Haut).	370,062	Corse	180,348
Rhône.	391,590	L'armée Française,	
Saône (Haute).	308,171	évaluée alors à.	150,000
	23,733,482	Total général.	30,616,053

(Voyez dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, n° 5, *une note* sur la population des îles Britanniques, comparée à celle de la France, lue à cette Société, dans la séance du 7 février 1823.)

C. M.

DÉCOUVERTES *récentes en Afrique.*

(Nouvelles tirées du *Quarterly Review,* décembre 1823).

Depuis bien des siècles, l'Afrique intérieure semblait se dérober aux regards des européens sous un voile mystérieux; envain, une foule d'hommes intrépides avaient essayé, au prix de leur vie, de soulever ce voile épais; la plupart avaient payé la peine de leur témérité; Browne, Hornemann, Mungo-Park, Tuckey, Ritchie, Burckhardt et tant d'autres, avaient tracé les premiers pas de la route; mais semblables à ces voyagenrs qui succombent dans la traversée du désert et dont les ossemens demeurent pour arrêter l'audace de ceux qui seraient tentés de les suivre, ces généreux amis de la science et de l'humanité attendaient des successeurs. Tout d'un coup, l'on apprend à la fois, et qu'une expédition a dépassé les limites des découvertes, et qu'elle a franchi un immense désert, et qu'elle est arrivée heureusement au cœur de l'Afrique. Ce bruit se répand à Londres, à Paris, avec la rapidité de l'éclair, on s'entretient de cette nouvelle, comme d'un événement public. Ainsi, trois anglais jusque-là inconnus, ont acquis en un moment une grande célébrité par leur courage, par leur persévérance et par un succès qu'on n'espérait presque plus. Ces hommes sont le docteur *Oudney*, chirurgien de la marine, homme instruit; le major Denham, élevé au collége royal militaire, et le lieutenant de marine *Clapperton.* Partis au mois de novembre 1822, de Tripoli, sous la protection d'une escorte fournie par le pacha, ils arrivèrent sans beaucoup de peine à Mourzouk, la capitale du Fezzan, terme des voyages de Hornemann, Ritchie et Lyon. Du côté du nord, aucun européen n'était allé au-delà du Fezzan, ou du moins n'en était revenu; du côté de l'ouest, Mungo-Park, n'avait pas fait connaître le cours du Dialliba ou Niger, au-delà de Sego; du côté de l'est; Browne et Cailliaud n'avaient pas dépassé le Dârfour et

Singué ; enfin, du côté du sud, le capitaine Tuckey n'avait pas remonté à cent lieues de l'embouchure du Zaïre. Quelle courbe immense que celle qui passe par ces cinq points du continent d'Afrique! Aussi presque tout ce vaste espace n'était couvert, sur les meilleures cartes, que des renseignemens confus et contradictoires, fournis par les nègres et les marabouts, ou même tirés des géographes arabes. On traçait à l'aventure des courans opposés, des fleuves coulant au gré du dessinateur à l'est et à l'ouest, et tombant dans des lacs également inconnus pour leur grandeur, leur emplacement et leur élévation relative. Enfin, on voulait que toutes ces eaux, venant des montagnes voisines de l'Océan, tombassent dans le Nil de Nubie, si élevé au-dessus de la mer. La plupart de ces problêmes, il est vrai, sont encore à résoudre, ou du moins les découvertes jusqu'ici connues en Europe, n'en ont éclairci qu'une partie ; mais l'expédition anglaise parvenue au centre de l'Afrique a déjà constaté trois grands faits : le premier, qu'il n'existe qu'un courant transversal et médiocre dans tout l'espace qui sépare la Méditerranée de l'océan, et que ce cours d'eau se dirige de l'ouest à l'est, faisant suite sans doute au Dialliba ou Niger que Mungo-Park a vu couler à Sego, vers Tombouctou ; le second, qu'il existe au centre de l'Afrique un grand lac ou mer intérieure, qui reçoit deux rivières et beaucoup d'affluens et qui a au moins 220 milles dans le sens du nord au sud ; le troisième, qu'une chaîne de montagnes primitives est située au sud de ce lac dans lequel elle verse les eaux pluviales, et une grande rivière d'un mille de large ; qu'elle se dirige vers l'ouest, et va rejoindre probablement les montagnes de Kong, source du Niger et d'autres grands courans. De plus les voyageurs nous ont montré le chemin qui doit conduire à ce qui est encore ignoré ; ils nous ont appris que l'on peut parcourir le méridien qui partage en deux l'Afrique septentrionale, du vingt-troisième au neuvième degré de latitude, sans éprouver aucune de ces difficultés qui menacent et qui arrêtent les voyageurs, soit dans les régions de l'est et au voisinage du Nil, soit au midi de Mogador. En effet, sans quitter

l'habit européen, et sans avoir essuyé la plus légère insulte, les trois Anglais sont arrivés à Lari, frontière de Bournou, qui est à égale distance des bouches de la Gambie, du Cap-Bon, et du détroit de Bab el-Mandel.

Enfin nous savons, grâces à la nouvelle expédition, que le royaume de Bornou est à cinq ou six cents milles plus au sud-ouest qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent, que le pays est très-peuplé, que les habitants sont doux et affables, qu'il renferme des villes de trente et de cinquante mille âmes, et que le commerce y est florissant, puisqu'on voit tous les mercredis, à Engornou, des marchés qui rassemblent quatre-vingt à cent mille mille individus à-la-fois. La religion des hommes de la plaine et de la vallée est la mahométane ; dans les montagnes, la population est idolâtre et sauvage. L'or, le cuivre, le fer abondent dans le pays ; les hommes de guerre portent des lances, des cuirasses, et des cottes de maille. Les marchands et les passagers suivent des chemins battus ; les bœufs sont employés au transport.

Puisque l'industrie et la civilisation ont fait assez de progrès pour adoucir les mœurs, pour rendre la vie commode et les habitations saines, on se demande comment les gens de Bournou se laissent enlever leurs biens, et jusqu'à leurs femmes et leurs enfants, par les pirates qui habitent les îles du lac de Tsaad, faute de savoir construire des barques. Les voyageurs rapportent, eux-mêmes, qu'ils ont trouvé dans la première rivière, appelée Yaou et Tsaad, des barques travaillées assez grossièrement.

Les éléphans sont communs autour du lac, et ses îles recèlent des crocodiles et des hippopotames ; on en a inféré que c'est une mer d'eau douce ; il faudrait d'abord savoir si elle a un écoulement, c'est ce qu'on ignore encore. Ses limites varient suivant les saisons, puisque pendant la sécheresse les voyageurs ont vu, à quelques milles de ses bords, une ceinture de dunes sablonneuses. Il en est de même de la rivière Yaou, qui se décharge dans le lac. Il n'avait au mois d'avril que cent pieds de large, mais dans la saison pluvieuse il doit être bien plus considérable.

Comme on ne fait ici que jeter un coup-d'œil général sur les résultats de l'expédition anglaise, on ne croit pas nécessaire de rapporter les observations de latitude et de longitude, dont elle vient d'enrichir la Géographie. Les voyageurs ont fait de fréquentes observations du thermomètre et du baromètre, et il est à désirer que les dernières aient été faites soigneusement, et de manière à donner des lumières sur l'élévation du sol. La plus grande difficulté peut-être qui reste encore à résoudre, consiste à savoir quel est le cours et l'issue des eaux qui circulent entre le septième et le dix-neuvième parallèles nord : comme il s'écoulera un long temps avant qu'on les ait toutes suivies, de leur source à leur embouchure, on pourrait, en attendant, s'en former une idée assez juste, si l'on connaissait leurs niveaux respectifs. Les voyageurs anglais nous apprennent que le lac de Tsaad est très-bas, et qu'il est le *réceptacle* des eaux de l'Afrique; dans ce cas, il est difficile d'admettre qu'il ait un écoulement, et surtout qu'il se porte vers le nil supérieur, qui selon toute vraisemblance est plus élevé, même à Dongolah.

C'est le major Denham qui a eu la gloire de parvenir au point le plus méridional. Il était alors sur les montagnes de granit, qui versent d'un côté leurs eaux dans le lac de Tsaad, et de l'autre dans l'océan : on lui a dit qu'elles s'étendaient jusqu'à trente jours de chemin dans l'ouest. Elles sont habitées par des peuples *Kindies* ou sauvages, les Fellatas, qui se servent de flèches empoisonnées. Ces hommes sont belliqueux, et savent défendre leur indépendance. Le major en a fait l'expérience, ainsi que le chef tripolitain qui avait mené contre eux trois mille hommes de guerre; les Kindies les ont repoussés, ont tué le chef de l'expéditiou et soixante de ses gens, blessé presque toute sa troupe et le major Denham lui-même, qui a rejoint ses amis dans un état déplorable. Arrivé aux villages des Fellatas, au neuvième degré et demi de latitude septentrionale, cet officier n'était plus qu'à trente mille (cent dix lieues) du vieux Calabar, au fond du golfe de Guinée. Pendant ce temps, le docteur Oudney, et le lieutenant Clapperton exploraient la grande

rivière de Schary, qui descend de ces mêmes montagnes, et se jette dans le lac par cinq ou six embouchures; elle n'a pas moins d'un mille de large.

Il serait injuste de ne pas rendre ici hommage à la sagacité du major Rennell, qui a fait un usage si judicieux des rapports des noirs et des Arabes sur l'Afrique intérieure, que le traçé admis sur presque toutes les cartes (à l'instar de celle qu'il a publiée en 1798), est confirmé par les nouvelles découvertes. Là même (ou à peu près) où il avait dessiné une rivière, allant comme le Niger de l'ouest à l'est, les Anglais ont traversé le Yaou : son lac de *Wungarah* se retrouve à peu de chose près dans le *Tsaad* (1), et il conserve sa largeur : honneur au critique habile qui a en quelque sorte deviné la vérité et prédit les découvertes ! Qui sait même si ses cartes n'ont pas servi de principal guide à nos intrépides voyageurs ! (2)

JOMARD.

A Monsieur le Président de la Société de Géographie, à Paris.

Paris, le

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous adresser, en vous priant d'en faire hommage de ma part à la Société de Géographie, un exemplaire de la troisième édition de l'*Essai sur l'Emploi du Temps*, que je viens de publier, et dans laquelle j'ai réuni les modèles d'un *Journal des*

---

(1) Un peu plus au midi.

(2) Le grand lac Tsaad ne doit pas être confondu avec le *Bahr Soudan*, qui, selon M. Jackson, vice-consul Anglais à Mogador, est situé à quinze jours seulement, à l'Est, de Tombouctou, tandis que cette ville est à 15 degrés à l'Ouest du Tsaad.

Faits et Observations, qui pourrait être particulièrement utile à un voyageur, et de deux *Livrets pratiques d'Emploi du Temps: l'Agenda Général*, composé de six Mémoriaux ou Comptes ouverts, pour chacune des six divisions principales de la vie que j'ai cru pouvoir distinguer, et le *Biomètre* ou *Mémorial horaire*, sorte d'instrument pour mesurer la vie par une appréciation exacte des divers emplois et des produits essentiels de chaque intervalle de vingt-quatre heures.

Je suis encouragé, en offrant cet ouvrage à la Société de Géographie, par le suffrage honorable que l'un de ses fondateurs: notre célèbre voyageur, M. le Baron de Humboldt, a bien voulu accorder à la première édition, au sujet de laquelle il m'a fait l'honneur de m'écrire, que la méthode analytique dont l'Essai sur l'Emploi du Temps expose les bases, et les Tablettes dont il renferme le modèle, lui paraissent devoir introduire beaucoup d'ordre et une grande économie de temps dans les travaux des voyageurs jaloux de recueillir les résultats de leurs excursions lointaines, et de leurs observations dans les diverses contrées qu'ils vont parcourir.

Je vous prie, Monsieur le Président, d'agréer l'hommage de ma considération la plus distinguée.

JULLIEN de Paris.

M. Jullien est fondateur et éditeur de la *Revue Encyclopédique*, journal scientifique et littéraire très-distingué.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO DIX.

Séances de la Commission Centrale.

Séance du 6 *février* 1824.

M. *de Hammer* écrit à M. le Président de la Commission, pour lui offrir, s'il le juge nécessaire à l'éclaircissement de quelques passages de Marco Polo, un extrait de l'Histoire des Visirs, publiée par Khondemir, et de l'Histoire Persanne de Wassuf. Renvoyé à la section de publication.

MM. *Buisson d'Armandy* et *Ch. de Sauvigny*, membres de la Société qui se rendent, l'un à Moka, l'autre à Calcutta, demandent à la Commission Centrale qu'elle veuille bien leur adresser une série de Questions relatives aux pays qu'ils se proposent de visiter.

La Section de Correspondance est invitée à satisfaire à cette demande.

La Commission centrale voulant honorer la mémoire de son dernier Président, feu M. *Langlès*, a décidé qu'il serait adressé à sa famille une lettre de condoléance, et qu'un de ses Membres serait invité à rédiger une Notice nécrologique sur ce savant.

M. *Alex. Barbié du Bocage* donne communication d'une lettre de M. *Adrien Dupré*, Consul de France à Bone, contenant des détails sur son voyage en Afrique. Renvoyé au Comité du Bulletin.

M. *Coquebert de Montbret* donne communication, au nom de M. *Gouilly*, ingénieur des Mines, d'une Note sur l'élévation de plusieurs montagnes voisines des sources de la Loire.

M. le baron *Costaz*, membre de la Société, propose de réduire ces élévations en forme de tableau pour le Bulletin, et de rédiger un Mémoire complet sur les Calculs et le mode d'observation, pour être imprimé dans le Recueil des Mémoires que la Société a l'intention de publier.

M. *Warden* lit un Extrait de la Relation de l'expédition partie de Pittsbourg pour les *Rocky-Mountains*, en 1819 et 1820, par ordre de M. Calhoun, secrétaire de la guerre, des États-Unis, sous la conduite du major Long. (*Voyez* Documens, pag. 23.)

M. *Roux* lit une Notice sur les lettres de Jean Sobieski, roi de Pologne, offertes à la Société par M. le Comte de *Raczynski*.

Il fait remarquer que ces lettres tirent un grand intérêt historique de l'époque à laquelle elles ont été écrites. Le roi les adressa à la reine, pendant la campagne mémorable qui eut pour objet la délivrance de Vienne en 1683.

Séance du 20 février.

La Présidence étant devenue vacante par la mort de M. Langlès, la Commission Centrale, aux termes de son Réglement, a procédé à une nouvelle élection.

M. *Jomard* a été nommé Président à la majorité absolue; MM. *Coquebert de Montbret* et *Barbié du Bocage* père ont été élus Vice-Présidens, également à la majorité absolue.

M. *Barbié du Bocage* communique, de la part de M. Rousseau, le Catalogue des noms de lieux de la Carte des Pachalicks de Bagdad, d'Alep et d'Orfa, écrits en arabe (Voyez *Bulletin*, tom. I, p. 250).

On met en discussion le projet réglementaire suivant, relatif à la Comptabilité :

1° A chaque séance, aussitôt après la lecture de la Correspondance, un Membre de la Section de Comptabilité donnera connaissance des recettes et des dépenses, et de l'état de la Caisse.

2° Aucun paiement ne sera fait par le Trésorier que sur un mandat en forme, délivré par la Section de Comptabilité ; ce mandat sera accompagné de l'extrait de la délibération de la Commission Centrale qui ordonne la dépense, signé par le Secrétaire de la Commission.

3° Toute proposition devant entraîner une dépense déterminée est renvoyée de droit à la Section de Comptabilité, qui fera son rapport à la séance suivante, et proposera, s'il y a lieu, d'allouer la dépense.

4° Chaque année, la Section de Comptabilité dresse un budget pour l'année suivante, comprenant les frais d'administration et de bureau, l'impression du Bulletin et les autres dépenses annuelles. Dans aucun cas, le budget ne peut être dépassé.

Après diverses observations de plusieurs Membres relativement à son exécution, ce projet a été adopté.

M. *Alex. Barbié du Bocage*, au nom de la Section de Correspondance, fait un rapport sur la série de questions que la Section se propose d'envoyer à ses Correspondans, conformément à l'arrêté de la Commission Centrale du 16 janvier. Elle s'est d'abord occupée des questions qu'elle adressera à ses Correspondans dans les départemens de la France, et notamment dans le Midi, la Bretagne et les Vosges. Les questions générales, rédigées par M. de

Freycinet, seront comprises dans ce nombre. Elle fait ensuite connaître la série des questions qui, sur la demande de M. *Jaubert*, doivent être envoyées à M. *Fontanier*, jeune voyageur plein de zèle, qui parcourt actuellement la Perse.

Elle donne également communication d'une série de questions rédigées par M. *Malte-Brun*, pour être adressées à M. Adrien Dupré, consul de France à Bone, et Membre de la Société.

La Commission adopte les conclusions de ce Rapport.

M. le baron *Coquebert-Montbret* et M. *Barbié du Bocage* proposent deux nouvelles questions pour être adressées à M. Dupré. Elles sont adoptées.

M. le Président invite les Membres à déposer sur le bureau, dans la séance prochaine, les questions qui pourraient être proposées comme sujets de prix.

Liste des personnes nouvellement admises dans la Société.

Séance du 6 février.

MM. le chevalier Auguste-Andréa de Nerciat, attaché au Ministère des affaires étrangères.

Buisson d'Armandy, Agent Français à Moka.

Jollivet, Commissaire de la Marine.

Charles de Sauvigny.

Séance du 20 février.

M. Simonoff, Professeur à l'Université de Kasan.

Liste des Ouvrages offerts à la Société.

Séance du 6 février.

M. *Mac-Carthy* fait hommage à la Société d'un exemplaire *du nouveau Dictionnaire Géographique Universel*, qu'il vient de publier ;

Paris 1824 ; chez l'auteur-éditeur, à la librairie nationale et étrangère, quai des Augustins N° 17 ;

Et d'un exemplaire *du Choix de Voyages dans les quatre parties du monde*, ou Précis des Voyages les plus intéressans, par terre et par mer, entrepris depuis l'année 1806 jusqu'à ce jour, par le même auteur, Paris 1822.

MM. *Perrot et Aupick*, des 7me et 8me *livraisons de leur nouvel Atlas des départemens de la France.*

M. *Jomard*, d'une *Notice géographique sur le pays de Nedjd ou Arabie Centrale*, accompagnée d'une carte, suivie de notes sur l'histoire de l'Égypte, sous Mohammed Aly ; Paris 1823.

M. le baron *de Férussac*, du 12me numéro *du Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, décembre 1823.

M. *Bajot*, du 12me numéro des Annales maritimes et coloniales, décembre 1823.

M. *Ambroise Tardieu*, des 4 premières livraisons *de l'Iconographie universelle, ancienne et moderne ;*

Paris 1823, chez l'auteur, rue du Battoir N° 12.

La *Société Asiatique* envoie le 19me numéro *de son Journal.*

La *Société Centrale d'Agriculture de la Seine Inférieure*, le cahier contenant l'extrait de sa séance publique du 22 octobre 1823.

Séance du 20 février.

M. *Jomard* fait hommage de la 4me *livraison du Voyage à l'Oasis de Syouah.*

MM. *Perrot et Aupick*, de la 9me *livraison de leur nouvel Atlas des départemens de la France.*

M. *Rauch*, du deuxième cahier *des Annales Européennes de physique végétale.* Seconde année.

M. le comte *de Sambucy*, d'un *Plan d'Aquilée*, sur lequel sont indiqués les emplacemens de différentes fouilles et le dessin des objets qui y ont été trouvés.

DOCUMENS.

Rapport sur l'ouvrage intitulé :

Relation *de l'Expédition partie de Pittsbourg, pour les Rocky-Mountains, en* 1819 *et* 1820, par ordre de *G. C. Calhoun*, Secrétaire de la guerre, sous la conduite du major *Long*, rédigée sur ses notes, sur celles de M. *Say* et des autres personnes de l'Expédition, par M. *Lawin-James*, botaniste et géologue de l'expédition; 2 vol. avec Atlas, gr. in-8°, p. 1043 (prix, 9 dollars). Se vend à Philadelphie, chez Barey et Lea, 1823.

Cette Expédition avait pour but, 1° d'explorer le pays situé entre le Mississippi et les Rocky-Mountains; 2° de reconnaître le cours du Missouri et de ses principaux affluens, et successivement celui de la Rivière-Rouge, de l'Arkansas et du Mississippi, au-dessus du confluent du Missouri; 3° de déterminer la latitude et la longitude des points les plus remarquables, particulièrement ceux qui, par le 49° de lat., séparent les possessions des États-Unis de celles de la Grande-Bretagne; 4° de connaître le nombre et les mœurs et coutumes des tribus indiennes de cette partie de l'Amérique, ainsi que l'étendue de territoire réclamé par chacune d'elles; et enfin, 5° de décrire tout ce que l'aspect du pays et les productions des trois règnes présentent d'intéressant. L'Expédition eut aussi ordre de consulter les instructions données par M. Jefferson aux capitaines Lwis et Blarke, et qui se trouvent en tête de cet ouvrage.

L'Expédition partit de Pittsbourg, le 5 mai 1819, sur le bateau

à vapeur *l'Ingénieur occidental*, et le 30 mai suivant, elle arriva au confluent de l'Ohio avec le Mississippi, à 1,333 milles du point de départ. Jusqu'ici le bateau, mu par une pression de 100 livres au pouce carré, avait descendu l'Ohio, à raison de 10 milles par heure; mais sa marche contre le courant du Mississippi fut nécessairement moins rapide, et il ne put atteindre Saint-Louis que le 9 juin. Le 29 du même mois, l'Expédition reconnut l'embouchure du Missouri, laquelle est située à 193 milles de celle de l'Ohio.

Le 19 juillet, M. Say, zoologiste, et plusieurs autres, descendirent à terre, et traversèrent le pays jusqu'au fort Osage, où ils furent rejoints par le bateau à vapeur, le 1er août.

On envoya un parti du fort Osage, pour reconnaître le pays situé entre la Kansas et la Rivière-Platte. Mais à peine eut-il passé le village des Indiens Kansas, qu'ils rencontrèrent un parti de Dawnies (Panis) républicains, qui les dépouillèrent, leur enlevèrent leurs chevaux et les forcèrent de rebrousser chemin.

A l'Ile-aux-Vaches, l'Expédition reçut un renfort de quinze hommes de troupes des États-Unis. Le 25 août, elle se mit de nouveau en route, et arriva, le 19 septembre, près du fort Lisa, à 5 milles au-dessous du *Council-Bluff*, et à 3 au-dessus de la rivière de Boyer, où elle fit les dispositions nécessaires pour passer l'hiver.

Le 11 octobre, le major Long partit, dans un canot, pour Washington, et le 25 mai 1820, il était de retour au lieu du campement. Il avait reçu ordre de discontinuer son voyage le long du Missouri, et de passer jusqu'aux sources de la Rivière-Platte, pour delà gagner le Mississipi par le canal de l'Arhansas et celui de la Rivière-Rouge.

Après avoir hiverné près du Council-Bluff, l'Expédition partit, au mois de juin suivant, pour explorer le pays situé à l'est des

montagnes *Rocky*, et arriver, en suivant leur base, dans une direction sud, à l'Arkansas et à la Rivière-Rouge.

Pendant tout ce trajet, l'Expédition se nourrit principalement de la chair de Bison dont elle rencontra de nombreuses troupes dans les plaines. Le 6 juillet, elle arriva aux pieds des montagnes *Rocky*, après avoir parcouru une étendue d'environ mille milles.

Le docteur James, botaniste et géologiste, gravit le pic d'une de ces montagnes, auquel l'on donna son nom, et qui s'élève dans la région des neiges éternelles, à 11,500 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Le thermomètre (Fahrenheit) y marqua 42°, étant placé sur un rocher qui avait été exposé aux rayons du soleil, pendant une partie de la journée; et, dans la plaine voisine, il était à midi à 96°, et dans la soirée à 80°.

Ici l'Expédition se divisa en deux partis : l'un, aux ordres du major Long, devait se diriger vers la source de la Rivière-Rouge; et l'autre, commandé par le capitaine Bell, devait descendre l'Arkansas jusqu'au fort Smith. Le 24 juillet, les deux partis se mirent en route pour leur destination respective. Le premier, trompé par de faux renseignemens que lui donnèrent les Indiens Kaskaias, et par l'inexactitude des cartes, prit la Canadienne pour la Rivière-Rouge, et ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'il fut arrivé au confluent de cette rivière avec l'Arkansas, et qu'il n'était plus temps de la réparer.

Le 13 septembre, il atteignit le port Smith, lieu du rendez-vous. L'autre parti qui l'y avait précédé de quelques jours, avait éprouvé un malheur d'une autre nature. Quatre soldats avaient déserté en emportant un grand nombre d'objets précieux, et les Journaux du Voyage rédigés par M. Say et le lieutenant Swift. Cette Expédition a néanmoins eu pour résultat de recueillir une quantité de matériaux utiles, propres à faire connaître l'histoire de cette immense contrée, mais dont les bornes de cet article ne nous permettent pas de donner une nomenclature bien détaillée.

Les divers objets sont décrits dans l'ordre où ils se sont présentés aux yeux de l'Expédition, et ils ont été livrés dans cet état au public. La Description générale du pays, extraite du Rapport du major Long au Secrétaire de la guerre, est la seule partie de l'Ouvrage où il y ait quelque ensemble. L'appendice placée à la fin du 2e volume, renferme des Tables astronomiques et météorologiques, et plusieurs Vocabulaires indiens (1).

L'Atlas se compose de deux Cartes du pays arrosé par le Mississippi et ses affluens, et de Gravures représentant des scènes indiennes.

L'Expédition a rapporté de ce Voyage au-delà de soixante peaux d'animaux rares ou nouveaux, qui ont été déposées dans le Musée de Philadelphie; plusieurs milliers d'insectes, sept ou huit cents sont probablement nouveaux (cinq cents ont déjà été jugés tels et décrits); un Herbier de quatre ou cinq cents espèces de plantes nouvelles; une Collection de minéraux; un grand nombre de coquillages fluviatiles et autres, dont vingt nouvelles espèces ont déjà été décrites; cent vingt-deux Dessins de quadrupédes, d'oiseaux, d'insectes, etc., et cent cinquante Vues du pays.

D. B. Warden.

Paris, ce 16 janvier 1824.

---

(1) Des *Wah-tok-ta-ta* ou *Ottos*, des *Konsa*, des *O-maco-haco*, des *Sioux* ou *Yanhton*, des *Min-né-ta-re* ou *Gros-Ventres*, des *Paconée*, des *Chel-a-ké* ou *Cherokée*.

La *Société de Geographie*, ayant eu la douleur de perdre, le 28 janvier 1824, l'un de ses Membres les plus distingués, M. *Louis* LANGLÈS, Président de la Commission Centrale, M. *Jomard*, premier vice-président de la Commission, exprima en ces termes sur sa tombe les regrets de la Société :

Une société établie dans l'intérêt des Sciences et de l'humanité entière, et qui compte Louis Langlès parmi ses premiers fondateurs, vient exprimer à son tour la douleur profonde dont elle est pénétrée. A peine la Société de Géographie a-t-elle deux ans d'existence, et déjà elle déplore les pertes les plus sensibles. Pourquoi faut-il qu'elle ait sitôt à pleurer celui qui présidait à ses travaux, dont la pensée généreuse présida aussi à sa naissance, et qui lui-même contribua puissamment aux progrès de la science par d'importans ouvrages sur la Géographie, l'Histoire et les Antiquités de l'Orient? Par sa bienveillance inépuisable, il appelait et savait fixer près de lui la confiance et l'affection. L'Europe et l'Asie littéraires avaient en quelque sorte en lui un centre de relations et d'amitiés ; lien précieux dont la privation se fera sentir long-temps parmi les amis des lettres! Puisse du moins son exemple exciter en nous ces sentimens honorables, ce pur amour de l'humanité dont notre confrère était animé. Puisse sa mémoire fortifier cette union si nécessaire, sans laquelle la République des Lettres perd sa force en même temps que sa dignité.

AVIS.

Ce bulletin est distribué *gratis* aux membres de la Société.

On peut souscrire sans être Membre de la Société. Le prix de la souscription est, dans ce cas, fixé à 6 francs pour 24 feuilles d'impression, qui formeront un volume, et seront envoyées *franc de port* à Paris et dans les départemens.

S'adresser, à Paris, à M. NOIROT, au Secrétariat de la Société, rue Taranne, n°. 12;

Et dans les départemens, chez les principaux libraires.

Tout ce qui est envoyé à la Société, doit être remis à la même adresse, *franc de port*, et sous le couvert de M. *le Président de la Société de Géographie.*

Messieurs les Membres de la Société sont priés de remettre leur adresse exacte au Bureau, et de s'adresser pour les renseignemens et les réclamations, à M. NOIROT, Agent de la Société, rue Taranne n° 12.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ,
RUE DU CADRAN, N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO ONZE.

Séances de la Commission Centrale.

Séance du 5 mars.

La Section de Correspondance rend compte du progrès de ses travaux sur les questions qu'elle doit adresser à plusieurs voyageurs et aux Membres de la Société qui résident à l'étranger.

La Section annonce que, dans sa réunion du 3 mars, elle a reçu, de M. *Jomard*, plusieurs questions destinées à être adressées à M. *Buisson d'Armandy*, qui se rend, comme agent français, à Moka dans l'Arabie.

Elle décide, sur la proposition de M. *Jomard*, que les questions rédigées par M. *Malte-Brun* pour M. *Dupré*, vice-consul à Bone, seront aussi adressées à M. *De Laporte*, vice-consul à Tanger.

Elle a encore reçu, de M. Jomard, des questions relatives à la Sénégambie, pour être adressées à MM. *de Beaufort* et *Partarieux*.

Elle donne lecture de ces questions ainsi que de celles que M. Eyriés y a ajoutées.

Elle communique également celles que M. *Warden* lui a propo-

sées, relativement aux États-Unis, et qui doivent être envoyées à MM. *Bresson* et *Guillemin*, Membres de la Société, résidant l'un à Washington, l'autre à la Nouvelle-Orléans, et qui se sont déjà distingués par leur zèle.

M. de *Férussac* s'est chargé de dresser des questions relativement au Mississipi.

La rédaction des questions sur la Russie, demandées par M. le prince de *Gallitzin*, sur l'Abyssinie, par M. *d'Armandy*, et sur l'Inde, par M. *de Sauvigny*, a été remise à une réunion prochaine.

M. *Warden* a donné connaissance à la Section d'un nouveau baromètre à syphon, inventé par M. *Gay-Lussac*, Membre de l'Académie des Sciences et de la Société. Ce baromètre, par son peu de volume aussi bien que par la modicité de son prix, pourrait devenir d'une grande utilité pour les voyageurs. Il ne coûte à établir que 30 francs; il ne peut pas se déranger. En moins d'une minute on peut faire telle observation que l'on desire. On trouve des détails plus amples sur cet instrument dans les Annales de Physique et de Chimie.

La Section pense que la Section de Géographie devrait répandre l'usage de ce baromètre.

M. *Malte-Brun* a proposé à la Société, de faire publier toutes les questions qui pourraient être rédigées, sous la forme d'un *Recueil*, divisé par *cahiers*.

Cette publication aurait pour but, de faire connaître à tous les voyageurs à-la-fois, des questions d'une nature complexe et que souvent un seul voyageur ne serait pas en état de résoudre, mais pour la solution desquelles il faut la coopération de plusieurs personnes, agissant de plusieurs points de départ, sur des lignes convergentes. Ce Recueil serait utile, même aux savans et aux voyageurs étrangers à la Société; en le publiant, on satisferait l'attente des Membres-Souscripteurs, et on encouragerait les

Membres qui veulent bien participer aux travaux de la Section de Correspondance.

MM *Coquebert-Monbret* et *Jaubert* appuient cette proposition.

Conformément aux Réglemens intérieurs, la discussion de cette proposition est renvoyée à la séance prochaine.

La Commission délibère sur le programme des prix; elle décide que le concours pour le sujet suivant : *Rechercher l'origine des peuples des îles au sud-est de l'Asie, etc.*, ainsi que le concours pour le prix donné par M. le comte *Orloff*, seront remis jusqu'au premier janvier 1826.

M. *Walckenaër* indique le sujet de prix suivant : « *Tracer une carte de la Guiane Française*, en donner une description géographique d'après tous les documens imprimés ou manuscrits, que l'auteur pourrait se procurer. »

Ce sujet est pris en considération.

Séance particulière du 12 mars.

Les Commissaires chargés de juger le Mémoire sur l'*Itinéraire de Paris au Hâvre*, donnent communication de leur Rapport, dont les conclusions sont :

« Que le seul Mémoire présenté ne leur paraît pas avoir rempli les conditions du concours »

Les Commissaires rendent cependant justice au zèle et à la bonne volonté de l'auteur qui, dans un volume de 500 pages in-folio, a réuni un grand nombre de détails de statistique, malheureusement en partie étrangers au sujet.

M. le Baron *Delessert* qui se joint à l'avis de MM. les Commissaires, desire que, si le sujet est remis au concours, les concurrens veuillent s'attacher à présenter un ouvrage plus concis, et fondé sur leurs propres observations.

Plusieurs Membres de la Commission regrettent que la rédaction du sujet ne soit pas assez précise ni assez spéciale.

La Commission invite MM. les Commissaires à se concerter avec M. *Delessert* sur une nouvelle rédaction plus précise de ce sujet.

M. le Baron *Coquebert-Monbret* dépose sur le bureau plusieurs sujets de prix, que la Commission prend en considération.

La Commission adopte en principes les nouveaux sujets suivants :

Encouragement pour un voyage dans l'Ancienne Cyrénaïque, proposé par M. Alex. *Barbié du Bocage.*

Description complète d'une des régions naturelles de la France, proposé par M. *Coquebert-Monbret.*

Le premier prix sera de 3000 francs ; le deuxième concours offrira deux prix, l'un de 800 francs, l'autre de 400.

La Commission espère rendre les deux prix, sur la Géographie de France, *permanens* et *annuels.*

La Commission ordonne que le Programme rappellera le prix sur les montagnes qui est de 1200 francs, celui sur les peuples de l'Océanie, de 1200 francs, celui donné par M. *Benjamin-Delessert*, de 600 francs, et celui donné par M. le comte *Orloff*, de 500 francs, et qu'il sera pris de nouvelles mesures pour répandre ce Programme.

La Commission attendra le rapport de la Section de Comptabilité, pour rendre cette décision définitive.

Séance du 19 mars.

M. *Walckenaër*, présente un aperçu de la situation de la caisse et des fonds dont la société peut disposer pour les dépenses de l'année 1824.

La Commission adopte ce budjet.

Elle voit avec satisfaction que l'état de ses recettes lui permet de faire les dépenses pour le concours décidé dans la séance précédente, et rend en conséquence définitive la rédaction du Programme, dont le Secrétaire-Général lui donne lecture.

M. *Eyriès* fait la proposition d'ajouter à la Commission Centrale quelques Adjoints pour remplacer les Membres de la Commission en cas d'absence.

M. *Barbié du Bocage* appuie cette proposition et en indique la nécessité. Quelques Membres de la Commission sont empêchés, par leurs occupations et par leur âge, de prendre une part active aux travaux administratifs qui, de plus en plus, se multiplient.

M. le Baron *Walckenaer* fait remarquer que la proposition est inutile, si les Adjoints n'ont qu'une voix consultative, puisque le Réglement la leur donne, et que tous les Membres de la Société sont invités à assister aux Séances ordinaires de la Commission, laquelle peut engager ceux qu'elle jugerait propres à un travail spécial, à l'aider de leurs lumières, sans qu'il soit nécessaire de leur donner un titre.

Dans le cas où les Adjoints auraient voix délibérative aux Séances de la Commission, ce serait un changement au Réglement, que la Commission devrait nécessairement soumettre à l'Asssemblée Générale.

M. *Malte-Brun* explique la nature et les détails de cette mesure, qui a été prise en considération, dans plusieurs conférences du Bureau, sur la demande formelle de plusieurs Membres de la Société, desirant être investis de quelques fonctions spéciales. Comme il n'est pas question de leur donner voix délibérative, ni par conséquent de leur faire partager la responsabilité et l'autorité de la Commission, cette mesure ne serait en rien contraire au Réglement; mais elle ne serait pas non plus inutile; car il est des travaux spéciaux dans lesquels plusieurs Membres de la Société pourraient rendre des

services distingués. On veut signaler ces Membres à la Société sous un titre qui n'emporte aucun nouveau droit. Deux Adjoints à la Section de Correspondance, deux à celle de Publication, un à la Section de Comptabilité et un à la Bibliothèque, ont paru nécessaires à la majorité du Bureau. Dans l'opinion particulière du Membre opinant, quatre Adjoints à la Section de Correspondance ne seraient pas de trop, et il n'en faudrait pas à celle de Publications.

M. *Dezoz de la Roquette*, Membre de la Société, pense que plusieurs Membres ne voudraient être Adjoints, qu'autant qu'ils seront investis de tous les droits d'un Membre de la Commission.

M. *Walckenaer*, en reconnaissant que la proposition n'est pas contraire au Réglement, dès qu'on ne donne pas voix délibérative aux adjoints, y ajoute celle-ci :

« Qu'à l'avenir, l'Assemblée Générale ne choisira les nouveaux » Membres de la Commission Centrale que parmi ceux qui au- » ront rempli les fonctions d'Adjoints pendant six mois au moins ; » mais, il pense que cette disposition importante doit être sanctionnée par l'Assemblée Générale.

Plusieurs Membres réclament l'exécution de l'Arrêté réglementaire, d'après lequel toute proposition doit être déposée sur le Bureau. En conséquence, les deux propositions de M. *Eyriès* et de M. le baron *Walckenaer* sont renvoyées à la prochaine séance.

Séance extraordinaire du 26 mars.

La Commission, délibérant sur la proposition de M. *Eyriès* (voyez Séance du 19 mars), arrête ce qui suit :

1° Sur la proposition de ses Sections et Comités, la Commis-

sion Centrale nommera six Adjoints, deux à la section de Correspondance, deux à la section de Publication, un à la section de Comptabilité, et un à la Bibliothèque.

2° Les Adjoints sont élus pour l'année. Ils sont rééligibles.

3° Les Adjoints auront voix délibérative dans les réunions ordinaires de leurs Sections respectives.

La proposition de M. le baron *Walckenaer* (voyez Séance du 19 mars) sera discutée dans une séance prochaine.

L'Assemblée Générale de la Société qui devait avoir lieu le 26 mars, ayant été remise, par des circonstances imprévues, au 2 avril, nous ne pouvons pas insérer dans le texte de ce numéro le *Programme des Concours,* qui doit d'abord être communiqué à cette Assemblée.

Ce programme sera imprimé dans le Bulletin du mois d'avril.

Membre nouvellement admis dans la Société.

Seance du 19 *mars.*

M. Grille, ancien Chef de division au ministère de l'Intérieur.

Ouvrages offerts à la Société.

Séance du 5 *mars.*

M. *Jomard* fait hommage d'une Carte donnant un aperçu des découvertes du Docteur Oudeney, du Major Denham, et du Lieutenant Clapperton, en 1823.

La Société Asiatique envoie le 20e N° de son Journal.

Séance du 19 *mars.*

M. *Art. Beugnot* fait hommage d'un exemplaire de son Ouvrage

intitulé : *Les Juifs d'Occident*, ou Recherches sur l'État civil, le Commerce et la Littérature des Juifs, en France, en Espagne, et en Italie, pendant la durée du moyen âge :

M. *Rauch*, de la 3e livraison de la 2e année des *Annales Européennes* :

M. *Boulard*, d'une Lettre adresssée à M. le Président de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres :

MM. *Eyriès* et *Malte-Brun*, des Cahiers janvier et février 1824, des *Nouvelles Annales des Voyages, de l'Histoire et de la Geographie.*

ERRATA au Numéro dix.

Page 23, 5e ligne, au lieu de Lawin-James, *lisez :* Edwin-James.
7e ligne, au lieu de Barey, *lisez :* Carey.
21e ligne, au lieu de Lwis et Blarke, *lisez :* Lewis et Clark.
Page 24, 7e ligne, au lieu de 29, *lisez :* 22.
16e ligne, au lieu de Dawnies, *lisez :* Pawnees.
25e ligne, au lieu de 25 mai, *lisez :* 28 mai.
28e ligne, au lieu de Arhansas. *lisez :* Arkansas.
Page 25, 24e ligne, au lieu de port Smith, *lisez :* fort Smith.
Page 26, à la note, au lieu de O-maco-haco, *lisez :* O-maw-haw.
au lieu de Yanhton, *lisez :* Yankton.
au lieu de Paconée, *lisez :* Pawné.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ,
RUE DU CADRAN, N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO DOUZE.

Assemblée Générale de la Société de Géographie.

Séance du 2 avril 1824.

CETTE Séance a été présidée par M. le Marquis de *Pastoret*, Pair de France, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. *Jomard*, au nom de la Commission Centrale, donne communication du Programme des sujets de prix mis au concours. Il annonce que le Mémoire envoyé à la Commission, sur l'Itinéraire statistique de Paris au Hâvre, n'ayant pas rempli les conditions du concours, le même sujet de prix est remis à l'année suivante. (Voir ci-après, Documens, p. 44).

M. *Roux*, Secrétaire de la Société, lit une Notice sur la vie et les ouvrages de feu M. *Langlès;* il la termine en rappelant les services que ce savant a rendus à la Géographie et à la Société, dont il fut un des principaux fondateurs. (Voyez Documens, p. 46).

M. *Louis de Freycinet* fait lecture d'une Lettre que M. le Capitaine *Duperrey* lui a écrite d'Otahiti, et qui rend compte de la situation actuelle de cette île, de quelques découvertes faites dans

l'Archipel dangereux, et des principales circonstances de sa navigation.

L'Assemblée générale a procédé, d'après ses réglemens, au renouvellement annuel de son Bureau; et, après le dépouillement du scrutin, les nominations suivantes ont été proclamées.

Président, M. le Vicomte de *Chateaubriant*, Membre de l'Académie Française, Ministre des Affaires Etrangères.

Vice-Présidents, M. le Baron *Cuvier*, de l'Académie des Sciences; et M. le Comte *Chabrol* de *Volvich*, de l'Académie des Beaux-Arts, Préfet du département de la Seine.

Secrétaire, M. le Baron de *Férussac*.

Scrutateurs, M. le Général Comte *Andréossi*, et M. *le Roi*, ancien Consul-Général.

L'Assemblée avait à nommer un nouveau Membre de la Commission Centrale, en remplacement de M. Langlès; elle a nommé, au premier tour de scrutin, M. le Général Haxo.

Séance du 16 avril.

La Section de Correspondance fait un rapport sur la continuation de son travail relatif aux questions à adresser à plusieurs voyageurs.

Elle donne lecture des questions rédigées par M. le *Baron Coquebert-Monbret*, sur l'Inde Gangétique, où doit se rendre incessamment M. *Ch. de Sauvigny*, membre de la Société.

Le Section annonce qu'elle a reçu de M *Malte-Brun* une série de questions sur l'Afrique, qui doivent être proposées à *M. Knudsen*, Consul de Danemarck à Tripoli; elle en donne communication.

M. *Jomard* a également communiqué à la Section de nouvelles questions qu'il a rédigées sur l'Abyssinie, et qui doivent être ajoutées

à celles que la Section de Correspondance se propose d'adresser à M. *Buisson d'Armandy*, Agent français à Moka, et Membre de la Société.

M. *le Comte Raczynski* indique à la Commission centrale M. de *Staszic*, Conseiller d'Etat de Pologne, Membre de la Société royale des Sciences de Varsovie, et auteur d'un savant ouvrage sur les Carpathes, comme une personne avec laquelle la Société pourrait ouvrir une correspondance intéressante.

Renvoyé à la Section de Correspondance.

M. *Jomard* communique une lettre de M. *Roger*, commandant pour le Roi au Sénégal, Membre de la Société. (Voir ci-après Documens p. 57).

M. *Jomard* annonce qu'un artiste en instrumens de physique, M. *Bunten*, vient d'exécuter un nouveau baromètre qui a obtenu l'approbation de la Société d'Encouragement pour l'industrie française, et qu'il serait très-utile de mettre entre les mains des voyageurs, attendu 1° qu'il est d'un prix inférieur à celui de M. *Gay-Lussac*; 2° qu'on peut le transporter dans les montagnes sans craindre que l'air y pénètre. En mettant le dessin sous les yeux de la Commission, M. *Jomard* expose quelques considérations sur le parti qu'on pourra tirer du nouveau baromètre; et il ajoute qu'il présentera, à l'une des prochaines séances, une instruction propre à en faciliter l'usage pour la mesure des hauteurs.

On lit une lettre de M. *Perrot*, Membre de la Société, sur le même sujet. M. *Perrot* demande que l'on s'occupe de rédiger une instruction sur l'emploi du baromètre.

La discussion sur le mode d'impression des questions présentées à la Section de Correspondance est à l'ordre du jour; l'heure avancée oblige la Commission à la renvoyer à la Séance prochaine, ordinaire.

Membres nouvellement admis dans la Société.

Séance du 16 avril.

MM. Buthiau, ancien Agent de Change.

Le Baron d'Espiard, Lieutenant au 1er régiment des Cuirassiers de la Garde Royale.

Ouvrages offerts à la Société.

M. *Ambroise Tardieu* fait hommage d'un Atlas *pour servir à l'intelligence de l'Histoire générale des Voyages de La Harpe*, dressé par lui. Paris 1821; chez Ledoux, libraire, rue Guénégaud nº 9.

Il fait aussi hommage de la sixième livraison de l'*Iconographie universelle ancienne et moderne*, chez l'auteur, rue du Battoir nº 12.

MM. *Perrot et Aupick*, de la 10e *livraison de leur Atlas des départemens de la France.*

M. *Bottin*, de l'Almanach du Commerce pour 1824.

M. *Everett*, de Cambridge, des numéros 39 et 40 du *North American Review*, Boston 1823.

M. *Rauch*, du *Cahier d'avril des Annales Européennes de Physique végétale.*

La Société d'Agriculture, Sciences et Arts de l'Aube envoie le numéro 9 *de ses Mémoires.*

La Société d'Agriculture de la Seine-Inférieure envoie le numero 11 *de l'Extrait de ses travaux.*

DOCUMENS.

PROGRAMME.

La Société de Géographie met au concours les prix suivans:

PREMIER PRIX.

ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE EN AFRIQUE.

Une médaille d'or de la valeur de 3,000 *francs.*

« La Société demande une relation manuscrite et détaillée de » l'ancienne Cyrénaïque, fondée sur les observations personnelles » de l'auteur et accompagnée d'une carte géographique. »

L'auteur examinera, sous tous les rapports de géographie naturelle, civile et historique, le pays compris entre la Méditerranée au nord, le désert de Barquah au sud, le golfe de Bomba à l'est, et celui de la grande Syrte à l'ouest. Il déterminera le plus de positions géographiques qu'il lui sera possible, et tâchera de mesurer barométriquement toute la chaîne ou le plateau qui s'étend, d'après *Della Cella*, depuis Mourate et Éricab à l'ouest jusqu'à Derné à l'est. En observant les peuples, il aura soin de recueillir des vocabulaires de leurs idiômes, et spécialement de celui de là peuplade qui vit dans des cavernes entre les ruines de Cyrène et les rivages de la mer. Il dessinera les monumens et fera des *fac simile* des inscriptions qu'il remarquera, en s'attachant surtout aux alphabets inconnus.

Il est prié de faire attention aux trois questions spéciales suivantes: 1° si le silphium existe encore parmi les plantes du pays ou parmi celles de l'intérieur; 2° si le citrum des Romains (le thyion des Grecs) se retrouve dans la Cyrénaïque ou sur l'Atlas; 3° s'il existe quelques faits physiques réels qui aient pu servir de base à la tradition sur une ville ou contrée, remplie de pétrifications humaines?

La Société verra avec plaisir les renseignemens qu'il pourra se procurer sur les routes conduisant à Syouah, à Augela, à Mourzouk et à d'autres points de l'intérieur.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1826.

La relation devra être remise au bureau de la Commission Centrale avant le 1er janvier 1826.

DEUXIÈME PRIX.

Une médaille d'or de la valeur de 1,200 *francs.*

La Société rappelle qu'elle a remis au concours le sujet du prix suivant :

« Déterminer la direction des chaînes de montagnes de l'Eu-
» rope, leurs ramifications et leurs élévations successives dans toute
» leur étendue. »

La Société désire que l'on forme une série de tableaux, dans lesquels on rapportera le plus de mesures d'élévation au-dessus du niveau des mers qu'il sera possible d'en rassembler. Toutes ces mesures devront être accompagnées de l'indication précise du point de l'observation et de sa dépendance de telle chaîne ou de tel versant. Il sera nécesssaire de faire connaître le nom de l'observateur et la méthode qu'il a suivie.

La Société préfèrera le travail qui, en s'étendant jusqu'aux rivages des mers, donnera la position géographique du plus grand nombre de points à l'aide desquels on pourrait tracer avec précision des lignes de niveau, ainsi que la ligne de séparation des eaux et les limites des différens bassins.

Mais la Société, ne se dissimulant pas les difficultés que présente la solution complète d'une telle question, déclare qu'elle décernera le prix au Mémoire le plus riche en faits positifs et en observations nouvelles.

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale de l'année 1825.

Les Mémoires devront être remis au bureau de la Commission Centrale avant le 1er janvier 1825.

TROISIÈME PRIX.

Une médaille d'or de la valeur de 1,200 *francs.*

La Société remet au concours le sujet suivant :

« Rechercher l'origine des divers peuples répandus dans l'O-
» céanie ou les îles du Grand-Océan, situées au sud-est du conti-
» nent d'Asie, en examinant les différences et les ressemblances
» qui existent entre eux et avec les autres peuples sous le rapport
» de la configuration et de la constitution physique, des mœurs,
» des usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions
» et des monumens ; en comparant les élémens des langues, relati-
» vement à l'analogie des mots et aux formes grammaticales, et en
» prenant en considération les moyens de communication d'après
» les positions géographiques, les vents régnans, les courans et
» l'état de la navigation. »

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale annuelle de l'an 1826.

Les Mémoires devront être remis au bureau de la Commission Centrale avant le premier janvier 1826.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME PRIX.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

Une médaille d'or de la valeur de 800 *francs, et une autre de la valeur de* 400 *francs.*

La Société met au concours le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du territoire
» français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, le bassin de l'Adour, de la Charente, celui du Cher, celui du Tarn, le Delta du Rhône, la côte basse entre Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France, distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les Mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques et barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vîtesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

Ces deux prix seront décernés dans la première Assemblée générale annuelle de l'année 1826.

Les Mémoires devront être remis au bureau de la Commission Centrale avant le 1er janvier 1826.

SIXIÈME PRIX.

Une médaille d'or de la valeur de 600 *francs.*

M. le baron *Benjamin Delessert*, membre de la Société, avait bien voulu faire les fonds d'un prix dont voici le sujet :

« Itinéraire statistique et commercial de Paris au Havre-de-
» Grâce. »

Le sujet est remis au concours pour la deuxième fois.

La Société désire surtout des aperçus positifs et concis sur les communications entre ces deux villes.

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale annuelle de l'an 1826.

Les Mémoires devront être remis au bureau de la Commission Centrale avant le 1er janvier 1826.

SEPTIÈME PRIX.

Une médaille d'or de la valeur de 500 *francs.*

M. le comte *Orloff*, sénateur de l'Empire de Russie, Membre de la Société, a bien voulu faire les fonds d'un prix, pour lequel la Commission a choisi le sujet suivant.

« Analyser les ouvrages de Géographie publiés en langue russe
» et qui ne sont pas encore traduits en français. On désire que l'au-
» teur s'attache de préférence aux statistiques de Gouvernemens
» les plus récentes, et qui ont pour objet les régions les moins con-
» nues, sans néanmoins exclure aucun autre genre de travail, et
» notamment les Mémoires relatifs à la géographie russe du moyen
» âge. »

Ce prix sera distribué dans la première Assemblée générale annuelle de 1826.

Les Mémoires devront être remis au bureau de la Commission Centrale avant le 1er janvier 1826.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

Les Mémoires qui ne seraient pas écrits en français, doivent être accompagnés d'une traduction française.

Tous les Mémoires envoyés au concours, doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les Mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

Les Mémoires resteront déposés dans les archives de la Société ; mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Tous les Membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui sont Membres de la Commission Centrale.

Tout ce qui est adressé à la Société, doit être envoyé *franc de port* et sous le couvert de M. le Président, à Paris, rue Taranne n° 12.

NOTICE *sur la vie et les ouvrages de* M. LANGLÈS, *lue dans la séance générale de la Société Géographique, le 2 avril* 1824, par M. ROUX.

Les pertes d'une Société qui commence jettent dans l'ame une douleur d'autant plus vive qu'on n'y était point encore préparé par l'habitude des sacrifices. Votre Commission centrale se trouve frappée pour la première fois; et quand la mort qui s'introduit dans ses rangs vient l'avertir que tous les corps, quel que soit leur principe de vie, sont composés de membres périssables, s'avancent au milieu des ruines, et ne laissent quelque trace sur la terre que par l'utilité de leurs services, elle doit tous ses regrets à l'homme éclairé et bienveillant qu'elle s'honorait d'avoir dans son sein, qui présidait à ses derniers travaux et qu'elle ne reverra plus.

Louis Mathieu Langlès, né en 1763, à Pérenne près de Beauvais, commença ses études en Picardie, et vint les terminer à Paris. Il passa rapidement des auteurs classiques à la littérature orientale; et son premier guide dans cette carrière fut ce vénérable Ruffin, qui vient aussi de nous être enlevé, et dont la perte, vivement sensible à l'Orient comme à sa patrie, n'a précédé que de quelques jours celle de son digne élève.

Le père de M. Langlès le destinait à la carrière militaire; et l'espoir de passer dans l'Inde, où la guerre était alors allumée de

même que dans les autres parties du monde, lui fit étudier les langues d'Asie avec plus d'ardeur. Mais le retour de la paix changea ses projets, et le goût des lettres le retint à Paris. Il fut nommé officier du tribunal des Maréchaux de France, tribunal où l'on avait à prononcer sur des questions d'honneur, et où la noble délicatesse de ce jeune militaire lui mérita d'honorables distinctions et des protecteurs illustres.

L'application des langues orientales à l'étude de la géographie et de l'histoire donnait un nouvel intérêt à ses recherches. Il voulut parcourir les annales des peuples d'Asie: celles des Tartares devinrent le but de ses travaux; et leur pays fut le centre de ses excursions vers d'autres contrées. Tour à-tour il s'occupa de la Perse, de l'Inde, de l'Arabie; mais ses pavillons étaient dressés dans les plaines de Samarcande; il revenait, après chaque expédition, vers l'ancienne résidence de Tamerlan, dont il traduisit les Instituts politiques et militaires.

L'Alphabet Mandchou, qu'il publia et dont il fit graver les caractères, fut précédé d'une savante introduction sur la même langue. Ces caractères étaient également ceux des Mongols et des Oïghours, quoique chacune de ces tribus guerrières eût un idiome différent: ils servaient de clef générale pour la lecture des livres tartares; et cette conquête littéraire sur des nations qui avaient disposé du sort de l'Asie, et qui tenaient encore la Chine dans leur dépendance, valut à M. Langlès le surnom de Tartare, comme on avait donné à d'anciens triomphateurs le nom des provinces qu'ils avaient soumises.

La publication d'un Dictionaire Mandchou, dont le savant missionnaire Amyot avait rassemblé les élémens, suivit de près ce premier travail. M. Langlès espérait alors que cette langue, dont l'écriture syllabique a plus d'analogie avec la nôtre que les caractères idéographiques des Chinois, pourrait dispenser de recourir aux originaux, pour connaître les ouvrages que les conquérans de la Chine avaient fait traduire; mais on a vérifié que ces

traductions étaient rares, qu'elles étaient souvent infidèles, et que, pour juger les écrivains de cette nation, il fallait d'abord s'obstiner à vaincre les difficultés de la langue et de la lecture.

M. Langlès revint à la littérature de l'Asie occidentale. Le persan devait lui plaire, par la douceur de l'idiome, par la variété des productions; et quelle que fût la direction qu'il voulût suivre, il trouvait de toutes parts des modèles. S'il voulait approfondir l'histoire, Ferdoussy avait composé, sur les annales de la Perse, le célèbre poème historique connu sous le nom de *Schah-Nameh* ou livre royal. S'il cherchait un mélange de philosophie et de morale, où la gravité des préceptes fût souvent unie au charme de la poésie, il parcourait les principaux ouvrages de Saady, surtout ce *Gulistan*, dont la renommée, devenue populaire comme celle des bons écrits, se soutient depuis six cents ans. Il pouvait consulter le *Beharistan* de Djamy, dont il remarqua les beautés, et dont il prépara une traduction, qui n'a pas encore vu le jour.

Fallait-il passer à des sujets moins austères, où l'éclat de la pensée et des images, la vivacité des sentimens, l'harmonie du style se fissent également remarquer? Les chants lyriques ou élégiaques d'Anwery, les *Ghazels* et les poésies légères de Hafez, lui offraient tour-à-tour des exemples d'élévation, de sensibilité ou de grâce. Il lisait, dans la traduction persanne de Hussein-Vaez, les Fables indiennes de Bid-Paî; dans les imitations de Moclès, les contes célèbres des Mille et un jours, dans les ouvrages d'Abdoulrizac, d'intéressantes relations de voyages en Asie.

Aucune source d'instruction ne fut négligée par M. Langlès, et l'on jouit bientôt des nouveaux fruits de ses lectures. Il traduisit un Recueil de fables et de sentences tirées des auteurs persans, la Relation d'une ambassade en Chine, celle d'un voyage dans l'Inde, un Précis historique sur les Mahrattes. Tous ces ouvrages, publiés par lui avant l'âge de vingt-six ans, étendirent sa réputation dès ses premiers débuts, et la France le compta au nombre de ses savans distingués.

La révolution ne détourna point M. Langlès de ses occupations littéraires. Sa vocation était déterminée : elle lui ouvrit, en le séparant de nos dissentions civiles, une carrière honorable où il fut constamment utile aux lettres et à son pays. En 1792, il fut nommé garde des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi. L'année suivante, lorsque les arts étaient proscrits en France, et quand la plupart de leurs monumens furent détruits ou mutilés, il devint membre de cette commission temporaire qui devait en sauver les débris, et il s'opposa avec fermeté à la ruine de nos richesses littéraires, dans un temps où le bien ne pouvait pas être fait sans courage et sans péril. Un établissement, où l'on rassembla les livres échappés au pillage des grandes bibliothèques, fut formé en 1794, et la garde lui en fut confiée.

Dans le cours de la même année, un Rapport, présenté par M. Langlès au Comité d'Instruction publique, traça le plan et détermina l'institution de l'École spéciale des langues orientales vivantes ; grande et nouvelle branche d'instruction, dont les communications de la France avec l'Orient font chaque jour apprécier les avantages. Ce n'est plus la langue d'Homère que l'on parle en Grèce et dans l'Asie-Mineure ; le turc et le grec moderne en ont pris la place. L'arabe vulgaire n'est pas celui du Coran et du siècle illustre de Haroun-al-Rachid : l'arménien dans la Haute-Asie, le malay dans l'Archipel indien, sont devenus les langues du commerce; et les relations de l'Europe avec la Perse ont rendu plus nécessaire l'étude de sa littérature. Répandre l'usage de ces divers idiomes, c'était procurer des facilités plus grandes aux hommes que l'intérêt du commerce, le goût des sciences naturelles, l'étude de l'antiquité et de l'histoire devaient attirer en Orient. M. Langlès fut attaché à cette Ecole spéciale comme administrateur, et comme professeur de persan et de malay : les autres chaires furent dignement remplies ; et la France vit prospérer une institution aux progrès de laquelle il prenait une si noble part.

L'on peut remarquer, par son exemple, qu'au milieu de l'agita-

tion des partis il est une classe d'hommes qui, entraînée par les charmes de l'étude, y cherche ses premières jouissances, préfère à toute autre gloire celle que donnent les travaux littéraires, et ne fait servir qu'à l'avancement des connaissances humaines le crédit que lui assure son rang dans les lettres et dans l'opinion publique.

A l'époque où les Sociétés littéraires et savantes se relevèrent, et où l'Institut recueillit, comme à la suite d'un naufrage, les hommes remarquables que les orages de la révolution avaient épargnés, la réputation et les écrits de M. Langlès le firent admettre dans cette honorable réunion. Devenu membre de la classe de littérature et des beaux-arts, il porta dans ses études une nouvelle ardeur. Les Mémoires de l'Institut, les Journaux consacrés aux sciences, les Dictionnaires biographiques, d'autres Recueils enrichis de ses travaux, attestent ses connaissances variées et son zèle inépuisable. En faisant paraître les premiers volumes des Recherches asiatiques de la Société de Calcutta, il attira l'attention des savans sur une contrée justement célèbre : il traduisit les Voyages de Forster à travers l'Asie, de Norden en Egypte, de Horneman dans l'Afrique septentrionale. Ses éditions des Voyages de Pallas et de Chardin furent accompagnées de notes instructives sur les contrées qu'ils avaient parcourues, et sur les changemens survenus depuis leur passage. Ses remarques sur chacun de ces écrits rendaient, à des relations plus ou moins anciennes, tout l'intérêt de la nouveauté. Il publia les Lettres de William Tone sur les Mahrattes, et il y joignit des renseignemens précieux sur les derniers momens et sur la chute d'un peuple qui, pendant plus d'un siècle, avait jeté l'alarme chez ses voisins, et avait occupé dans l'Inde un des premiers rangs.

L'esprit observateur de M. Langlès s'attachait aux questions les plus graves, mais ne le rendait point insensible aux attraits de la littérature. Dans la peinture d'un peuple, tout lui paraissait digne d'être remarqué. Tantôt, pour faire connaître le génie des Orientaux, il traduit quelques poésies arabes et les récits de Sind-Bad le

marin, ouvrage romanesque, mais attachant, où d'utiles leçons sur la conduite et la peine de la vie sont mêlées à la fiction et au merveilleux : tantôt il rentre dans un monde réel ; ses goûts le ramènent vers l'histoire de l'Inde, et il publie les relations de quelques voyageurs orientaux qui l'ont parcourue. Un savant anglais, M. Alexandre Hamilton, avait fait de profondes recherches sur le samskrit : M. Langlès rédige avec lui une Notice raisonnée sur les manuscrits que nous possédons dans cette langue, et il nous avertit de nos richesses.

Si nous n'avons encore remarqué, parmi tant de productions littéraires, qu'un petit nombre de créations, ne faut-il pas en chercher la cause dans le système d'enseignement qu'il avait adopté comme professeur, et dans l'obligation qu'il s'était imposée d'offrir aux jeunes orientalistes de nombreux essais de traduction, afin de leur rendre plus sensibles les formes et le caractère de cette littérature ? Ses premiers soins leur étaient consacrés ; il cherchait, dans l'accomplissement de ses devoirs envers eux, cette considération publique qui vaut mieux que la renommée ; et les progrès, le mérite de ses élèves, devenaient la plus douce partie de sa gloire. Pour faciliter leurs études, il avait été l'éditeur de la Grammaire arabe de Savary ; et c'était dans le même dessein que, vers le terme de sa vie, il enrichissait notre typographie par de nouvelles fontes de caractères arabes, gravés sous sa direction, remarquables par la pureté des formes, réunissant en groupes bien assortis les lettres qui se touchent le plus fréquemment, les séparant de leurs points, de leurs ligatures, et se prêtant aux combinaisons les plus variées, sans jamais ôter à l'enchaînement de l'écriture sa rare élégance.

Cependant, quelle que fût l'utilité de ces travaux, les savans exigeaient de lui davantage, et M. Langlès répondit à leur attente par la publication d'un grand ouvrage sur les monumens de l'Hindoustan. Le titre n'annonçait qu'une description archéologique ; mais l'auteur y joignit d'importantes Dissertations sur l'histoire, la

géographie, les lois, les mœurs, la religion des contrées dont il allait expliquer les monumens. On n'avait publié en France aucun écrit qui fît connaître l'Hindoustan sous tant de rapports divers. Ses antiquités, sa religion surtout, étaient encore entourées d'obscurité : la filiation, les attributs de ses divinités étaient énigmatiques ; c'était un ciel à retirer du chaos. Il fallait débrouiller les cérémonies du culte, en expliquer l'influence et les pratiques, en rendre plus chastes quelques images. M. Langlès composa, sur ce vaste et difficile sujet, un livre instructif, où se développèrent les traditions et les préceptes, où les allégories religieuses reprirent leur voile, et dont la pudeur ne put s'alarmer.

Les premiers ouvrages de M. Langlès sur l'Asie avaient obtenu la plus honorable approbation ; et la Société de Calcutta l'avait compris au nombre de ses membres. D'autres palmes littéraires, d'autres distinctions lui furent accordées. Egalement considéré aux deux extrémités de l'Europe, admis en France dans la Légion-d'honneur, en Russie dans l'ordre de St-Wladimir, membre de la plupart des Sociétés savantes, il appartenait à cette grande classe littéraire que l'on distingue dans tous les pays, et qui, par l'ensemble de ses ouvrages, donne au siècle où elle paraît le caractère et le degré d'illustration qui lui appartient.

L'activité des travaux de M. Langlès annonçait toute la vigueur de l'âge ; mais leur nombre le fit considérer quelquefois comme un vieillard. Un portugais qui lui fut présenté lui cherchait des rides pour s'expliquer l'étendue de ses connaissances : ses traits ne répondaient point à l'image surannée qu'il s'était faite : il le demandait à lui-même ; et rendait, par cette méprise, un hommage involontaire à son savoir.

Nous voudrions pouvoir animer nos récits par quelques-unes de ces anecdotes qui peignent l'homme d'un seul trait, et qui se détachent des scènes ordinaires de la vie ; mais dans une carrière toute studieuse, les jours se ressemblent, et l'on remarque plutôt des habitudes que des évènemens.

L'ouvrage sur l'Hindoustan avait coûté d'immenses recherches. Pour puiser aux sources originales, M. Langlès rassembla les plus importans écrits qui furent publiés dans l'Inde et en Angleterre; et sa bibliothèque devint la plus remarquable qu'on eût encore formée sur les institutions, l'histoire et la littérature de l'Asie. On y retrouvait un grand nombre d'ouvrages que la Bibliothèque royale n'avait point encore, et si ces richesses devaient être dispersées et enlevées à la Capitale, elle perdrait en ce genre un de ses plus beaux ornemens.

Quel souvenir nous retient encore dans ce vaste dépôt littéraire, où se rassemblaient fréquemment les amis de M. Langlès, les Français, les étrangers, rapprochés de lui par l'amour des lettres, ou par cette pente involontaire qui l'entraînait vers l'Orient! Pourrions-nous rappeler sans émotion et sans regrets, ces réunions où son aménité répandait tant de charmes? Ce nombreux concours, cette sociabilité, cet échange de pensées entre des hommes de tous les pays, donnaient aux assemblées de M. Langlès un caractère européen. Chaque langue, chaque genre de littérature, avait ses interprètes. Les savans, qu'attirait l'un vers l'autre une mutuelle estime, formaient bientôt de plus intimes relations. Ils se confiaient leurs recherches, leurs doutes, leurs découvertes; et cette instruction communicative offrait souvent plus d'avantages que les muettes leçons de la lecture. Là, plus d'un ouvrage fut conçu ou perfectionné. Une conversation vive et lumineuse éveillait le génie, éclairait sa marche, étendait le domaine des sciences et des vérités.

Ce fut dans ces grandes réunions que se forma la Société de Géographie. Et quel berceau pouvait mieux lui convenir que cet asile littéraire, où tant d'illustres étrangers venaient se réunir? Chacun d'eux pouvait répandre, sur son pays, des notions nouvelles; et cette étude devenait un lien de plus entre tous les états civilisés.

Aussi la Société de Géographie reçut, dès son origine, cette

honorable direction. Elle chercha des lumières de toutes parts, sur une science qui embrassait la terre entière; et les hommes de tous les pays furent invités à concourir à ses travaux.

Rendons hommage à celui qui conçut, l'un des premiers, la pensée de cette utile association, et qui ne vit dans les hommes éclairés de tous les pays que les habitans d'une même patrie. Les institutions, les langues, les distances qui séparent les membres de la grande famille humaine, ne peuvent altérer le principe de sociabilité qui les rapproche et qui les porte à s'entre-secourir. Quand les guerres déchirent les états, l'intérêt des sciences conserve encore entre eux quelques relations; et ce besoin de s'entendre, qui tient au développement graduel de l'esprit humain, prépare souvent la réconciliation des ennemis.

A la suite de nos dissentions, et des guerres qui ont affligé l'Europe durant tant d'années, le bienfait des Sociétés savantes et littéraires se fait plus vivement sentir. Des hommes long-temps rivaux apprennent à s'estimer; la confiance se rétablit dans leurs communications; et ce rapprochement, auquel un des fondateurs de la Société de Géographie contribua si puissamment, fera regretter sa perte dans tous les pays qui honorent les vertus, les qualités sociales et les lumières.

Extrait *d'une lettre de* M. Buisson d'Armandy, *Agent français à Moka, à la Commission Centrale de la Société de Géographie.*

. . . . Mes longs voyages, n'étant point dirigés par une étude préliminaire, n'ont sans doute pas été aussi avantageux qu'ils auraient pu être à la Géographie, si, avant de les entreprendre, j'avais été à même de profiter de vos conseils. Mais si le desir d'être utile, si celui de vous être agréable dans le poste d'Agent Français que je vais occuper en Arabie, était un titre suffisant pour espérer

l'honneur d'être membre de votre Société, je croirais le mériter et vous prierais de me l'accorder.

Parti de France en 1817, j'ai visité les côtes occidentales de l'Arabie depuis Suez jusqu'au détroit de Bab-el-Mandel, et de là celles du sud jusqu'au cap Raz-el-At. Forcé alors d'entrer au service de l'Iman de Mascate, j'ai été à même de parcourir, à plusieurs reprises, le golfe Persique, et ceux qui forment, du Keutch et du Catoie, une grande péninsule; mais au bout de deux ans, le climat du pays que j'habitais ordinairement altéra ma santé, et je fus obligé de le quitter. Je me rendis en Perse par Bassora et Bagdad, et je vins offrir mes services au prince de Kermancha, qui commandait au nom de son père dans l'Irak Adjemi: il voulut bien les accepter: je restai dix-huit mois près de lui. Alors le desir de voir l'Indoustan me fit demander la permission de partir; je me rendis à Bombay, d'où, avec beaucoup de peine, je pus suivre mon projet de me rendre à Caboul; je traversai le Guzurate, l'Aguinere, le Bikaner, le Behavulpour; enfin je traversai l'Indus, vis-à-vis Dera-Ganzi-Kan, et j'entrai dans l'Algunistan; j'appris que l'empereur habitait Candahar: je me dirigeai sur cette ville, où je n'arrivai qu'après avoir couru mille dangers; mais le prince que j'étais venu y chercher, n'y était plus: une révolution l'avait forcé de fuir par le Siistan jusqu'à Hérat, sur les frontières de son empire et de la Perse, où depuis, j'ai appris qu'il s'était fixé.

La position où je me trouvai alors était des plus dangereuses; tout le pays autour de moi était révolté, les routes étaient infestées de partisans qui ne vivaient que de pillage. Je désespérai de revoir ma patrie; cependant une sorte de caravane s'étant formée pour Chikarpour, je ne voulus pas négliger ce moyen de sortir d'un pays où les lois étaient méconnues. Après vingt jours de marche sur la frontière du Belouchistan, j'arrivai dans la grande et commerçante ville qui était le but de mon voyage. De là je vins m'embarquer sur l'Indus, auprès de Sakir, forteresse Afgane, dépendante du gouverneur de Chikarpour; pendant huit jours, je descendis le fleuve im-

mense qui borne l'Inde à l'ouest. A Hydrabad, capitale du Sind inférieur, province qui comprend le Delta que forme le fleuve à son embouchure, j'offris mes services aux Émirs qui y règnent; mais je fus reconnu pour un Européen, pris pour espion anglais, et je reçus l'ordre de quitter le pays dans les vingt-quatre heures : j'obéis et je vins m'embarquer à Mandivie, sur le golfe du Keutch, d'où je retournai en Perse par Bouchir. A cette fois, je visitai la plus grande partie des provinces de ce vaste empire : je vis Schiraz, Isphahan, Théroun, Thabriz, Sultanieh, Sénéh, d'où je me rendis à Bagdad. Je désirais alors revenir en France et j'avais compté y rentrer par Constantinople ou Alep; mais les communications avec ces deux villes étant interrompues, je fus forcé de prendre ma route par Bassora, le golfe Persique, la Mer-Rouge, et l'Égypte. . . . .

. . . . Je possède un Journal assez détaillé de tout ce que j'ai vu; peut-être un jour, après l'avoir mis au net, oserai-je le soumettre à votre jugement : heureux si dans nombre de pages inutiles, vous en trouvez quelques-unes dignes de votre attention. Maintenant que j'ai vu l'Égypte, depuis Thèbes jusqu'à l'embouchure du Nil, je compte, en retournant à Moka, tâcher de pénétrer en Abyssinie pour visiter ce pays encore si peu connu; l'occasion me semble favorable : le pacha d'Égypte a des troupes sur les frontières du Dongola, et il ne me refusera pas sa protection puissante; la connaissance que j'ai déjà des usages, des mœurs, de la langue du pays, facilitera, je l'espère, mon entreprise; mais pour la rendre plus fructueuse, j'oserai vous prier de m'éclairer de vos lumières, de me marquer les lieux que je devrai plus soigneusement visiter, et de m'indiquer les recherches que j'y devrai faire. . . . .

Signé BUISSON D'ARMANDY. (1)

Paris, le 27 janvier 1824.

(1) D'après le desir de M. d'Armandy, la Section de correspondance a rédigé et lui a adressé un nombre assez considérable de questions, sur les pays qu'il se propose de parcourir.

Saint-Louis (Sénégal), le 9 février 1824.

Extrait *d'une Lettre adressée à* M. Jomard, *Président de la Commission Centrale, par* M. Roger, *commandant pour le Roi au Sénégal, Membre de la Société.*

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et qui m'a été remise par M. *de Beaufort.* Cet officier vient de partir de Saint-Louis pour la grande entreprise dont il est chargé. Je m'empresse de vous en donner avis.

Vous ne pouviez pas douter de l'intérêt que doit m'inspirer toute expédition de cette nature. Indépendamment des motifs généraux qui déterminent à cet égard les hommes pensans, me trouvant placé plus près du théâtre de cette exploration, je puis en apprécier les obstacles et l'utilité : aussi je concourrai, avec tout le zèle dont je suis capable, au succès des voyageurs qui tenteront d'entrer dans cette voie de découvertes.

J'ai donné à M. de Beaufort tous les documens, toutes les directions qu'il était possible de lui procurer sur les localités et sur le but d'utilité de son entreprise. Je me suis estimé très-heureux que vous lui ayez remis d'excellentes notes sur la partie scientifique ; il ne m'est resté qu'à lui conseiller de ne jamais les perdre de vue.

Je me félicite de trouver cette occasion d'attirer votre attention sur notre Sénégal, trop délaissé ou trop maltraité de l'opinion publique. J'ai lieu de penser qu'il ne tardera pas à prendre sa revanche, et vous êtes trop sage pour n'être pas des premiers à lui rendre justice. Tous les essais de culture ont parfaitement réussi ; les établissemens déjà formés promettent de grands succès. Il ne manque ici que des capitalistes, et surtout des hommes industrieux, pour que la France compte bientôt une riche colonie de plus.

Sous d'autres rapports, les améliorations qu'éprouve ce pays mériteront encore plus votre intérêt. En effet, les cultures, qui tous les jours s'étendent, sont faites par des bras libres : les nègres des pays voisins viennent se louer volontairement sur nos travaux ; il en arrive de cent, cent cinquante et même deux cents lieues ; et le nombre en croît dans une proportion plus grande que les cultures, tellement que le prix de la main-d'œuvre diminue dans le temps même que le travail augmente.

Vous pouvez, Monsieur, imaginer de quel effet doit être pour la civilisation de cette partie de l'Afrique, pour le développement des facultés intellectuelles des nègres, pour l'extension du commerce français, cette communication, ce séjour d'une portion de la population indigène sur les établissemens européens, et son retour successif dans l'intérieur du pays. Vous, dont les sentimens philantropiques, dont les efforts pour la propagation des connaissances utiles sont si connus, permettez-moi de vous le demander : de semblables espérances ne suffiraient-elles pas pour faire aimer et servir le Sénégal ?

MM. de Beaufort et Després m'ont beaucoup parlé du désir que vous avez manifesté de voir l'instruction élémentaire s'étendre, en faveur des noirs, plus loin que l'île Saint-Louis. Ces Messieurs, à leur arrivée, m'ont trouvé occupé de la création d'un nouvel établissement agricole, qui contiendra une école d'enseignement mutuel, à trente lieues dans les terres. Je me félicite de m'être rencontré avec vous dans ce projet, et de devoir aux bienfaisantes intentions du Gouvernement du Roi les moyens d'en tenter l'exécution.

Signé Roger,

Commandant et Administrateur du Sénégal
et dépendances.

EXTRAIT *d'une lettre de* M. DE BEAUFORT, *en mission dans le Sénégal, à* M. J. . . . . , *Membre de la Société de Géographie.*

Saint-Louis, 25 janvier 1824.

Le baromètre, dans les jours de grande sécheresse comparés à ceux de grande humidité et de pluie ou de vent, n'a montré que la différence de $0^m,7632$ à $0^m,7666$. Sa marche, jusqu'ici ne m'a pas permis des conclusions bien précises; j'ai trouvé, terme moyen:

	Baromètre.	Thermomètre.	Hygromètre.
à midi.	$0^m,7654$	25°	18°
à 4 heures. . . .	$0^m,7663$	23	70°
à 8 heures. . . .	$0^m,7667$	19	90°
à minuit.	$0^m,7650$	18,5	98°
à 7 heur. du matin.	$0^m,7629$	21	50°

Les grandes variations de l'hygromètre vous surprendront peut-être autant, Monsieur, que l'espèce d'uniformité des deux autres instrumens. Je vous cite ici les journées communes; j'ai vu, dans les vents d'Est, qui, dans cette saison, sont assez fréquens, l'hygromètre à 2°, le thermomètre à 28° et le baromètre à $0^m,766$ (1).

Si on fait, à la hauteur du mercure, dans le tube barométrique, les corrections nécessaires pour ramener toutes ses hauteurs au 0 de l'hygromètre, on a, à midi, $0^m,7631$; à 4 heures, $0^m,7658$; à 8 heures, $0^m,7652$; à minuit, $0^m 7638$; à 7 heures du matin, $0^m,7656$; ce qui ne s'accorde pas complètement avec les observations de M. de Humboldt, mais s'en rapproche beaucoup, et place les *mini-*

(1) Ces observations embrassent environ 2 mois 1/2 de l'automne et de l'hiver.

ma aux environs de midi à minuit, les *maxima*, vers 7 heures du matin et 7 heures du soir, et n'accorde que $0^{m},0027$ d'amplétude. Plus de temps, plus de loisirs et de régularité, montreraient (ce qui est très-important) à connaître si ces heures, déduites d'un nombre assez limité d'observations, sont invariables; je le ferai si je peux, etc.

Il y a encore ici une cause constante : c'est le vent qui s'élève vers 7 heures du matin, et se calme entre 6 et 7 heures du soir.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ,
RUE DU CADRAN, N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO TREIZE.

Séance particulière du 30 avril 1824.

La Commission Centrale, en exécution de son arrêté du 26 mars, procède à la nomination des adjoints, sur la liste des candidats proposés par les Sections.

La Commission nomme MM. *Bottin* et *Dezoz de la Roquette* adjoints à la Section de Correspondance.

Elle nomme MM. *Brué* et *de Larenaudière* adjoints à la Section de Publication.

Elle nomme M. *J. G. Barbié du Bocage* adjoint à la Section de Comptabilité.

Sur la proposition du Bureau, elle nomme M. *Sueur-Merlin* Bibliothécaire-adjoint.

M. le bibliothécaire-adjoint, dans l'absence de M. le bibliothècaire-archiviste, concertera avec la section de Comptabilité, les mesures relatives à la conservation et à l'accroissement de la Bibliothèque.

Séance du 7 mai.

MM. *Bottin* et *de Larenaudière* annoncent qu'ils acceptent la

nomination de Membre adjoint à la Comission, et qu'ils s'efforceront de remplir les devoirs que ce titre leur impose.

MM. *Barbié du Bocage* fils aîné, et *Dezoz de la Roquette* se joignent à cette déclaration.

La discussion sur la publication des questions par la voie de l'impression est à l'ordre du jour.

M. *Malte-Brun* développe les motifs de sa proposition. Ces motifs sont : la nécessité de faire concourir plusieurs personnes à la solution des questions, le plus souvent complexes par leur nature; l'utilité générale pour le bien de la science, d'appeler l'attention des savans et des voyageurs sur les lacunes de la géographie; l'intérêt qu'aura chaque membre de la Société, à voir son nom figurer honorablement dans le recueil des questions; l'espoir d'exciter le zèle des membres moins actifs; enfin le besoin de satisfaire au vœu des membres souscripteurs, qui demandent à voir paraître quelque imprimé utile et qui fasse honneur à la Société. (Voyez Documens p. 70.)

M. *Barbié du Bocage* père, en appuyant l'impression d'un recueil de questions, demande que, pour satisfaire au réglement, la Section de Publication soit consultée sur le mode de publication, et la Section de Comptabilité, pour fixer les dépenses qu'entraînerait l'impression de ce recueil.

Le même membre donne connaissance d'une lettre de M. Rousseau, a la quelle sont joints un *plan de la ville d'Alep* et une *table de noms géographiques*, en français et en arabe.

M. *Jomard*, donne communication des mélanges de géographie et d'histoire naturelle, envoyés à la Société par M. *Bresson*. (Voyez Documens p. 76.)

Séance du 21 mai.

M. Alex. *Barbié du Bocage* fait au nom des deux Sections de

Correspondance et de Publication, un rapport sur l'impression des questions. Les conclusions de ce rapport sont : 1° l'impression des questions ; 2° la nomination d'un Comité mixte composé de membres pris dans les trois Sections.

Ce comité est composé de MM. *Jaubert*, *de Férussac*, *de Freycinet*, *Roux* et *Walckenaer*.

La Commission Centrale adopte ces conclusions.

La Section de Correspondance donne communication :

1° De plusieurs questions, présentées par M. Choris, sur les côtes N. O. de l'Amérique, les îles Aleutiennes et Sandwich ;

2° D'un ensemble de questions relatives à la géographie physique de la Pologne, rédigées par M. *de Larenaudière* ;

3° D'une série de questions relatives au Mont-Olympe près de *Brousse* et à quelques *points* limitrophes en Bithynie, par M. *Barbié du Bocage* fils aîné ;

4° De différentes indications sur quelques *points*, situés dans Constantinople ou le long du Bosphore, où il y aurait des découvertes à faire, par le même.

M. *Barbié du Bocage* donne des éclaircissemens sur la confection de la carte de M. *Rousseau*, et sur la gravure du plan d'Alep.

M. *Roux* donne également des éclaircissemens sur l'impression du manuscrit de *Marco-Polo*. Le manuscrit français est complètement imprimé. L'impression du manuscrit latin est commencée.

M. *Jaubert* donne lecture d'une lettre de M. *Leschenault de La Tour*, datée de Rio-Janeiro, et d'une autre de M. *Kœnigh*, datée de Wadi-Khalfa (Nubie).

M. *Jomard* communique un Mémoire sur la mesure géométrique de la hauteur de quelques sommités des Alpes, par M. *Corabœuf*, chef d'escadron au corps royal des Ingénieurs géographes, et membre de la Société. (Voyez Documens p. 81.)

Renvoi à la Section de Publication et au Comité du Bulletin.

Il communique en même temps une lettre de M. *Grey Jackson* sur les dangers auxquels les déguisemens exposent les voyageurs qui parcourent l'Afrique.

Renvoi au Comité du Bulletin.

Membres nouvellement admis dans la Société.

Séance du 21 mai.

M. le baron de Mareuil, ministre plénipotentiaire de France aux États-Unis d'Amérique.

M. de La Porte, vice-consul de France à Tanger.

Ouvrages offerts à la Société.

Séance du 7 mai.

MM. *Perrot et Aupick* font hommage de la 11e *livraison de leur Atlas de France ;*

La *Société Asiatique* offre le 22e *cahier de son Journal ;*

La *Société d'Agriculture* du département de la Seine-Inférieure, le 12e *cahier de l'Extrait de ses Travaux.*

La *Société d'Agriculture* du département de l'Indre, le 17e *cahier de ses Éphémérides.*

DOCUMENS.

Circulaire *envoyée par la Commission Centrale avec des réglemens et des programmes de prix.*

Paris, le 7 mai 1824.

M.

Vous entretenir de la Société qui s'est formée à Paris pour les progrès de la Géographie, c'est vous parler d'une entreprise créée dans les vues les plus utiles et les plus honorables. Personne n'ignore, en effet, que cette science est indispensable pour cultiver avec fruit les autres branches des connaissances humaines, auxquelles elle sert d'introduction; mais combien il lui reste de conquêtes à faire! combien de parties du globe à explorer, à décrire, même au sein des régions civilisées! Convaincus que la Géographie réclamait de puissans encouragemens, plusieurs amis zélés de la science ont fondé une association qui, dès son berceau, a compté près de trois cents membres de tous les rangs, de toutes les conditions, nationaux et étrangers. Depuis, la Société a fait des acquisitions précieuses, et les hauts fonctionnaires de l'Etat se sont fait gloire de lui prêter un généreux appui. Elle appelle tous les hommes éclairés à coopérer à ses travaux; le nombre de ses membres est illimité; des fonds sagement administrés, qui s'augmentent du produit des souscriptions annuelles, assurent à la Société des ressources qui lui permettent, dès à présent, de remplir sa destination: elle ne compte pas trois années d'existence, et déjà elle propose des prix pour une somme de 7,700 fr.

Morogues, attaché au Ministère des Affaires Etrangères, je crois, Messieurs, pouvoir y joindre quelques observations sur l'importance que le nom de Sobieski et l'éclat de son règne donnent à cette correspondance.

L'histoire, qui nous conserve les faits mémorables des héros, entre rarement dans les détails de leur vie privée. En les proposant pour modèles, elle choisit tous les traits qui les ont illustrés; elle néglige ceux qui les rapprochaient de nous, comme si elle avait une nature idéale à peindre, comme si c'était déroger que de tenir de trop près à l'humanité.

Mais ces brillantes relations ne suffisent point à qui veut connaître les hommes. Les plus remarquables de tous n'ont pas été constamment exposés aux regards publics. Ils ont eu le bonheur d'échapper quelquefois à l'admiration, à l'envie qui la suit de près, à tous les embarras d'une bruyante renommée.

Pour lire au fond du cœur d'un grand homme, et pour retrouver les premiers germes de ses pensées, ce n'est plus à son historien que je m'adresserai; et s'il a laissé quelque correspondance, écrite avec l'abandon de l'amitié, sans qu'on puisse supposer qu'elle ait été destinée à voir le jour, je croirai qu'il s'est peint tel qu'il était : son ame me sera dévoilée; je reconnaîtrai l'homme dans son style.

Ce caractère de vérité doit se retrouver dans un Recueil de Lettres, adressées par Jean Sobieski à la Reine son épouse, pendant la campagne mémorable où il fit lever aux Turcs le siége de Vienne. Cette correspondance, ignorée pendant cent-quarante ans, a été retrouvée dans des archives de famille, par M. Edouard Raczynsky : elle vient d'être publiée par ses soins, comme un monument historique et littéraire bien digne d'intéresser la Pologne, et comme un hommage rendu à la mémoire d'un de ses plus grands Rois.

Si l'on s'attache à l'époque où ces lettres furent écrites et aux

événemens qu'elles rappellent, cet intérêt augmente : il ne se borne point à la Pologne; il embrasse l'Europe entière; car Sobieski fut, dans cette campagne, le défenseur de toute la chrétienté; et la défaite de Cara-Mustapha, sous les murs de Vienne, délivra la civilisation même des dangers qui la menaçaient.

Que l'on se représente une armée de deux cents mille hommes autour de Vienne, qui n'a que treize mille défenseurs. La tranchée est ouverte depuis deux mois : les assauts sont frequents : la plupart des premiers ouvrages sont emportés : le corps de la place n'est encore soutenu que par des efforts inouis de constance et de courage; mais les forces des assiégés s'épuisent; la famine fait des progrès; les munitions sont consumées; le désespoir est au fond de tous les cœurs. Tout-à-coup des tourbillons de flamme s'élèvent sur les hauteurs du Kalemberg; ce sont les feux du camp de Sobieski. Vingt mille Polonais s'avancent avec leur Roi, et se réunissent à l'armée impériale : les ennemis sont attaqués et taillés en pièces. Sobieski est dans leur camp; et c'est de la tente du Grand-Visir qu'il annonce à la Reine, dans une de ses lettres, que Vienne est sauvée.

Les Turcs, après cette grande défaite, qui eut lieu le 13 septembre 1683, se retirèrent précipitamment en Hongrie. La moitié de ce vaste royaume leur appartenait alors; et les autres provinces avaient été soulevées contre l'Empereur Léopold, par Tekeli, dont les Turcs avaient embrassé la cause. Mais ils furent rapidement poursuivis par les troupes victorieuses. Sobieski tenait encore la campagne : il la termina par la prise de Gran, l'une des plus importantes forteresses de Hongrie, et il revint en Pologne, fameux par ces nouvelles victoires, comme il l'avait été par celle de Choczim, avant son avénement au trône.

Cette campagne de cinq mois est le cadre de sa correspondance; mais nous pouvons juger par une de ces lettres, dont nous avons la traduction sous les yeux (1), qu'en écrivant à la Reine

(1) Cette lettre est la vingt-septième du recueil.

il ne l'entretenait souvent des évènemens militaires que d'une manière incidente. Ce sont des épanchemens d'amitié ; c'est l'expression de ses sentimens pour elle, pour la Pologne ; c'est le desir de recevoir souvent des nouvelles de ce qu'il aime le plus.

D'autres lettres auront sans doute plus d'importance; mais on juge peut-être mieux de la simplicité d'un grand-homme dans le commerce ordinaire de la vie, par une lettre où il peint ses affections personnelles, que par celles où il aurait à se mettre en scène, et où le récit d'un grand évènement donnerait plus d'exaltation à ses pensées.

Il serait, sans doute, à desirer qu'un homme de lettres entreprit la traduction française de cette correspondance entière. La lecture en serait recherchée dans un pays où l'on rend une espèce de culte aux grands-hommes, où Sobieski avait voyagé, où enfin il avait choisi son épouse. La Reine à qui ces lettres sont adressées était française : elle appartenait à la famille de La Grange, nom tour-à-tour illustre dans les armes et dans les sciences : elle eut elle-même à se faire gloire d'avoir fixé le cœur d'un grand-homme ; et condamnée à lui survivre, elle vint finir ses jours en France.

PROPOSITION de M. Malte-Brun, *sur la publication d'un recueil de questions.* (Séance de la Commission centrale, du 7 mai.)

Messieurs! je demande la permission de résumer les propositions que j'ai faites, soit dans le sein de la Section de correspondance, le 3 mars, soit dans votre réunion du.....

Votre Section de Correspondance, s'occupe avec le zèle le plus actif de l'envoi des questions que plusieurs membres ont dressées pour des voyageurs qui ont demandé des instructions à la Société, ou pour des correspondans qui, placés dans

des situations favorables, se livrent à des observations sur des pays peu connus et desirent être guidés par vos conseils. Très-souvent ces questions sont de nature à pouvoir en même-temps occuper plusieurs observateurs ; elles embrassent des localités étendues, elles suivent des routes convergentes, ou enfin elles touchent à des faits généraux qui peuvent être observés simultanément en plusieurs lieux. En général, aucune recherche de géographie, de statistique, d'ethnographie, ne peut amener un résultat satisfaisant, sans le concours de beaucoup d'amis de la science, réunis par la même idée et dirigés vers le même but. Le voyageur isolé, l'observateur à poste fixe, peut aujourd'hui espérer de se faire aider par les hommes instruits qu'il peut rencontrer ; l'esprit qui répand parmi les nations civilisées, bannit de plus en plus cette étroite jalousie qui jadis armait les voyageurs d'une défiance mystérieuse. La Société de Géographie qui professe un pur amour de la science, a fait un appel à tous les amis des connaissances géographiques, disseminés sur le globe. La publicité de ses recherches résulte de ses principes mêmes et ne peut en tout cas que lui être honorable. Des sociétés savantes et des établissemens célébres, ont donné l'exemple de publications semblables.

Non seulement un recueil de questions imprimées est le moyen le plus commode pour communiquer à tous les voyageurs, à tous observateurs les idées, les vœux de la Société; non seulement, ce mode de correspondance, en assurant de plus grands succès que l'envoi par manuscrit, n'entrainera guères un surcroît réel de dépenses; mais il aura encore le résultat de faire naître, par la réunion successive des cahiers, un ouvrage d'une haute utilité pour les savans et les voyageurs, un monument scientifique sur lequel chaque membre de la Société pourra inscrire son nom et qui, même dans le cas d'un résultat peu favorable, attestera au monde savant les vues éclairées qui dirigent votre association.

RAPPORT *fait au nom des sections de Correspondance de Publication, sur la proposition de M.* Malte-Brun, *relative à la publication des Questions* (1); *par M.* Alex. Barbié du Bocage.

MESSIEURS,

Une proposition d'une haute importance a été faite à la section de Correspondance, par l'un de vos membres, en qui vous avez déjà, et avec raison, placé plus d'une fois votre confiance; et la Section, frappée de son utilité réelle, l'a prise en considération. Il s'agissait, Messieurs, de donner la publicité la plus étendue possible aux opérations de la Section; il s'agissait de faire participer aux travaux de la Société, non pas seulement votre Commission centrale, non pas seulement la Société tout entière, mais même les savans de toutes les contrées, les voyageurs de tous les pays, les amis de la science, comme ses adeptes, et d'établir ainsi entre eux et la Société de Géographie, un lien dont la chaîne ne pût jamais se rompre. Quelle proposition dut sourire davantage à votre Section de Correspondance! Chargé de la tenue de ses procès-verbaux, je vous ai communiqué celui du 3 mars dernier, où cette proposition se trouvait relatée. Elle vous a paru, comme à toute la Section, mériter un examen attentif.

Cette proposition ayant pour but de faciliter, d'accélérer les travaux de la Section de Correspondance, et ce but ne pouvant être atteint, d'après la proposition elle-même, que par le fait de la publication, vous avez voulu, Messieurs, que les deux Sections, celle de correspondance et celle de publication, concourussent à son examen. Elles se sont réunies; et c'est le résultat de leur travail, c'est leur jugement, que je suis chargé de vous exposer.

---

(1) Voyez ci-dessus pag. 70.

L'utilité, l'importance de la proposition fut parfaitement sentie, appréciée par chacun des membres des deux sections, malgré quelques inconvéniens, qui, bien pesés, n'ont point paru devoir la faire écarter. La proposition renfermait la liste des séries de questions déjà rédigées (1); et l'on objectait, non sans fondement, que les auteurs, en les rédigeant, n'avaient point songé qu'elles seraient exposées au grand jour de la publicité; qu'il y aurait de l'inconvénient, à publier des travaux qu'ils n'avaient jamais cru devoir subir l'épreuve de l'impression; mais il fut aisé de répondre que le travail déjà fait pourrait être repris par ses auteurs, et qu'il serait loisible à chacun de rédiger de nouveau la série de questions qu'il aurait déjà donnée; et, quant à l'avenir, on vit dans cette publicité une sorte de garantie des travaux des rédacteurs de Questions.

Cette difficulté levée, d'autres se présentaient: 1° les Questions étant spéciales, et, par conséquent, adresseés à des voyageurs particuliers, ou à des correspondans jouissant de la confiance de la la Société, n'y aurait-il pas des inconvéniens à publier ainsi et à grands frais, des Questions qui ne pourraient servir qu'à un petit nombre de personnes? — 2° Les Questions étant ainsi rédigées et envoyées imprimées, ne risquerait-on pas de voir plusieurs personnes travailler sur les mêmes points, ou s'attacher aux mêmes difficultés? — 3° Ne courrait-on pas la chance de voir sans résultat des Questions qui, n'étant confiées à personne en particulier, par la raison qu'elles seraient adressées à tout le monde, ne sembleraient point à ceux à qui elles seraient envoyées, leur conférer la mission spéciale de les résoudre?

---

(2) Depuis ce rapport, de nouvelles séries de questions ont été soumises à la Section : 1° sur la *Pologne*, par M. *de Larenaudière*, membre adjoint de la Commission centrale; 2° sur *Constantinople et ses environs*, par M. *Barbié du Bocage* fils aîné, aussi membre adjoint; 3° sur *Brousse et ses environs* par le même; 4° sur *Iles Aleoutes et Sandwich* et sur la *Californie*, par M. *Choris*, membre de la Société.

Ces difficultés méritaient une sérieuse attention : elles ont été examinées avec soin. Il a paru qu'au moyen des divisions que l'on pourrait introduire dans la collection des Questions, il serait facile de remédier au premier des inconvéniens signalés. Quant au second, on a pensé que si plusieurs personnes s'occupaient en même temps et sur les mêmes points, des mêmes objets, cette concordance de travaux deviendrait au contraire un avantage pour la science, en ce sens, que le contrôle des opérations de l'un s'établirait tout naturellement par les opérations de l'autre. Dans le troisième cas, enfin, une simple lettre suffira pour conférer une mission directe.

Voilà, Messieurs, la réponse aux inconvéniens de la mesure signalés; il ne reste plus qu'à vous parler des avantages qu'elle présente.

Il faut considérer que ces questions sont d'un intérêt général. Rédigées avec une certaine étendue et avec lucidité, elles seront comprises de chacun; elles indiqueront et ce que l'on doit faire et comment on doit le faire. Portées à un grand nombre, elles peuvent embrasser toutes les recherches à faire, tous les doutes à éclaircir. Chacun, le savant tout aussi bien que le voyageur, y trouvera des sujets de méditation et de travail riches et variés. Que les questions soient simples, elles seront aisément résolues; qu'elles soient d'une nature complexe, c'est alors que ce concours de travaux dont nous vous entretenions tout-à-l'heure, et qui est implicitement consacrée par la mesure proposée elle-même, deviendra précieuse. S'il est incertain, s'il est rare, en effet, qu'un seul homme puisse, dans ce cas, les résoudre complètement, quel avantage ne retirera-t-on pas de la coopération de plusieurs personnes, agissant de divers points de départ et sur des lignes convergentes. Avant même qu'il se soit écoulé un long temps, ces Questions pourront présenter, sur toutes les parties du globe, un corps complet, qui deviendra un livre utile à tous les voyageurs et à tous les amateurs des connaissances géographiques; et de plus, en adoptant cette mesure, on encou-

rage la rédaction des Questions, on satisfait à l'impatience du public, et l'on étend partout et jusque dans les pays les plus éloignés, le nom de la Société. Mais outre tous ces avantages, la mesure nouvelle offre encore celui de simplifier et par conséquent de faciliter les moyens de correspondance.

L'utilité de mettre ces questions au grand jour parut tellement évidente et incontestable, que l'Assemblée reconnut *unanimement* le principe de l'*impression* et de la *publication*.

Mais c'était peu que d'admettre ce principe, si l'on n'en réglait l'application. Tous les avis pouvaient tendre au même but, et cependant chacun varier sur les moyens d'y arriver. Rien ne présentait en effet autant de difficultés que de déterminer le mode d'exécution que l'on devait préférer. Plusieurs membres, et entre autres M. Cirbied, qui avait déjà déposé sur le bureau un projet tout rédigé, firent diverses observations, tant sur la distinction à établir entre les Questions générales et les Questions spéciales, que sur l'ordre à adopter pour le classement des matières Quelques discussions purent s'engager; mais le résultat de la délibération nouvelle fut : 1° que l'on nommerait un *Comité spécial* chargé de régler ce mode d'exécution, et même de le suivre; 2° que ce Comité serait composé de *cinq membres* et *mixte*, c'est-à-dire que les trois sections y seraient représentées. Ce Comité vous soumettra lui-même son travail.

L'Assemblée n'aurait pas cru avoir entièrement rempli sa mission, Messieurs, si elle ne s'était occupée du soin de vous proposer les cinq commissaires qui doivent composer ce Comité. Elle les a désignés, séance tenante, au scrutin secret et à la majorité absolue; ce sont :

1° MM. *Jaubert* et *De Ferussac*, pour la section de correspondance;

2° MM. *De Freycinet* et *Roux*, pour la section de publication;

3° M. *Waclkenaer*, pour la section de comptabilité.

En définitive, Messieurs, nous sommes chargés de vous proposer :

1° d'adopter, en principe, l'*impression* et la *publication* des Questions déjà remises, ou à remettre à la section de correspondance ;

2° De confier tout ce qui tient à l'exécution de cette décision à un *Comité spécial* et *mixte de cinq membres;*

3° De prononcer sur le *choix des cinq membres* fait par l'Assemblée.

Telles sont les idées et les réflexions que l'intéressante proposition de M. Malte-Brun a fait naître ; telles sont aussi les décisions qu'elle a provoquées, et qui ont été prises par les deux sections réunies. Nous les soumettons, Messieurs, a votre sanction.

Paris, le 20 mai 1824.

MÉLANGES *de Géographie envoyés par M. Bresson.*

Washington, le 25 décembre 1823.

Nouvelle expédition du major Long. (1) — Une seconde expédition scientifique vient d'être terminée sous les ordres du major Long. C'est ce même officier, qui, en 1820, s'est avancé à travers la partie occidentale de la Vallée du Mississipi jusqu'au pied des monts Rocky.

Le 30 avril dernier, il quitta Philadelphie, et, dans l'espace de six mois, il compléta un voyage d'environ 5000 milles, à travers des contrées inhabitées et, en partie inconnues. Voici l'itinéraire des voyageurs qu'il dirigeait.

De Philadelphie, ils se rendirent Wheeling sur l'Ohio, tra-

(1) Voir tom. 1, pag, 289 et suiv.

versèrent les états de l'Ohio, de l'Indiana et des Illinois, atteignirent le Mississipi au fort Craw-Ford, le remontèrent jusqu'au fort Saint-Anthony, à l'embouchure de la rivière Saint-Péter, et le Saint-Péter jusqu'à sa source. Cette rivière traverse deux petits lacs, l'un appelé le *Lac qui parle*, l'autre *Big-Stone*. Au dessus de la source du Saint-Peter, ils rencontrèrent un lac nommé *Lac-Travers*, dont les eaux se déchargent dans la baie d'Hudson par le Red-River qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure. Après avoir touché au fort Douglass, situé à la jonction des rivières Rouge (Red-River) et Assiniboin, ils atteignirent le lac Winnipik, le traversèrent à son extrémité méridionale, remontèrent la rivière Winnipik jusqu'à sa source, le lac des Bois, la rivière et le lac Rainy, et, cotoyant une chaîne de petits lacs, dont les principaux sont : les lac Namakan ou lac Esturgeon, lac de la Croix, lacs Déadman et Hyogon, Wandigo ou Cannibal, Michisagaegun ou large lac, etc., ils arrivèrent sur ce plateau qui sépare les eaux de la baie d'Hudson de celles du Saint-Laurent. Nos voyageurs se dirigèrent ensuite par le lac Coldwater (eau froide), la rivière du Chien (Dog-River), et le lac du même nom, vers le fleuve Kaonanatakwoya, qu'ils naviguèrent jusqu'à son embouchure dans le lac Supérieur, au fort William.

Les contrées que le major Long vient de parcourir n'ont point encore été décrites en totalité. Il est probable qu'aucun voyageur n'avait, avant lui, remonté la rivière Saint-Peter. A tout prendre, le pays situé au nord-ouest du Mississipi est à peine connu. Le major Long parle avec admiration des rives du Winnipik. Ce fleuve, dont le cours est fréquemment interrompu par des rapides et des cascades du plus pittoresque effet, coule entre deux remparts escarpés de rochers de granit, couronnés de verdure. Le contraste entre la grandeur et la variété des scènes qui se développaient successivement sous leurs yeux, et l'uniformité fatigante des immenses savannes qu'ils avaient jusque-là traversées, augmentait encore l'intérêt du tableau. Ils rencontrèrent

plusieurs tribus errantes d'Indiens, qui les reçurent avec hospitalité et leur donnèrent des renseignemens précieux. Des plantes et des animaux, dont ils eurent à créer les noms, s'offrirent partout sur leur route. — La relation de cette expédition sera publiée incessamment. J'en rendrai un compte détaillé.

Recensement de la nouvelle Espagne en 1822. — Je trouve dans un ouvrage dédié à Don Augustin Iturbide, le tableau suivant ou aperçu de la *Nouvelle Espagne*, *en* 1822.

Lieues quarrées	118,478.
Districts	242.
Paroisses.	1,072.
Missions	165.
Villes.	30.
Bourgs.	95.
Villages.	4,682.
Mines.	206.
Habitations.	3,749.
Hameaux.	6,684.
Bergeries	1,195.
Couvens de religieux et de nonnes.	264.

Population.

Prêtres.	4,229.
Religieux.	3,212.
Religieuses.	2,098.
Espagnols	1,097,928.
Indiens.	3,676,281.
Classes mixtes	1,338,706.
TOTAL. . .	6,122,354.

Habitans par lieue quarrée. . . . 52.

Le recensement officiel qui a eu lieu dans la ville de Mexico, au mois de juin 1822, lui donne pour population 168,846 individus; 92,838 du sexe féminin, et 76,008 du sexe masculin : excédant 16,830.

Canal entre l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique. — Un étranger a proposé au Gouvernement de Colombia, de faire communiquer par un canal les Océans atlantique et pacifique. La dépense est calculée à 200,000 dollars, et l'entrepreneur demande le privilége exclusif de sa navigation. Ce canal, destiné à unir la rivière Atrato à l'est, au San-Juan à l'ouest, aurait peu d'étendue, parce qu'il serait facile de creuser les lits des deux rivières de manière à rendre leurs cours presqu'entièrement navigables. Le président Bolivar se disposait à se rendre sur les lieux pour juger par lui-même du plus ou moins de possibilité de l'exécution.

M. de Humboldt indique ce point de communication entre les deux Océans, comme l'un des plus faciles à établir, et comme déjà établi par un canal qui n'aurait besoin que d'être considérablement élargi.

Crue subite des eaux du Lac Erié. — Le 30 mai dernier, un peu après le coucher du soleil, les eaux du lac Erié, alors calmes et unies, s'accrurent tout-à-coup dans une proportion extraordinaire. Ce phénomène fut surtout observé aux embouchures des deux rivières Otter et Kettle, à vingt milles de distance l'une de l'autre. Près de l'Otter, le lac s'enfla sans gradation à une hauteur perpendiculaire de 9 pieds, repoussa violemment le courant de la rivière, arracha de ses ancres une goëlette de 35 tonneaux, et la porta à quelque distance sur le rivage qu'il franchit, couvrant au loin les terres environnantes, de 7 et 8 pieds d'eau. Cette première crue fut suivie de deux autres, qui firent rebrousser la rivière d'un mille et demi. Le bruit de cette invasion rapide des eaux du lac, dans le canal tortueux de l'Otter, avait quelque chose de terrible.

Près de la rivière Kettle, quelques pêcheurs, occupés à retirer de l'eau leurs filets, apperçurent tout-à-coup le lac qui s'avançait au-dessus de leurs têtes. Ils se hâtèrent de fuir; mais le flot les atteignit avant qu'ils eussent pu se mettre en sûreté, et les lança à distance avec une violence extrême; ils ne durent leur salut qu'à leur adresse comme nageurs. Le canot de pêche, dans lequel l'un d'eux était resté, porté assez au loin sur le rivage, fut retenu par une petite éminence jusqu'à l'abaissement des eaux. Là, comme près de l'Otter, il y eut trois crues; leur effet fut le même sur le courant de la rivière, avec cette différence que l'élévation de l'eau n'excéda pas 7 pieds. Le lac, après cet effort surnaturel, s'affaisa peu à peu, et dans l'espace de 20 minutes, il avait repris son niveau et sa tranquillité ordinaires. On observa sur d'autres points ce même phénomène, mais l'escarpement des rives prévint de semblables effets.

Changement subit de température à Tampico. — Le 21 octobre dernier, le vent ayant tourné au nord-ouest, un changement subit de température se fit sentir à Tampico sur la côte occidentale du Mexique : le thermomètre s'abaissa, en 8 heures, de 40 degrés de Ferenheit. 300 personnes en devinrent malades en une seule nuit, dans la ville et les environs. Plus d'un tiers en mourut. La goëlette des États-Unis, *le Grampus*, qui se trouvait à l'ancre dans le port, eut, en 2 heures, 16 hommes malades. Le capitaine mit à la voile immédiatement, à 20 lieues de la côte, l'atmosphère était douce et tempérée. Tous les malades se rétablirent subitement, à l'exception d'un seul qui succomba.

EXTRAIT *d'une Lettre adressée par* M. Leschenault de La Tour, *à* M. Jaubert.

« Mon séjour à Rio-Janeiro à été d'un mois. Je me suis pro-
» curé vingt-un plants vivans du thé de Chine, que je transporte à
» Cayenne; cette belle acquisition, pour nos Colonies et pour le
» Midi de la France, sera l'un des résultats heureux de ma mis-

» sion actuelle. Je transporte encore quelques plants de l'herbe » du Paraguay (*ilex vomitoria*), et un grand nombre d'arbres » fruitiers et de plantes alimentaires. »

EXTRAIT *d'une lettre de* M. A. Kœnigh, *à* son père, *datée de* *Wadi-Khalfa*, *le* 2 *février* 1824.

« Mon voyage jusqu'à ce jour n'a pas été bien pénible, en ce » que je suis monté par le Nil jusqu'à la seconde cataracte. Mais, » me voici désormais habitant du désert, pour sept ou huit mois ; » et comme je connais un peu les lieux de mon séjour futur, je » me prépare d'avance à souffrir. Je me félicite néanmoins d'avoir » entrepris un voyage aussi intéressant et dans des contrées si peu » connues.

» Notre expédition se compose de sept Français ; et j'ai dans » ce nombre un compatriote. Enfin jamais entreprise ne se fit » sous des auspices plus favorables.

» Voilà à peu près huit jours que nous sommes campés ici, en » attendant 100 chameaux que le Bey de *Dongola* doit nous en- » voyer pour nous rendre dans ses états. Nous irons de là à *Chendi*, » *à Sennaâr*, *à Kordofan* (aucun Européen n'a encore pénétré » dans cette dernière contrée); et si mon voyage ne se prolonge » pas plus loin, je retournerai en ligne directe à Dongola par le » désert. »

APERÇU *du Mémoire de M.* Coraboeuf, *présenté dans la séance du* 21. *mai*.

M. *Coraboeuf*, chef d'escadron au Corps-Royal des Ingénieurs-Géographes, et membre de la Société de Géographie, vient de lui adresser un Mémoire intitulé : *Mesure géométrique de la hauteur*

de quelques sommités des Alpes. Cet Ouvrage intéressant est le fruit des opérations géographiques de cet habile ingénieur, exécutées dans la Savoie, en 1803 et 1804, et en Italie, pendant les années 1806, 1809 et 1811. Le Mont-Blanc, le Mont-Rose et le Mont-Viso, sont les principaux points déterminés par ces observations, avec toute la précision desirable. L'auteur expose en détail les données et les calculs dont il a fait usage et à l'aide desquels on peut apprécier le mérite des résultats qu'il a obtenus. Ces résultats diffèrent notablement de ceux qu'on a coutume d'admettre dans les tables des hauteurs du globe. Ce qui ajoute à l'intérêt de ce travail, c'est une comparaison faite par l'auteur, entre les résultats des opérations géométriques et ceux des observations barométriques faites par Saussure, pour la hauteur du Montblanc et celle du Glacier du Buet, au-dessus du lac de Genève : l'accord est très-satisfaisant, et digne de l'attention des Géographes et des voyageurs. Il est à desirer que l'exemple de M. Coraboeuf soit imité de MM. les Membres de la Société Géographie qui voudraient concourir à la formation du *Recueil de Mémoires* ordonné par la Société, en communiquant les Ouvrages manuscrits qu'ils ont en leur possession et qui seraient utiles à l'avancement de la science.

Extrait *d'une lettre de* M. James Grey Jackson, *à* M. Jomard.

J'ai lu les trois articles que vous m'avez fait l'honneur de me transmettre par les mains de M. ***. En parlant des trois voyageurs anglais, qui sont arrivés à Bornou, vous dites : « Leur courage est » d'autant plus digne d'éloges qu'ils ont négligé la précaution prise » par tous les voyageurs, et qu'ils ont toujours conservé l'habit » européen ». Vous paraissez ignorer les raisons qui les ont excités à faire le voyage en habit européen jusqu'au centre de l'Afrique ; je tâcherai de vous l'expliquer.

Les voyageurs, en Afrique, ont trop souvent essayé de tromper

les habitans de ce continent, en adoptant le costume du pays. *Burckhardt* s'est exposé à de grossières insultes. *Ritchie* et *Lyon* ont tâché en vain de persuader aux Africains qu'ils étaient Musulmans. *Badia*, dit *Aly Bey*, qui prétendait passer pour Musulman, a excité les soupçons et l'indignation des Maures, quand on a découvert, par ses cors aux pieds, qu'il était chrétien.

Pour guider le jugement de mes compatriotes, et aussi tout étranger qui entreprendrait de faire des découvertes, je me suis efforcé d'éclaircir la vue de ceux qui avaient la direction des Voyages d'Afrique, par une *Dissertation que j'ai écrite sur le Voyage du capitaine Lyon en Afrique.* J'aime à me flatter que mes Observations publiées, en 1821, sur ce sujet intéressant, ont été pesées par les trois voyageurs anglais, et les ont déterminés à faire le voyage en habit européen; *ce qui, à ce que je crois, a contribué à les faire parvenir jusqu'au centre de l'Afrique septentrionale;* et j'espère que tout voyageur, à l'avenir, abandonnera cette espèce d'hypocrisie avec laquelle je crois que l'on ne pourra jamais réussir en Afrique.

Agréez l'assurance, etc.

JAMES GREY JACKSON.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ,
RUE DU CADRAN, N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO QUATORZE.

Séance du 4 juin 1824.

M. le Président donne communication d'une Lettre de M. le *Duc de Doudeauville*, directeur-général des Postes. Cette Lettre annonce que, d'après les désirs de la Commission Centrale, il a envoyé à leurs destinations les Programmes de prix mis au concours, avec les Circulaires qui les accompagnent; et qu'il facilitera de tous ses moyens la correspondance de la Société.

M. *Roux*, au nom de la Section de Publication, rend compte des mesures qui ont été arrêtées dans sa dernière Séance, sur l'édition de Marco Polo, et sur la gravure de la carte des Pachaliks d'Alep, d'Orfa et de Bagdad. (Voir ci-après, documens p. 96)

M. *de Férussac* donne connaissance d'une Notice sur le voyage du frère Jean de Marignola, dans la Tartarie, la Chine et l'Inde. Ce voyage, qui eut lieu dans le cours du 14me siècle, cinquante ans après le retour de Marco Polo, peut renfermer d'utiles notions sur la géographie des mêmes contrées. L'examen en est renvoyé à la Section de Publication.

M. *Warden* dépose sur le bureau un Mémoire sur le pays situé entre le méridien qui passe au *Council Bluff* et les monts *Rocky*.

La lecture de ce Mémoire est renvoyée à la Séance suivante.

M. *Sueur-Merlin* annonce qu'il s'occupe de plusieurs Catalogues de la Bibliothèque, par noms d'auteurs, par ordre alphabétique et par ordre de matières; afin que les Membres de la Société, auxquels cette bibliothèque sera toujours ouverte, puissent plus aisément y faire des recherches.

Séance du 18 *juin.*

M. le Conseiller d'État *Comte de Montlivaut,* préfet du département du Calvados, remercie la Société de l'envoi qu'elle lui a fait de ses Réglemens et des programmes des prix qu'elle a mis au concours. Il annonce qu'il leur donnera toute la publicité possible, en les faisant insérer dans les journaux de son département; et il ajoute qu'il espère procurer à la Société de nouveaux membres; et qu'il ne manquera pas de se mettre à la tête des Souscripteurs.

M. *Grey Jackson* écrit à M. le Président pour lui annoncer l'envoi de plusieurs exemplaires d'une brochure qu'il vient de publier, *sur la conformité de l'arabe occidental avec l'arabe oriental.* L'auteur la regarde comme utile aux voyageurs qui ont pour but de parcourir l'Afrique.

M. *Vauvilliers*, secrétaire-général du Ministère de la Marine, écrit à M. le Président qu'il fait distribuer dans les ports de France et dans les Colonies, les réglemens et programmes des prix, avec la circulaire qui les accompagne.

M. le Baron *Delessert* annonce à la Société que M. *Balguerie*, négociant de Bordeaux, s'est chargé d'un grand nombre de circulaires et de programmes pour le Commerce maritime, et qu'il porte à cent francs sa souscription annuelle, comme Membre de la Société.

M. *Jaubert* prévient la Commission Centrale du départ de deux voyageurs pour Tiflis et pour tous les pays qui avoisinent la Géorgie; il fait part, en même-temps, du désir qu'ils ont de recevoir les

instructions de la Société, et de répondre aux questions qu'elle voudrait bien leur adresser sur les diverses contrées qu'ils se proposent de parcourir. La Section de Correspondance est invitée à s'occuper de la rédaction d'une série de questions.

M. *Simonoff* propose à la Commission Centrale de donner à ces voyageurs une lettre de recommandation pour M. le général *Yermoloff*, commandant de l'armée méridionale de S. M. l'Empereur de Russie à Tiflis, et connu par la protection éclairée qu'il accorde aux découvertes géographiques dans cette contrée.

M. *Moreau*, vice-consul de France à Londres, envoie à la Société un Tableau comparatif de la longueur des divers fleuves et rivières du globe par M. Wild.

M. *Barbié du Bocage* donne communication de deux lettres de M. *Vidal*, interprète du Consulat de France à Bagdad ; elles sont relatives aux environs de cette ville et à une partie de la Syrie. (Voir ci-après, Documens , pag. 99.)

M. *Malte-Brun* fait un rapport verbal sur le voyage de Marignola dans la Tartarie, la Chine et l'Inde, en signalant les points qui peuvent servir à éclaircir quelques passages de Marco-Polo.

M. *Roux* donne communication d'une lettre que la Section de Publication adresse à M. de Hammer, en réponse à la proposition qu'il avait faite d'extraire de quelques ouvrages persans plusieurs notions géographiques ou historiques, qui pourraient être insérées dans la même édition.

M. *Jomard* communique une note sur un ouvrage récent de M. Froehn, membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg. Cet ouvrage est relatif aux connaissances des Arabes sur la géographie de la Russie. (Voir ci-après, Documens, pag. 102).

M. *Malte-Brun* donne quelques éclaircissemens sur l'ouvrage de M. *Rasmussen*, relatif au même objet. Sa note sera insérée dans un autre Bulletin.

M. *Warden* fait lecture de son Mémoire sur le Pays situé entre le méridien qui passe au *Council Bluff* et *les montagnes Rocky.*

Membre nouvellement admis dans la Société.

Séance du 18 juin.

M. Balguerie, Négociant, à Bordeaux.

Ouvrages offerts à la Société.

Séance du 4 juin.

M. *Bajot* fait hommage du cahier de mai *des Annales maritimes et coloniales.*

M. *Rauch*, de la 17me livraison des *Annales européennes de physique végétale.*

Séance du 18 juin.

MM. *Perrot* et *Aupick* font hommage de la 12me livraison du *Nouvel Atlas de la France.*

M. *Moreau*, d'un *Tableau comparatif de la longueur de divers fleuves et rivières du globe*, fait et publié à Londres par M. Wild.

M. *Grey Jackson*, de plusieurs exemplaires d'un ouvrage intitulé : *Sur la conformité de l'arabe occidental avec l'arabe oriental.*

M. *Senkowski*, d'un *Supplément à l'Histoire générale des Huns, des Turcs et des Mogols.*

La *Société Asiatique* envoie le 23me cahier *de son Journal.*

La *Société de Thuringe* envoie deux cahiers de ses mémoires.

La *Société d'Agriculture de la Seine Inférieure* envoie le 13me *cahier de l'Extrait de ses Travaux.*

DOCUMENS.

La Société de Géographie s'empresse de publier, dans son Bulletin, les renseignemens qui lui ont été communiqués par M. Balguerie, l'un de ses membres, et l'un de ces armateurs distingués qui contribuent le plus par des spéculations hardies et bien combinées, à étendre notre commerce jusques dans les parties du globe les plus lointaines et les moins fréquentées (1). L'extrait qu'il vient de nous communiquer d'une partie de la navigation du navire le Larose, se rendant de Batavia à Manille, à contre-mousson, fait beaucoup d'honneur aux personnes chargées de l'exécution de ses vastes projets. Il montre qu'elles possèdent les meilleures méthodes d'assurer la position de leur Vaisseau et qu'elles ne craignent pas de traverser les parages les moins connus pour abréger leur navigation et se rendre aux lieux où elles veulent aller par la route la plus directe. Le capitaine Chemisard, commandant le navire le Larose, vient d'en donner un exemple. Ce capitaine a passé entre l'île Xulla Talyabo, qui se trouve à l'O. des Molluques et la côte orientale de l'île Célèbes, au milieu d'îles, d'îlots et de dangers très-peu connus. Toutes les cartes diffèrent entr'elles, tant à l'égard de leur forme et de leur nombre, qu'à l'égard de leur situation. Les Anglais et les Français ne peuvent citer qu'un bâtiment qui jusqu'à présent ait traversé ces dangers ; c'est la frégage française la *Colombe*, commandée par M. Lebrun, partie de Manille le 23

(1) Voyez le *Journal* d'un Voyage autour du monde, par M. de Roquefeuil, commandant le navire *le Bordelais*, armé par M. Balguerie Junior de Bordeaux. Paris 1823, 2 vol. in-8°.

janvier 1755, et qui est sortie des Molluques par les détroits voisins de Timor. Le Journal de sa campagne existe en manuscrit.

Les détails que M. Chemisard donne dans la simple Notice qui nous a été adressée par M. Balguerie, nous assurent que ce capitaine a dû beaucoup ajouter aux découvertes de la frégate la *Colombe*. Il acquerra des droits à la reconnaissance de tous les navigateurs par la publication de l'extrait détaillé de son journal où se trouvent ses nouvelles découvertes, et des cartes qu'il ne doit pas avoir manqué de lever d'un parage si peu connu.

Rossel.

Bordeaux, le 6 juillet 1824.

A M. Jomard, *Président de la Commission centrale.*

Nous avons l'honneur de vous adresser, sous ce couvert, un extrait du Journal de bord de notre navire *le Larose*, de 800 tonneaux, dernièrement arrivé de Manille, la Cochinchine et Batavia, après vingt-un mois de voyage. Ce bâtiment ayant séjourné assez long-temps sur la rade de Batavia, y a perdu son premier et son second capitaine, et s'est trouvé, par cela même, sous la direction immédiate de M. Chemisard, jeune officier formé dans notre maison, qui a fait, comme vous pourrez le remarquer par l'Extrait ci-joint, des découvertes qui nous paraissent devoir intéresser la Société de Géographie.

Nous saisissons avec empressement cette occasion, M. le Président, pour vous exprimer combien nous sommes redevables à nos respectables amis MM. Delessert, de nous avoir fait admettre Membres de l'honorable Société à la tête de laquelle vous êtes placé; jaloux de contribuer à ses travaux et à sa prospérité, nous nous ferons un véritable plaisir de lui communiquer tous les renseigne-

mens qui parviendront à notre connaissance, et dont l'importance nous paraîtra digne de fixer son attention.

Signés Balguerie et Compagnie.

Extrait *du journal du navire* le Larose, *dans sa traversée de Batavia à Manille, à contre-mousson, par les détroits de l'Est, sous le commandement du capitaine Chemisard.*

L'extrémité occidentale de la grande île Xulla Talyabo est coupée suivant le rhumb vrai nord 10° est, et peut avoir 25 milles d'étendue nord et sud. La pointe ou le cap sud gît par 1° 5′ 6″ de latitude sud, et par 122° 07′ 10″ de l'est de Paris, déduite d'observations de distances faites deux jours avant. Ce cap est une terre morne et très-élevée, qui peut s'aperçevoir à 15 lieues et plus en mer : il est probablement détaché du corps de l'île principale; mais je n'ai pu m'en assurer. Je le nommai cap *Stuttenberg*. A partir de ce cap, jusqu'à la pointe qui suit à l'est, que je nommai pointe d'*Adien-Vat*, et qui doit être la terre la plus sud de l'île Xulla, la côte court est 38° sud.

Vers la partie N. O. de Xulla, se trouvent quelques îles, petites, rapprochées, qui m'ont paru être au nombre de trois, et fort proche de la côte; dans l'ouest de celles-ci, et dans le N N O. du cap Stuttenberg, à 12 ou 15 milles environ de distance, gît l'île que je nommai *Larose*. Elle est petite, boisée et court est et ouest, l'espace d'environ 4 milles; elle est bordée au sud par un récif de corail, sur lequel la sonde a donné à un mille au large, 7 et 9 brasses; et l'eau augmente graduellement en avançant au sud. Elle est située à 3 lieues environ de la côte de Xulla. Dans l'ouest de l'île Larose, à 3 ou 3 ½ lieues environ de distance, gît une île beaucoup plus étendue, courant nord et sud, ayant 3 à 4 milles de largeur, et 7 environ de longueur. Sa pointe nord gît quelque peu au sud de l'île Larose, et il s'y trouve un îlot détaché. Cette pointe m'a paru être moins large que celle du sud, qui forme comme la base d'un triangle. — Je nommai celle-ci l'île *Balguerie*.

A sa pointe sud, se projète jusques à 6 ou 7 milles de distance, un banc de rochers de corail blanc, qui se perd en pointe vers le sud. Il paraît fort clair, et à 3 ou 4 milles d'éloignement, droit dans le sud de l'île Balguerie, la sonde m'y donna 14 brasses de suite, après quelques jets de 9 brasses, et sur le plus haut 7 ½. La pointe sud du banc gît N N E., et S S O. avec la pointe est de l'île *Lescan*. Cette dernière, haute et étendue de 6 à 7 milles, E ¼ S E. et S. ¼ N O., et de 2 ½ à 3 milles de large, est bordée d'un banc de récifs qui paraît dangereux, et peut s'étendre à 3 milles au large. — C'est la plus orientale d'un groupe d'îles fort nombreux, que j'ai nommé, d'après le lieu de construction du navire, l'archipel *Gascon*. Cet archipel est formé au N E. de deux chaînes parallèles d'îles de fer fort élevées, qui laissent entr'elles un canal fort droit, et qui m'a semblé profond, et dont la direction est N N O et S S E. — Ces chaînes commencent au parallèle de l'île Lescan et s'étendent au nord; et la plus orientale vient joindre la pointe O. de cette île. — Dans le sud et le S E., et sans intervalle, se trouve l'autre partie de l'archipel, formée de petites îles basses très-rapprochées, et unies par des bancs et des hauts-fonds qui se projètent de leur extrémité.

L'île Lescan gît à 5 ou 6 lieues dans le sud, 80° O. du cap Stuttenherg.

J'ai appelé *Détroit Balguerie* celui que je viens de décrire, compris entre l'archipel Gascon et l'île Lescan, vers l'ouest, et l'île Xulla Talyaba à l'est, et qui se trouve formé de trois passages ou canaux, qui m'ont paru tous praticables et offrir un bon louvoyage.

EXTRAIT *d'une lettre écrite par M. le capitaine* Dupperrey, *commandant l'expédition française de découvertes*, à M. de Freycinet, *en date du Port-Jackson, le* 30 *Janvier* 1824.

Commandant, je profite d'un navire qui se rend en Europe pour vous faire parvenir de nos nouvelles. Parti d'*Amboine* le 28 octobre,

je ne suis arrivé au *Port-Jackson* que le 17 janvier 1824. Jamais nous n'avons éprouvé autant de contrariétés que dans cette dernière traversée. La saison des calmes et des orages nous a long-temps retenus dans la mer de *Banda*, et passé les îles *Savu*, les vents de S.E. et de S. S. O. nous ont forcés à naviguer à une distance considérable des côtes de la *Nouvelle Hollande*. J'ai vainement cherché les îles *Trials* à l'O. des routes d'*Entrecasteaux* et de *Baudin* : les baleiniers qui fréquentent ces parages m'ont assuré que ces îles n'existent pas.

En partant d'*Amboine*, j'avais le dessein de relâcher à la rivière des *Cygnes* sur la côte ouest de la *Nouvelle Hollande* ; mais si j'avais persisté dans ce projet, j'aurai perdu un temps immense, et, d'ailleurs, je n'aurais plus eu assez de vivres pour me rendre au *Port-Jackson*, seul point ou il me fût permis de ravitailler la corvette. Je me vois également dans l'impossibilité d'aller à l'île *Campbell*, car les réparations qui nous sont indispensables me retiendront ici jusqu'à la fin de février ; et la saison me sera alors à peine favorable pour traverser les mers de Chine, après l'exploration des *Carolines*, que je vais entreprendre.

En partant du *Port-Jackson*, je ferai une courte relâche à la *Nouvelle Zélande.* Il sera sans doute curieux de voir de quelle manière les missionnaires se sont établis à la baie *des Mille-Iles* que Marion a visitées pour la première fois. Je toucherai à *Tonga-Tabou* et aux îles *Fidjii* ; et enfin j'entreprendrai la Géographie des *Carolines*, que je terminerai par une relâche à *Guam*.

Mon chirurgien-major, dont la santé était déjà très-altérée en partant de la France, a eu le courage de venir jusqu'ici : mais il ne peut continuer la campagne ; et c'est avec bien du regret que je me vois dans la nécessité d'autoriser le retour en France d'un collaborateur aussi zélé et aussi instruit. M. Garnot est généralement regretté à bord de tous ceux qui s'intéressent au succès de nos travaux.

M. le Gouverneur *Brisbane* nous comble d'amitiés. Ses ordres

ont été donnés pour que tout nous soit livré des magasins du Gouvernement, selon nos désirs. Son observatoire, étant à *Parramatta*, ne peut être le lieu de nos observations : mais il nous a donné le fort *Macquarie*, construit au bout de la pointe *Banelong* à *Sydney*; et c'est là que j'observe les pendules. Toutes les fois que le Gouverneur vient à la ville, il ne manque jamais de venir me voir, et c'est toujours dans l'intention de nous favoriser de tout son pouvoir.

M. Oxley vient tout récemment de faire une découverte importante : c'est celle de la *rivière Brisbane*, située au fond de la baie *Moreton.* Cette rivière est aussi large que la *Tamise* ; ses eaux sont douces, et sa profondeur permettra aux navires de 2 à 300 tonneaux de la remonter à une grande distance. Le gouverneur *Brisbane* à l'intention de fonder un établissement sur ses bords, qui présentent un sol bien supérieur à celui de *Port-Jackson.*

Sydney s'embellit tous les jours de nouveaux et magnifiques bâtimens. Quant à la législation, elle paraît avoir subi des changemens considérables, et les convicts sont actuellement circonscrits dans des bornes plus étroites, ce qui rémédie à de graves inconvéniens qui d'abord n'avaient point été prévus.

Je termine cette lettre avec l'espoir de vous écrire de nouveau avant mon départ du *Port-Jackson*, etc, etc.

EXTRAIT *d'une lettre écrite à* M. Louis de Freycinet.

Londres, juin 1824.

M. Oxley, ingénieur-géographe de la Nouvelle-Galles du Sud, vient d'ajouter aux découvertes qu'il avait déjà faites dans l'intérieur du pays, celle d'une rivière d'une étendue considérable, dont l'existence avait échappé aux explorations du capitaine Flinders, et qui ne se trouvait pas sur la route que devait suivre le capitaine King. Cette rivière décharge ses eaux dans la baie Moreton, par 27° 35' de latitude australe.

En décembre 1823, le gouvernement anglais fit explorer cette baïe, dans la vue d'y fonder un établissement où devaient être relégués les convicts condamnés par un second jugement. C'est pendant le cours de ces travaux que fut découverte la nouvelle rivière dont il s'agit, et à laquelle on a donné le nom de *Rivière Brisbane*. Elle arrose une riche contrée, et est navigable pendant 20 milles pour les vaisseaux qui calent 16 pieds d'eau. Au-delà de cette distance, l'eau est parfaitement douce. M. Oxley s'avança encore jusqu'à 30 milles, sans apercevoir de diminution dans la largeur ou dans la profondeur de la rivière, si ce n'est sur un point, à quinze toises du bord, où une masse de rochers la rétrécit, en s'élevant de plus de 12 pieds au-dessus de l'eau. En cet endroit, et du sommet d'une colline, on peut observer que le cours de la rivière s'étendait encore au-delà d'environ 30 ou 40 milles. Au point où s'arrêta M. Oxley, la marée monte de 4 pieds 6 pouces; il fut impossible à cet ingénieur de poursuivre plus loin son investigation, à cause des maladies de ses gens, de la chaleur et du manque de provisions; mais il a dû reprendre son exploration à l'automne suivant. Le pays était plat jusqu'aux bornes de l'horizon, dans la direction du Sud au N. O., et aussi loin qu'on pouvait apercevoir le cours S. O. de la rivière. Cette circonstance, jointe au peu de rapidité du courant et à la profondeur du fleuve, fit penser à M. Oxley que la rivière pouvait être navigable pour des vaisseaux considérables à une très-grande distance, probablement jusqu'à 50 milles au-delà du lieu où il s'est arrêté. Il n'est pas probable qu'elle soit sujette aux débordemens ; et, d'après la nature du pays et quelques autres circonstances, on ne doit pas croire que cette rivière prenne sa source dans une région montagneuse, mais plutôt qu'elle sort d'un lac qui pourrait bien être le bassin qui reçoit tous les torrens que M. Oxley traversa lui-même pendant son expédition de 1818, entr'autres le Karry, le Bowen, et les rivières Field et Peel.

M. Field a lu, à la Société d'agriculture de la Nouvelle-Galles, un Mémoire pour prouver que la rivière Brisbane devait être

l'écoulement du lac intérieur dans lequel finit la rivière Macquarie, puisque le cours entier de cette rivière se dirige pendant 300 milles au N. O., et qu'il faudrait lui supposer une déviation régulière et immédiate de près de 400 mille au N. E. pour se rendre dans la baie Moreton; et alors l'élévation de sa source au-dessus du niveau de la mer ne donnerait à tout son cours qu'une pente d'environ 2 pieds par mille, tandis que M. Oxley a trouvé que dans un endroit la pente du Macquarie était de 437 pieds pour 50 milles, et dans un autre, de 750 pieds, aussi pour 50 milles environ; et d'après les calculs de sir Thomas Brisbane, ce fleuve aurait, dans une étendue de 30 milles, une pente de 1140 pieds; mais une pente aussi considérable paraît impossible là où il n'y a pas de cataractes; aussi ce résultat doit être attribué à quelque erreur commise dans l'emploi du baromètre.

Quelle que puisse être, au reste, son origine, cette rivière est la plus considérable qui ait encore été découverte à la Nouvelle-Hollande, et celle qui promet les plus grands avantages à la colonie; car elle procure une communication par eau avec la mer, à une vaste étendue de terres, qui ont paru à M. Oxley susceptibles de nourrir les plus riches productions des tropiques.

EXTRAIT *du procès-verbal de la Séance de la Section de Publication, du 28 mai 1824.*

La Section de Publication a examiné si un plan de la ville d'Alep, dressé par M. Rousseau, serait joint à la carte des Pachalicks d'Alep, d'Orfa et de Bagdad, dont la Commission Centrale de la Société de géographie a ordonné la publication. La Section a pensé que cette addition augmenterait l'intérêt de la carte, sans nuire au tracé du pachalick, qui n'en occupe pas toute l'étendue, et qu'elle pourrait être placée dans la première feuille, comme le plan de Bagdad le serait dans la seconde.

M. Roux a fait remarquer que ce dessin du plan d'Alep était antérieur à l'époque du tremblement de terre qui en a renversé une partie; mais qu'il était très-vraisemblable que chaque édifice en ruine serait relevé sur le même sol et que les quartiers de la ville conserveraient leur ancienne forme, soit parce que les Orientaux aiment à ne rien changer dans leurs constructions et dans leurs usages, soit parce que le tremblement de terre, qui a fait crouler les voûtes et la partie supérieure des monumens publics et des habitations, en a laissé subsister les bases, et a ainsi tracé l'alignement des constructions à rétablir.

Comme cette remarque ne s'applique qu'à l'aspect général de la ville, où il serait possible qu'il s'introduisît quelques changemens partiels, la Section a décidé, sur la proposition de M. de Rossel, que l'on indiquerait, dans la carte, l'époque de la levée du plan d'Alep, afin de montrer qu'elle est antérieure à la dernière catastrophe.

La Section a reçu de son secrétaire des renseignemens sur l'état actuel de l'impression des voyages de Marco Polo, et sur les différens travaux qui doivent former l'ensemble de cette publication.

L'impression du manuscrit en vieux français est terminée. Celle du manuscrit latin, qui doit en grande partie lui servir d'interprétation, est commencée, et l'on en a exécuté près du quart. Un discours préliminaire, dont la Commission a déjà entendu la lecture, sera placé en tête de l'ouvrage : il sera accompagné d'une Notice bibliographique sur les éditions déjà publiées, et d'un *fac simile* des deux manuscrits.

L'impression de leurs textes sera suivie d'un tableau comparatif, dans lequel on rapprochera les variantes de noms de lieux et de noms propres qui ont été remarquées dans les différens manuscrits de Marco Polo, déposés dans les bibliothèques de la Capitale;

D'un glossaire des mots en vieux langage dont l'explication a paru le plus nécessaire ;

D'une suite de notes ou *excursus* sur différens passages de Marco Polo ;

De notions géographiques sur les lieux qui sont rappelés dans sa relation ;

D'une carte destinée à faire connaître la situation de l'Asie à l'époque de ce voyage.

M. Méon, éditeur de plusieurs ouvrages en vieux français, a suivi l'impression de cette partie du manuscrit, et en a corrigé les épreuves.

M. Thory, attaché à la Bibliothèque royale, s'est chargé ainsi que lui de faire le relevé des variantes ; et M. Méon, qui va en rassembler toutes les parties, s'est également occupé de la rédaction du glossaire.

M. Malte-Brun, à qui le travail des notes géographiques a été confié, n'attend pour le commencer que la fin de celui des variantes : et il lui devient indispensable d'en avoir le tableau sous les yeux pour établir les concordances de la géographie de Marco Polo.

Les contours de la carte de ce voyage sont déjà préparés par M. Lapie ; mais aucune position de lieux ne peut être fixée avant que le travail précédent ne soit terminé.

Pour indiquer aux Membres de la Société qui prendraient part aux notes de cette édition, les différens passages qui pourraient avoir besoin d'éclaircissemens, la Section leur fera remettre les premières parties de l'ouvrage lorsqu'elles auront paru. Elle a cru devoir attirer personnellement l'attention de plusieurs savans sur quelques-unes des questions qui lui paraissaient mériter d'être éclaircies ; mais en leur indiquant celles qui pouvaient le mieux entrer dans la nature de leurs études, elle n'a eu l'intention ni de régler et de borner leurs recherches, ni de se priver des documens et des explications que d'autres hommes éclairés voudraient bien lui faire parvenir.

Extraits *de Lettres adressées à* M. Barbié du Bocage, *par* M. Honoré Vidal, *interprète du Consulat de France à Bagdad.*

Constantinople, le 26 mars 1824.

Monsieur,

. . . .

La lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, sous le N° 1, faisait connaître mes divers voyages en Turquie: j'ai depuis entrepris de nouveau, en 1822, celui aussi pénible que dangereux de la Mésopotamie, que j'ose dire connaître maintenant dans tous les sens. J'ai visité les bords du Khabour, et par conséquent j'ai été à même de prendre de nouvelles notes exactes sur *Balikh-Djullab*, *Zergan* et autres rivières dont parle ma relation de l'année 1815. J'ai de plus déterminé, à ce qu'il me semble, assez correctement la position de quelques lieux intéressans dans la Mésopotamie et sur la rive droite de l'Euphrate, peu au-dessus de Hite, l'endroit d'où tirait sa source *Djari-Saadè*, canal que Niebuhr désigne sous le nom de Pallacopos. Enfin, je parcourus dans la même année une grande partie de la Syrie; et après avoir visité Antioche, l'ancien port de Suédié, que je ne connaissais pas, je retournai à mon poste, où le pacha de Bagdad avait à soutenir la guerre contre la Perse et contre diverses de ses propres tribus. Peu de temps après mon retour dans cette ville, je reçus du Ministère l'ordre de me rendre à Constantinople; nouveau, pénible et périlleux voyage, que je dus entreprendre en septembre dernier, malgré le dépérissement de ma santé; et je me trouve maintenant en cette capitale, depuis le 11 octobre.

Ces nouvelles courses, jointes à de graves maladies que j'ai faites depuis la date de mon précédent numéro, sont cause de la grande lacune qu'a éprouvée ma correspondance avec vous, Monsieur; mais maintenant que je me trouve plus rapproché, je consacrerai

tous mes momens de loisir à cimenter mes relations ; heureux de trouver le moyen de faire quelque chose qui puisse vous être agréable !

Je saisis cette occasion pour vous remettre, Monsieur, ci-inclus le *duplicata* de ma lettre n° 1, du 18 décembre 1820 (1), qui me paraît ne vous être jamais parvenue, ainsi que les Itinéraires qui y étaient joints. Je vous serais bien obligé si vous vouliez les faire insérer dans un des premiers cahiers de la Societé Géographique.

J'ai l'honneur, etc.

Signé H. VIDAL.

Duplicata de la lettre N° 1.

Bagdad, 18 décembre 1820.

Monsieur,

. . . .

Je me fais un devoir de vous soumettre ci-joint deux pièces qui offrent, la première n° 1, l'Itinéraire de mes deux voyages de Bagdad à Damas, en 1809 et 1811, par l'Arabie déserte et une portion de la Mésopotamie ; la seconde, n° 2, celui de mon troisième voyage dans la même contrée, mais d'Alep à Bagdad. J'ignore si ces sortes de Notices peuvent avoir quelque intérêt pour vous ; et, dans le doute où je suis a cet égard, je me permettrai de vous transmettre, à la première opportunité, un autre Itinéraire de mon quatrième voyage dans le désert, en 1812. Quoi qu'il en soit, j'ose réclamer votre indulgence pour ceux qui vous sont expédiés aujourd'hui.

Je saisis cette occasion pour vous faire connaître, en peu de mots, les diverses courses que j'ai faites dans ces contrées, dès l'âge le plus tendre. Je n'ai d'autre but, dans ce court récit, que

---

(1) Le N° 1 se trouve ci-après. Quant au N° 2, il a déjà été envoyé à M. Barbié du Bocage, et insérée dans le T. 1, 3e cahier du Bulletin de la Société.

de vous engager à disposer de moi pour tout ce dont vous me jugeriez capable, si j'étais assez heureux pour mériter votre attention.

En 1807, je partis d'Alep, voie de la Mésopotamie, avec M. Rousseau, pour Bagdad, et je me rendis avec lui en Perse. Nous passâmes par Kermanchah et Hamadan; et, après un séjour de peu de temps à Thehéran, nous fûmes à Sultanié, d'où nous retournâmes encore en Arabie.

M. Rousseau repartit d'Alep, et je demeurai à Bagdad jusqu'en 1809. Le nº 1 vous offre, Monsieur, l'Itinéraire simple de mon premier voyage, voie de Hite pour Damas, d'où je passai à Alep par Homs, Hamma, etc. etc.

En 1810, je pris la route directe du désert, pour me rendre encore d'Alep à Bagdad; et, après être resté un an dans cette ville, j'en partis de nouveau pour Damas, et j'eus la satisfaction de visiter ainsi une seconde fois Palmyre, où je copiai quelques inscriptions que je ne manquerai pas de vous communiquer. L'envie de voyager me décida en Syrie à faire une tournée vers le midi de Damas, dans le Auran, afin de connaître le commerce qui s'y fait parmi les Arabes. Je me rendis après à Alep. De là, chargé par l'agent de Bagdad d'une mission particulière, je passai à Lattakieh; et, de retour à Alep, je m'acheminai de nouveau vers Bagdad, où j'arrivai en 1812

Je ne fis pas un très-long séjour dans cette dernière résidence; j'en partis pour Bassora, et m'embarquai pour la première fois sur le Tigre. J'arrivai à ma destination en décembre même année; et en 1813, je me rendis de cette échelle, de nouveau, à Bagdad, avec le consul; et ce retour me fournit l'occasion de voyager sur l'Euphrate jusqu'à Hilla, d'où j'aperçus les ruines de Babylone.

Je ne fis pas encore un long séjour à Bagdad. Rappelé par mes fonctions à Bassora, je m'y rendis avec le nouvel agent, et nous revînmes ensemble à Bagdad dans le courant de 1814.

En juin même année, chargé d'une mission particulière auprès de l'ambassade, je partis pour Constantinople, voie de Moussol, Mardin, Diarbekr, Tocat, Amasia, etc., contrées où la peste fai-

sait les plus grands ravages, et je ne mis pas plus de vingt jours à faire ce pénible trajet.

Je passai de Constantinople à Smyrne, d'où je m'embarquai pour la Syrie. J'eus occasion, dans cette traversée, de voir quelques îles de l'Archipel; et après un séjour d'un mois à Chypre, je me rendis, voie de Lattakieh, à Alep, d'où, sur l'ordre que j'eus de retourner à mon poste, je quittai encore cette dernière échelle et je m'acheminai vers ma destination. La Notice qui est entre vos mains vous offre, Monsieur, la relation de ce dernier voyage dans la Mésopotamie, en 1815, d'Alep à Bagdad.

Mes ordres étaient de continuer mon voyage jusqu'à Bassora; mais les événemens survenus à cette époque en France me retinrent à Bagdad jusqu'à l'arrivée, en 1816, du nouveau Consul, avec lequel je fus une troisième fois à Bassora, par le Tigre et l'Euphrate, en traversant le Haie, canal qui sert de communication entre ces deux fleuves. De retour à Bagdad, je fus visiter les principaux monumens de Babylone, et j'en rapportai quelques briques dont les inscriptions me paraissent assez curieuses.

Voilà, Monsieur, le court récit que j'avais à vous offrir de mes divers voyages dans ces contrées, où j'ai ramassé quelques antiques en pierres gravées, médailles couphiques, ainsi que quelques bons cylindres, etc. M. Kiafala, qui se trouve ici depuis plusieurs mois, et qui a pris différentes notes sur la navigation de l'Euphrate, qu'il m'a promis de vous communiquer, aura, à son retour de Moussol, la bonté de m'aider à dresser le Catalogue de ma petite collection, qui vous sera également acheminée.

J'ai l'honneur, etc.

Signé H. VIDAL.

NOTE *sur un ouvrage récent de* M. Froehn, *Membre de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, relatif aux connaissances des Arabes sur la géographie de la Russie; ouvrage dont M. le baron* Silvestre de Sacy *a rendu compte à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

AU 9e siècle de l'ère chrétienne, un Calife abbasside envoya

faire des découvertes au nord de la mer Caspienne. Les observateurs se portèrent du côté de Sembirsk, et ils revinrent par Samarcand. L'an 921, sous le calife Moktader, une ambassade fut expédiée sur les bords du Wolga, vers l'époque de la fondation de la monarchie russe. Dans les siècles suivans, les Arabes entreprirent plusieurs voyages dans les contrées du Nord. Les Russes firent à leur tour des incursions dans les États musulmans, au 4[e] siècle de l'hégire. Il résulte de la comparaison faite par M. Froehn, des écrits des auteurs arabes, principalement Yakout (dans son grand dictionnaire de Géographie), que les géographes de cette nation ont connu un pays et une mer de Warange dans le nord de l'Europe, qu'on croit être le golfe de Bothnie ou la mer Baltique: c'est ce que Nestor, le premier des historiens russes, entendait par le nom de mer de Warège. Le pays que le même Nestor a connu sous le nom de Wès, est le même que celui que les écrivains Arabes, appellent Wisou, sur la mer Blanche, au nord de la Russie.

Les écrits originaux des Arabes sur les connaissances de leurs compatriotes, au sujet des pays du Nord, sont eux-mêmes très-anciens. Schaab-eddyn Moqaddesy, cité par Yakout, est mort l'an 444 de l'hégire. Ebn-Foslân est une des principales autorités sur lesquelles s'est appuyé Yakout: il faisait partie de l'ambassade envoyée au roi des Bulgares, qui habitaient alors les rives du Wolga. Les Russes mêlés avec les Bulgares, tels que les dépeint Yakout, présentent beaucoup de traits de ressemblance avec les *Normands* qui figurent dans les histoires d'Angleterre et de France. Le morceau original d'Ebn-Foslân, cité par M. Froehn, a vingt-deux pages, et il roule particulièrement sur la stature, les armes et les costumes des Russes. « Les femmes, dit-il, portent un poi-
» gnard; elles ont les seins couverts d'une boîte de fer, d'or, d'ar-
» gent ou d'autre métal. Les hommes sont d'une brutalité et d'une
» malpropreté révoltantes. Dans leur superstition, ils adorent
» des poutres et leur offrent des sacrifices. Aux funérailles des
» chefs, on leur immole un esclave mâle ou femelle, qui doit se
» dévouer volontairement. Les cérémonies funèbres sont accom-

» pagnées d'actions barbares et obscènes. Le roi des Russes se » tient sur une grande estrade : il est entouré d'une garde de » quatre cents hommes et de quarante concubines, etc. »

AVIS *aux Membres de la Société de Géographie.*

Jusqu'à l'époque où les travaux de la Sociéte de Géographie ont pris une certaine activité, et où ses archives ont commencé à s'enrichir, on n'avait pu exécuter qu'en partie les articles 29 et 32 du Réglement. Le but de ces articles est de mettre à l'usage des Souscripteurs les ouvrages qui sont offerts à la Société, ou qui sont acquis par elle. Sa Bibliothèque doit être un centre pour les communications scientifiques : une fois ouverte à tous ses membres, elle prendra tous les jours de nouveaux accroissemens par les dons même que les Sociétaires seront portés à faire de leurs propres ouvrages. Le Bureau de la Commission Centrale, chargé de veiller à tous les intérêts de l'association et désirant faire jouir les Souscripteurs de l'avantage qui leur a été promis, s'occupe de disposer un local où ils pourront, deux fois par semaine, consulter les ouvrages de la Bibliothèque. Ceux d'entre eux auxquels leurs affaires ne laissent pas le loisir d'assister aux deux séances mensuelles de la Commission centrale, comme tous en ont le droit, et sont invités à le faire, pourront y prendre connaissance de ses travaux et de l'avancement des ouvrages qu'elle publie, et déposer les propositions qu'ils croiront avantageuses aux succès de la Société. On leur communiquera les questions adressées par elle aux voyageurs qui parcourent le globe en ce moment, munis de ses instructions, et ils seront invités à en proposer de nouvelles pour les continens encore inexplorés.

MM. les Sociétaires sont prévenus que l'on commencera sous peu la publication d'un *Recueil de Mémoires inédits*, ayant pour objet les points les plus intéressans des sciences géographiques. La commission recevra avec reconnaissance les ouvrages de ce genre qu'ils destineraient à être insérés dans la collection.

Dans un prochain Numéro, l'on indiquera les jours et heures où la Bibliothèque sera ouverte aux Membres de la Société.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ,

RUE DU CADRAN N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO QUINZE.

Séances de la Commisssion Centrale.

Séance du 2 juillet.

M. le Président de la Société d'Agriculture de la Charente et M. le Sécrétaire-Genéral de la préfecture du Var répondent à la dernière circulaire de la Société de Géographie, en annonçant qu'ils contribueront par tous les moyens en leur pouvoir au succès d'une entreprise si utile.

M. *Barbié du Bocage* rappelle la publication des Mémoires, comme objet urgent.

Divers Membres insistent sur la nécessité de terminer d'abord l'édition de Marco-Polo, et de faire paraître le recueil des questions.

La Section de Publication est invitée à prendre ces remarques en considération.

M. le Président communique une lettre de M. *Grey Jackson* sur les noms de plusieurs tribus arabes de l'Afrique occidentale, mal

écrits sur les cartes géographiques. Cette lettre est renvoyée au Comité du Bulletin (Voir ci-après, Documens , pag. 135).

M. *Malte-Brun* , à l'occasion de cette lettre , iudique comme travail utile et nécessaire aux progrès de la science , une *Polyglotte géographique* , contenant l'explication des mots qui entrent dans la composition des dénominations géographiques.

M. *Jaubert* développe l'utilité d'un semblable travail relativement aux langues de l'Asie.

M. *Eyriès* annonce qu'un littérateur a fait un travail encore inédit, relatif à cet objet et promet de l'engager à le communiquer à la Société.

M. *le Baron de Férussac* fait un rapport sur les Mémoires de la Société Saxo-Thuringienne , présentés dans la dernière séance. Ces Mémoires , généralement consacrés à l'archéologie , contiennent l'annonce de quelques travaux intéressans sur la *Germania de Tacite* , récemment publiés en Allemagne.

M. *Malte-Brun* annonce qu'un Membre de la Société Saxo-Thuringienne, M. le Recteur *Nobbe*, prépare une édition critique des cartes attribuées à Agathodémon.

M. *Bianchi* fait un rapport sur un ouvrage intitulé : Supplément à l'Histoire générale des Huns , des Turcs et des Mongols , par M. Senkouski.

M. *Alex. Barbié-du-Bocage* donne lecture d'un itinéraire d'Alep à Mosoul , par M. Rousseau.

M. *Bianchi* est nommé à l'unanimité Membre-Adjoint à la Section de Publication.

Séance du 16 *juillet.*

M. *Brack* , directeur des douanes à Strasbourg , écrit qu'il a

reçu la circulaire et les programmes de prix envoyés par la Commission Centrale. Il rend compte des relations qu'il a cherché à établir entre la *Société d'Agriculture et des Arts* du Bas-Rhin et celle de Géographie, et fait hommage d'une Dissertation, dont il est l'auteur, sur *l'ancienneté de la Mappemonde des frères Pizigani de Venise* (1), et d'un volume intitulé : *Promenades Alsaciennes*, par P. M. Ce volume contient le résultat d'excursions faites sur la portion de la chaîne des Vosges qui sépare l'Alsace de la Lorraine. Il sera rendu compte de ces deux ouvrages dans l'une des prochaines séances.

M. le Baron *Coquebert de Montbret* envoie, sur l'Inde Gangétique, des Questions dont la Section de Correspondance donne lecture.

M. *Balguerie*, négociant à Bordeaux, accuse réception de la circulaire et des programmes de prix envoyés dernièrement par la Commission Centrale. Pour répondre au desir de la Société et au but qu'elle s'est proposé, il lui adresse une Notice sur une découverte géographique faite, entre les Moluques et les îles Célèbes, par M. le Capitaine *Chemisard*, Commandant de l'un des bâtimens dont M. Balguerie est propriétaire. (Voir le Bulletin n° 14, p. 90).

On demande que la Commission adresse des remercîmens à M. Balguerie, qui, à peine membre de la Société, a voulu lui faire partager le résultat de ses travaux. Plusieurs Membres rappellent, à cette occasion, l'intérêt que la maison Balguerie porte depuis long-temps à l'étude de la Géographie, et les expéditions qu'elle a faites dans la vue d'être utile au commerce et à sa patrie. Ils ajoutent que les difficultés ne l'ont point rébutée ; qu'elle a toujours persévéré dans ses entreprises, malgré les pertes qu'elle a éprouvées; enfin on se rappelle que c'est à son zèle éclairé que l'on est

---

(1) Le même ouvrage a déja été offert à la Société par l'un de ses Membres, M. *Sueur-Merlin*, le 2 mai 1823 ; (v. Bulletin n° 6, T. 1, pag. 224.).

redevable du *Voyage autour du Monde* fait, il y a quelques années, par M. *de Roquefeuille.* M. le Président est prié de lui transmettre les remercîmens de la Société.

On lit une lettre de M. *de Nerciat*, membre de la Société, qui offre à la Commission Centrale la traduction d'un grand nombre d'observation géographiques sur la Perse. Elles avaient été insérées par M. *de Hammer* dans les 7e et 8e volumes des *Annales de la littérature* (Voir ci-après, Documens, pag. 119)

Des remercîmens sont faits à M. *de Nerciat*; et son travail est renvoyé à la Section de Publication.

M. *Jomard* dépose sur le bureau plusieurs exemplaires d'une brochure imprimée en arabe et publiée à Londres. M. *Jaubert* rend compte de cet écrit *; il est adressé aux Maures et aux peuples du Soudan, et il a pour objet de les détourner de la traite des Noirs.*

La présentation d'une *Carte d'Espagne et de Portugal*, en 6 feuilles, dressée par M. *Alexis Donnet* et envoyée à la Société par les éditeurs, MM. *Malo* frères, donne lieu à M. le colonel *Jacotin* d'observer que cette carte est rédigée avec sagacité et talent. L'auteur, dit-il, a tiré un grand et utile parti des matériaux existans.— M. *Jacotin* est invité à en rendre un compte détaillé.

Les diverses Sections rendent compte de leurs travaux.

Le Comité chargé de l'impression des Questions annonce que plusieurs séries de Questions ont déjà été revues, et que la première série est sur le point d'être donnée à l'impression. L'on exprimera les vues qu'a eues la Société en faisant cette publication.

La Société, qui avait déjà reçu de M. *Bresson* (1) un Mémoire sur d'anciennes fortifications situées près des bords de l'Ohio, ayant desiré avoir un travail plus étendu sur des fortifications de la

(1) Tom. 1, pag. 338. Bulletin n° 8.

même nature, M. *Warden* annonce qu'il a recueilli divers matériaux sur cette question importante, et qu'il se propose de la développer.

M. *Bottin* est prié d'enrichir la Société du résultat des travaux statistiques qu'il a faits *sur l'industrie et le commerce*, et qui lui ont mérité le prix de statistique décerné cette année par l'Académie royale des Sciences.

M. *de Larenaudière* est invité à faire connaître un Mémoire qu'il a préparé sur les îles Bahama.

M. *Barbié du Bocage* père offre la communication d'un Mémoire de M. *Honoré Vidal* sur *la Mésopotamie.*

M. *de Ferussac* annonce à la Société qu'il va paraître cette année à Saint-Pétersbourg, une *Description géographique et statistique de la Sibérie, en langue russe*, par M. *Grechs.* Il ajoute que le congrès de *Colombie* a décidé que l'on publierait une *Carte de tout le territoire de cet Etat.*

M. *Alex. Barbié du Bocage* donne connaissance d'un *Atlas historique et géographique de l'Amérique*, rédigé sur le plan de l'Atlas historique de Lesage. Cet Atlas a paru en 1822. M. *Eyriès* dit qu'une lettre de Philadelphie lui a annoncé que cet Atlas était très-exact pour ce qui concerne les Etats-Unis, mais qu'il pouvait encore laisser quelque chose à desirer pour les autres Etats.

M. *Roux* communique une lettre qui lui a été adressée par M. *Chaumette Desfossés*, membre de la Société. Cette lettre, datée d'*Arkhangel*, le 14 octobre 1823, est renvoyée au Comité du Bulletin (Voir ci-après, Documens, pag. 121).

M. *Jaubert* annonce qu'il est autorisé par M. *Klaproth* à faire part à la Société des progrès des travaux de ce savant orientaliste sur la Chine. Il donne lecture d'un fragment que M. Klaproth va publier, et qui traite spécialement des villes de *Gampou* et *Zaithoum.*

M. *Jomard* donne communication d'une lettre qu'il a reçue de M. *Delaporte*, Vice-Consul à Tanger, laquelle est relative à plusieurs points qui intéressent la géographie de l'Afrique septentrionale. M. *Jaubert* est prié d'examiner cette lettre et d'en donner un extrait pour le Bulletin.

M. *Jomard* lit une lettre de M. *Corabœuf*, auteur d'un Mémoire sur la *hauteur géométrique de plusieurs sommités des Alpes*, déjà lu à la Société. Il restait quelque incertitude sur la partie de la hauteur du Montblanc, qui se compose de l'élévation du lac de Genève au-dessus de la Méditerranée. Cet ingénieur vient de se transporter sur le sommet de la Dole, dont la hauteur au-dessus du lac de Genève a été mesurée géométriquement avec beaucoup de précision, par le capitaine Roger, officier du génie suisse. Comme le nivellement géodésique de M. Corabœuf doit déterminer la hauteur exacte du même point au-dessus de la mer, on connaîtra de même celle du lac de Genève.

Membres nouvellement admis dans la Société.

Séance du 2 juillet.

MM. Félix-Dujardin Sailly, employé des Douanes Royales, au Hâvre.

Abel Malo, graveur de géographie, élève du Dépôt de la Guerre.

Gaspard Malo, *idem.*

Pernet, professeur au collège d'Agen.

Séance du 16 juillet.

M. Bourriat, ancien pharmacien.

Ouvrages présentés et déposés sur le Bureau.

Séance du 2 juillet.

Annales de la Société d'Agriculture, Arts et Commerce du département de la Charente. — Broch. — in-8°, Angoulême, 1824.

Séance du 16 juillet.

Mémoires de la Société d'Émulation de Cambrai, année 1823. 1 vol. in-8°, envoyé par son président, M. *Servois*, Membre de la Société de Géographie. — *Cambrai*, chez Berthoud, imprimeur du roi, place au Bois.

Annales de la Société d'agriculture, arts et commerce du département de la Charente. — Broch. in-8°. — Angoulême, 1824.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département de l'Aube. — Broch. in-8°. — Troyes, 1824.

Annales Maritimes, par M. *Bajot*; cahier de juin 1824. — in-8° — Paris, chez Bachelier, libraire.

Sur l'ancienneté de la Mappemonde des frères Pizigani; par M. *Brack.* — in-8°. — Strasbourg, 1824.

Promenades Alsaciennes; par *P. M.* — 1 vol. in-8°. — Strasbourg, 1824.

Écrit arabe, imprimé à Londres, et adressé aux peuples du Soudan et aux Maures en général, pour les détourner de la traite des Noirs.

Treizième livraison de l'*Atlas des départemens de la France;* par MM. *Perrot* et *Aupick*, contenant les départemens *de la Moselle*, de la *Meurthe* et de la *Mayenne.* — in-f° oblong, 1824. — Chez les éditeurs, rue des Fossés Saint-Germain-des-Prés n° 13. Prix. . . . .

Carte civile et militaire d'Espagne et de Portugal, en 6 feuilles grand aigle ; par M. *Alexis Donnet*, 1823, offerte par MM. Malo frères, chez les éditeurs, *Malo* frères, rue Saint-Jacques, nº 178. Prix. . . . .

DOCUMENS.

CONNAISSANCES *géographiques des Orientaux sur la Russie et la Scandinavie* (*Addition au Bulletin précédent pag.* 104).

Voici le titre de l'ouvrage de M. Fræhn, dont M. Jomard a parlé dans la séance du 18 juin dernier.

« *Relations d'Ibn Foszlan et d'autres Arabes sur les Russes anciens*, » texte et traduction, avec des notes critiques et philologiques ; » suivies de trois Mémoires sur les Russes de Kiovie, sur les Va- » rengues et la mer des Varengues et sur le pays de Visou; par » M. Fræhn, Conseiller d'État, Membre de l'Académie de Péters- » bourg et son bibliothécaire en chef; directeur du Musée asiatique. » à Pétersbourg, 1823; en allemand.

Ibn Foszlan fut envoyé comme ambassadeur par le calife Mouctédir auprès du roi des Bulgares, sur le Wolga, en l'an 922 de notre ère. Sa Relation a été conservée par Yacouti. M. Fræhn a lui-même collationné le manuscrit de Pétersbourg, et a obtenu la collation de celui de Copenhague de M. le professeur Rasmussen, et de celui d'Oxford par M. le professeur Macbride. Il discute savamment les variantes et explique par là les noms les plus corrompus. Par exemple, il prouve que *Darmuschi*, dans un géographe arabe, est *Danimarca*. Son travail est admirable sous les rapports de la philologie, de l'histoire et de la numismatique. Peut-être les géographes auront-ils quelque chose à ajouter aux recherches du savant auteur sur *la mer de Varengues* qui, selon les témoignages réunis des Arabes, est « un bras de l'Océan, au nord des *Seclaves* (Slaves), s'étendant au sud du pays des Varengues jusqu'à des

» montagnes inhabitées qui touchent à l'empire de Chine et aux » pays des Turcs. » En se rappelant les systèmes des Grecs, qui regardaient la Scandinavie et la Finlande comme des îles, le sens des géographes arabes devient très-clair. Ils réunissent systématiquement la mer du Nord, le Kattegat, la Baltique, le golfe de Finlande, la mer Blanche et les mers voisines de la Nouvelle-Zemble dans une seule masse. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion plus approfondie de cet objet. Mais je crois qu'il sera agréable aux Membres de la Société de Géographie de trouver ici la Notice d'un autre ouvrage relatif à la même matière : en voici le titre :

« *Mémoire sur les connaissances géographiques des Arabes et des » Persans du moyen âge sur la Russie et la Scandinavie*, *ainsi que sur » le commerce qu'ils y ont fait*, par M. *Rasmussen*, professeur des » langues orientales à l'université de Copenhague ; 1814 : en danois. »

C'est un résumé de toutes les notions des Orientaux alors connues sur les pays du nord et de l'est de l'Europe ; résumé plein de sagacité critique et d'un grand intérêt géographique. Il en résulte que les Arabes et les Persans commerçaient non-seulement avec Novogorod et Casan, mais probablement avec Birka en Suède, et avec Sleswick en Dannemark. De là, l'immense quantité de monnaies arabes des 9eme et 10eme siècles, qu'on découvre continuellement dans le nord, et entre autres dans l'île de Bornholm. M. Rasmussen détermine, par ces Mémoires, l'époque où les relations des Arabes et des Persans ont commencé et cessé. Il compare soigneusement les Relations orientales avec la géographie anglo-saxonne du roi Alfred, et avec les Notices géographiques contenues dans les *saga's* islandais. Il est naturel que le savant danois n'ait pas pu connaître en 1814 les citations d'auteurs arabes que M. Fræhn à tirées des 500 manuscrits orientaux que M. d'Ouvarow procura à l'Académie de Pétersbourg. Mais il est remarquable que M. Fræhn, ayant ces nouveaux moyens à sa disposition, a très-souvent confirmé les explications proposées par M. Rasmussen.

Je me proposais de traduire, dans les *Annales des Voyages*, le Mémoire du professeur danois, lorsque j'appris que M. Fræhn travaillait à son ouvrage. Peut-être aujourd'hui trouverai-je le loisir de fondre ensemble ces deux travaux dans une analyse géographique ; mais comme il serait nécessaire de l'accompagner d'une carte, qui manque également dans Fræhn et dans Rasmussen, je ne puis assurer positivement quand cette analyse paraîtra.

Je dirai encore que le célèbre professeur de Gœttingue, M. Schlætzer, a le premier senti l'utilité de consulter les sources orientales pour éclaircir l'histoire et la géographie de l'est de l'Europe pendant le moyen âge. Un de ses disciples, M. *Ewers*, dans ses *Matériaux pour l'Histoire Russe* (Dorpat, 1814), a suivi les traces de Schæltzer en réunissant et comparant divers passages des auteurs orientaux ; mais son hypothèse, qui fait descendre les Varègues-Russes, fondateurs de l'empire russe, des *Chazares*, nation turque, ou selon d'autres persanne, est entièrement réfutée par la critique profonde de M. Fræhn. L'origine scandinave des Varégues est aujourd'hui hors de doute. Les Russes étaient probablement eux-mêmes un peuple *gothique* qui régnait sur des peuples *slavons* : c'étaient vraisemblablement les *Rox-Alans* des anciens. Les Varégues étaient des princes russes réfugiés en Scandinavie, et qui revinrent conquérir leur patrie. Le mot *varg* signifie *loup*, *brigand*, *pirate*, *homme banni*. Le mot *vœring* signifie *guerrier*. Peut-être les deux dénominations ont-elles été confondues. Le savant historien M. Krug, de l'Académie de Pétersbourg, a démontré que les Russes, lors de leur attaque sur Constantinople, appelaient le Bosphore le *Sund*, et leurs propres barques *skeyd*, de deux noms scandinaviens ou gothiques. J'ai recueilli un certain nombre de noms géographiques de Russie de la même origine. M. Kæppen, savant très-versé dans les antiquités russes, a fait quelques remarques semblables.

Mais je ne finirais pas si je voulais rappeler toutes les recherches

géographiques et historiques dont la Russie est actuellement l'objet. La *Société de Géographie* a désigné des Mémoires géographiques sur la Russie comme l'objet d'un prix donné par M. le comte Orlof : espérons que ses intentions seront remplies.

MALTE-BRUN.

NOTICE *sur la relation du frère* Jean de Marignola, *par M. le Baron* de Férussac.

Messieurs, les recherches auxquelles votre Section de Publication se livre pour donner de l'intérêt à votre édition de Marco-Polo me font penser que vous apprendrez avec satisfaction l'espèce de découverte qu'on a récemment faite d'une relation, veritablement inconnue quoique imprimée, d'un voyageur qui a parcouru les mêmes pays que Marco-Polo, un demi siècle plus tard.

Voici le titre du Mémoire allemand d'où j'ai tiré cette Notice :

Voyage du frère Jean de Marignola dans l'Orient depuis l'an 1339 *jusqu'en l'an* 1353 *; traduit du latin, mis en ordre et commenté par* J. G. MEINERT, 107 *p. in*-8° (*faisant aussi partie du tome VII des Mémoires de la Société des Sciences de Bohême*) *Prague*, 1822.

Au 14e siècle les Franciscains et les Dominicains allaient avec des missions du pape en Tartarie, pour essayer de convertir le kan des Mongols et ses sujets, ou d'obtenir au moins la permission de bâtir des églises. Nous devons à ces missions des relations de voyage intéressantes ; ce sont à-peu-près les seules qui nous fassent connaître l'état de l'intérieur de l'Asie à cette époque. Jean de Marignola, issu d'une famille de Florence, fut du nombre de ces envoyés. Franciscain et professeur à Bologne, il se rendit en 1339, avec le titre pompeux de légat du pape, dans l'intérieur de l'Asie.

Il fut l'un des premiers missionnaires qui réussirent à pénétrer par le désert de Cobi jusqu'en Chine, où il séjourna quatre ans. De là il s'embarqua pour l'Inde, et ensuite pour le golfe persique ; il revint, par la Palestine et par Chypre à Avignon, en 1353. Quelque temps après le roi de Bohême l'appela, en qualité de chapelain à la cour de Prague : vers le même temps Jean de Marignola obtint l'évêché de Bisignano en Calabre. Le roi l'invita alors à écrire l'histoire de Bohême. L'ancien missionnaire obéit ; il rédigea une chronique, qui suivant l'usage du temps commence par Adam et Eve, et où il a trouvé moyen d'insérer ou plutôt de disséminer l'histoire de sa mission. Elle y est si bien restée cachée, que jusqu'à présent on n'a guère songé à compter Jean de Marignola parmi les voyageurs qui ont agrandi les limites de la Géographie, et à lui faire le même honneur qu'à Plan Carpin, Marco-Polo et Mandeville. Il est vrai que la Chronique même n'a été publiée qu'en 1768 par le P. Dobner, parmi ses *Monumenta historica Bohemiæ*. Prague, in-4°, 4 vol., et que le P. Dobner, n'étant pas géographe, a laissé subsister dans le voyage de Marignola une obscurité telle que l'on n'a pas dû être tenté d'y chercher des vérités. On reconnaît aisément les causes de cette obscurité dans le désordre des récits et des remarques de Marignola, qui s'est borné à rappeler ses souvenirs sur l'Orient, à mesure que l'occasion l'invitait à les intercaler au milieu de la Chronique de la Bohême, dans l'irrégularité des dénominations géographiques, à la fin du 14e siècle, et dans l'indifférence du moine voyageur pour les progrès de la géographie profane. M. Meinert, après avoir comparé soigneusement le manuscrit de la Chronique de Marignola existant à la bibliothèque de l'université de Prague, avec le texte publié par le P. Dobner, s'est attaché à épurer ce dernier texte, à extraire de la chronique du franciscain tout ce qui avait rapport à ses voyages en Asie, à rétablir l'ordre naturel de ses récits par la rectification de celui de son itinéraire, et à les rendre intelligibles par de savans commentaires et par une meilleure nomenclature des lieux que Marignola avait visités. Cette restauration réelle des voyages du moine franciscain

est un service éminent que M. Meinert a rendu à la géographie du moyen âge.

Le Missionnaire florentin se rendit d'abord chez le premier empereur Tartare Usbeck, dans l'empire duquel il comprend le mont Ararat de la petite Arménie. Il paraît qu'Usbeck résidait à Saray, sur la rivière d'Actuba, à l'est du Volga. De là Marignola se rendit à *Armalek*, *dans l'empire de Médie*. Ce que les missionnaires appellent l'empire de Médie n'a pu être que le Dschagataï ou Djagataï, qui s'étendait alors depuis la rive orientale du lac Aral jusqu'au désert de Cobi. Armalek était situé sur la rivière d'Ab-Eila, au milieu de cet état. Marignola parle d'une ville de Camout qu'il traversa dans sa route : c'est sans doute le Camoul de Marco-Polo, province appartenant au Tangut, et dont les habitans offraient aux voyageurs jusqu'à leurs femmes. Depuis les frontières d'Armalek, la route de commerce se dirigeait sur la ville limitrophe de Kantcheu, en passant par Lop, ville située sur le lac du même nom, où les caravanes se pourvoyaient de chameaux et de chevaux pour traverser les montagnes. Marignola arriva enfin, en 1342, à la capitale du Kathai ou de la Chine septentrionale ; elle avait alors le nom mongole de Kambelek : c'est le Cambalou de Marco-Polo, le Pékin d'aujourd'hui. Le Franciscain se présenta à l'audience du grand Khan avec les ornemens ecclésiastiques, faisant porter devant lui une croix, des cierges et un encensoir, et aspergeant le mongole d'eau bénite, que le grand khan reçut très-poliment. Il avait permis aux missionnaires de fonder dans sa capitale un archevêché, une cathédrale et plusieurs églises avec des cloches. Marignola cite, comme Marco-Polo, le fleuve Caramora, qui sépare ce pays du Kathai; c'est, comme on sait, le Hoango ou fleuve Bleu.

Après un séjour de quatre ans à Pekin, le missionnaire résolut de revenir par mer en Europe. Il se rendit d'abord dans le *Mantchi*, c'est-à-dire, le *Maha-Tuhin*, la grande Chine, nom que Marco-Polo donne également à la Chine méridionale. Arrivé aux bords d'un grand fleuve (le *Yangtse-Kiang* ou fleuve jaune), le

missionnaire y trouve des villes superbes, riches en or ; on récolte sur ses bords plus de soie que dans le reste du monde. Des maisons flottantes sur le fleuve sont remplies des artistes les plus habiles, surtout de tisserands en soie et de fabricans d'étoffes d'or. La ville de *Kampsay*, la plus grande place du Mantchi, n'a pas de semblable pour la population, la magnificence et le nombre des pagodes; il y a 10 mille ponts de pierre avec des statues de princes du pays. Des couvens renferment 100 à 2000 moines. Dans l'enclos d'un de ces couvens, on nourrit beaucoup d'animaux singuliers, que les habitans regardent comme les âmes des morts. Cette ville est la même que d'autres missionnaires appellent *Cassai*, *Quinsai*, *Cassaya*, et qu'on nomme aujourd'hui Nankin. Marco-Polo cite également ces 12 mille ponts. Dans une de ces pagodes on adorait l'image de la mère de Fo, que le simple Marignola prit pour la Vierge Marie ; il ajoute que les Chinois célèbrent sa fête pendant la nuit et aux flambeaux, lors de la nouvelle lune du premier mois de l'année chinoise.

Marignola passa ensuite à *Zayton*, dont il trouva le port admirable. Les Franciscains y avaient 3 belles églises avec des cloches, un bain et un dépôt pour toutes les marchandises. Marco-Polo vante le commerce que Zayton, Zartan ou Zantan, faisait avec les îles aux Épices : elle était située sur la côte orientale de la Chine méridionale. Marignola s'y embarque pour aller dans l'Inde, composée selon lui de *Cynkalan* ou Grande-Inde, *Nymbar* ou Petite-Inde, *Maabur* ou Inde supérieure. C'est du moins ainsi que son commentateur, M. Meinert, rend ses idées. Il débarqua dans le Cynkalan à *Kolumbus*, qu'il appelle la ville la plus célèbre de l'Inde, et « *où croît tout le poivre du monde* ». Les chrétiens de Saint-Thomas sont les maîtres de cette culture et lèvent un tribut sur la récolte : elle rapportait à Marignola, en sa qualité de légat du pape, cent à mille *fans* (1) d'or par mois. Meinert pense que

(1) Le *fan*, représenté dans le voyage de Sonnerat, est une petite monnaie Indienne de la valeur de 2 à 10 sols.

ce Kolumbus est le *Palumbe* de Mandeville, le *Coulam* des Arabes et le *Colanum* des Portugais. Cette ville, située sur la côte de Malabar, à 24 lieues sud de Cochin, était une des plus riches de l'Inde, et faisait, par son excellent port, un commerce de poivre considérable. Marignola donne, sur la culture du poivre, des détails contraires à ceux de Mandeville, que Marignola combat quelquefois, mais sans le nommer. De Kolumbus, le Missionnaire florentin se rendit à *Mirapolis dans la haute Inde* : c'est probablement Meliapour sur la côte de Coromandel, comme le pays qu'il appelle Marbar est le royaume de Maravar. Il y avait effectivement à Meliapour une église de Saint-Thomas, ainsi que Marignola le dit de Mirapolis On sait que les chrétiens de Saint-Thomas forment depuis long-temps une secte particulière dans l'Inde ; les Portugais l'extirpèrent peu à peu sur la côte de Coromandel. Après avoir quitté Mirapolis, le Fransciscain s'embarqua pour l'*île de Saba, où depuis un temps immémorial, les femmes règnent en commun sur les hommes.* Le missionnaire a vu de ses propres yeux, des femmes assises dans des charriots ou des siéges, tandis que les hommes menaient les bœufs ou les éléphans. Dans le palais, il a trouvé des tableaux qui représentaient les femmes sur le trône, et il a été admis à l'audience de la reine, qui le gratifia de riches présens. Il parle de la plus haute montagne de l'île, appelée *Gybeit*, et dont le sommet était inaccessible. Meinert pense que le Saba du voyageur italien est l'île de Java ; effectivement les Arabes du 9e siècle connaissaient le volcan de Java sous le nom de *Gybeit.* Marignola se vante aussi d'avoir été auprès du paradis terrestre, situé selon lui vis-à-vis de Seyllan ou Ceylan. C'est là aussi que le placent les *pouranas* indiens. Il parle du pic d'Adam et du jardin du premier homme où croissent le pisang et le nargil (cocotier). Au pied de la montagne il vit un couvent de fakirs dont il vante les mœurs sobres et la vie retirée ; ils accueillirent très-bien Marignola, comme s'il avait été, dit-il, de leur ordre. Il y avait dans le couvent deux arbres qui venaient d'Adam, selon la tradition, et qui étaient entourés de couronnes et de pierres précieuses. Il parle

encore d'une caste ou secte ambulante; ces sectaires s'appellent *fils de Caïn*, ont un air affreux, sont généralement détestés et se montrent rarement. Il est évident que Marignola fait allusion à l'une des castes réprouvées dont parle le code de Menou. Il fait mention en particulier des *Vèdes*, ou hommes des bois à Ceylan, ainsi que de leur trafic muet. Il parle au reste des fakirs avec beaucoup de modération, on peut même dire avec charité, chose assez rare dans ce siècle. Malheureusement, dans l'île où il trouva de si bons fakirs, il fut dépouillé de ses richesses par un *maudit sarrasin*, *l'eunuque Coja-Joan*, *usurpateur du royaume de Seyllan.* Tout en le comblant de politesses, ce Coja-Joan enleva au Franciscain 60 mille marcs en or, de l'argent, de la soie, des étoffes d'or, des pierres précieuses, des perles, du camphre, du musc, de la myrrhe et des épices, qu'il avait reçus du grand khan et d'autres princes, tant pour lui que pour le pape; vers le même temps, des brigands le dépouillèrent de sa belle ceinture en or, *présent de la reine de Saba.*

Le voyage par la Terre Sainte, que Marignola traversa en revenant de l'Inde, offre peu de choses remarquables.

A la Commission Centrale de la Société de Géographie.

Paris, 16 juillet 1824.

J'ai l'honneur de soumettre à l'examen de la Commission Centrale de la Société de Géographie dix cahiers in-fol., contenant la traduction d'*Observations sur la géographie de la Perse*, que M. de Hammer a insérées dans les septième et huitième volumes des *Annales de la littérature*, dont M. Collin de Vienne est l'éditeur. C'est pour mon utilité particulière que j'ai entrepris ce pénible travail; mais comme M. de Hammer a résumé tout ce que les anciens et les modernes, jusqu'en 1818, nous ont transmis sur la géographie

de cette intéressante partie de l'Asie; comme en les opposant les uns aux autres, il a souvent, par des remarques critiques et des développemens pleins de sagacité, répandu la plus vive lumière sur des points de géographie ancienne, qui jusqu'à ce jour avaient été l'objet des doutes, et même des dissentimens de savans illustres, tels que d'Anville, d'Herbelot, Barbié du Bocage, Rennel, Kinneir, Vincent, Mannert, Hock, etc., j'ai pensé que la Commission Centrale ne dédaignerait peut-être pas de porter son jugement sur ce fruit de mon loisir. Nayant pas eu le temps d'en faire une copie digne de rester dans les archives de la Société, je supplierai, par suite, l'honorable Commission de me permettre de réclamer ce Mémoire, dont je pourrai quelque jour élaborer un peu mieux la rédaction; car elle doit se ressentir des interruptions fréquentes qui ralentirent son exécution.

Je prie la Commission Centrale d'agréer l'hommage du respect avec lequel je suis, etc.

Signé, Auguste-Andréa De Nerciat,

Attaché au Ministère des affaires étrangères.

Lettre de M. *Chaumette des Fossés* à M. *Roux*.

Archangel, le 14 octobre 1823.

Monsieur et cher ami.

Vous avez sans doute eu connaissance de la lettre que j'adressai, au mois d'août de l'année dernière, à notre savant ami M. Langlès. Elle était écrite tout près du fameux Malström, sur lequel j'ai eu le plaisir de naviguer en bateau sans le moindre danger. De ce point jusqu'au port, d'où j'ai l'honneur de vous entretenir, il y a

un immense chemin. J'ai eu le bonheur de le parcourir en détail; mais je puis assurer qu'il n'est guère possible d'en imaginer un plus périlleux sous tous les rapports. Environ huit cent lieues faites, en bateau ouvert, sur une mer si orageuse, que, même en été, elle passe, en une demi-heure, du calme complet à la plus forte tempête, donnent déjà lieu à bien des dangers; et toutefois ce sont les moindres que l'on ait à surmonter Toutes les côtes norvégiennes sont hérissées de hautes montagnes et de rochers perpendiculaires. Il en descend continuellement des vents qui suivent les embrasures creusées par le temps, et qui, parvenus à l'eau, se changent en trombe. La moindre qui atteindrait un bateau à la voile, le ferait engloutir sans rémission; de sorte que les bateliers, dès qu'ils aperçoivent le moindre frémissement de cette nature, sont obligés de baisser la voile, qu'ils tiennent d'ailleurs à moitié hissée seulement. On doit alors s'abandonner aux vagues, souvent irritées, jusqu'à ce qu'il ne reste aucune trace de ces trombes menaçantes. Il faut quelquefois répéter cette manœuvre trois à quatre cents fois dans un jour. Ensuite il faut se garer des baleines innombrables qui inondent les mers du Nord, et qui attaquent quelquefois les bateaux, dans le temps de leurs amours (juillet et août). Viennent ensuite les monstrueux requins fixés dans ces régions polaires, par les bancs de poissons qui y sont innombrables. Un de ces tyrans des mers poursuivit notre bateau assez longtemps, en cherchant à le renverser par le côté; et nous lui échappâmes avec peine. Enfin on a toutes les peines du monde à se procurer du poisson sec en guise de pain, des oiseaux de mer, infectés de l'odeur d'huile de poisson, et d'horrible cognac: encore ne trouve-t-on ces délicatesses que de cinquante en cinquante lieues.

Tel est le vilain côté de cette longue excursion; mais elle a aussi ses compensations, lorsqu'elle a été heureusement terminée. Indépendamment du Malström, j'ai examiné avec attention tout l'Archipel du Lofode, où se font les plus grandes pêches de morue, et

l'immense front des rochers qui composent le Cap-Nord. J'ai été assez heureux pour cotoyer ce cap, dans toute son étendue, du côté de la mer, seul point d'où il offre un beau coup-d'œil. Cette bonne fortune est si rare sur cette plage orageuse, et où l'on n'a qu'un petit bateau monté de deux hommes, qu'entre tous les voyageurs venus depuis quinze ans à cette extrémité de l'Europe, j'y ai seul rencontré un beau calme. C'est surtout sous le rapport du temps que j'ai été favorisé pendant mon long pélerinage. Je suis justement tombé dans un été admirable pour la chaleur et la serenité, et tel enfin, que, de mémoire de Lapon, l'on n'en a point vu d'aussi beau dans ces contrées hyperboréennes. C'est encore à cette favorable température, qui m'a suivi jusqu'ici, que je dois l'avantage de vous adresser cette lettre, par un navire qui part, après demain, pour Londres; événement sans exemple, dans cette saison, où la mer Blanche est ordinairement couverte de glaces, tandis qu'il n'y en a pas encore la moindre apparence.

Je pars aujourd'hui pour Moscou; j'y resterai quelques semaines, ainsi qu'à Saint-Pétersbourg; et, après avoir terminé mes affaires à Gothembourg, j'espère être arrivé à Paris au mois d'avril.

Signé Chaumette des Fossés.

Voyage *du Major* Long. *Suite de la description du pays situé entre le méridien qui passe au Council Bluff, et les montagnes Rocky.* (Bulletin n° 10).

Ce pays, qui occupe une superficie de plus de 400 milles carrés, est situé entre les 98e et 108e dégrés de longitude ouest, et les 35e et 42e de latitude nord. Il présente partout une surface ondulée et nue, excepté en quelques endroits où il existe des collines et quelques plateaux qui s'élèvent de 600 à 800 pieds au-dessus des plaines

adjacentes. Plusieurs de ces derniers sont entièrement isolés, et les flancs en sont escarpés et bordés de précipices, qui en rendent l'accès presque impraticable. D'autres, au contraire, s'élèvent par une pente insensible. Ces éminences sont plus nombreuses, mais moins étendues, dans le voisinage immédiat des montagnes Rocky, qu'elles ne le sont plus à l'E.; et comme le pays où elles se trouvent est presque entièrement dégarni de bois, elles présentent souvent un aspect tout particulier. Elles se composent alternativement de couches horizontales de pierres sablonneuses et de brèche, et en plusieurs endroits on trouve une quantité prodigieuse de pierres sonnantes. On a appelé ces éminences tabulaires, à cause de l'apparence qu'elles présentent de loin, et de la disposition horizontale des couches dont elles sont formées, quoique la surface en soit généralement ondulée, et que même elles forment çà et là des élévations de quelques centaines de pieds. Plusieurs sont couvertes de Pins rabougris, de Chênes et de Cèdres rouges, et d'autres sont pelées ou couvertes d'herbages.

En suivant la base des montagnes Rocky, et près de ces plateaux isolés, on rencontre plusieurs élévations remarquables dont les côtés, taillés à pic, présentent une hauteur de 50 à 150 pieds. Leur inclinaison est, en certains endroits, de 45 à 80 dégrés. Elles se composent des mêmes stratifications rocheuses que les plateaux isolés, et paraissent avoir autrefois fait partie des hauteurs voisines.

La surface du pays, dans le voisinage des montagnes Rocky, et au S. de la rivière d'Arkansas, est couverte de débris de roches volcaniques, sans qu'il y ait cependant la moindre trace de volcans. Ces roches paraissent s'élever sur des couches horizontales de pierre sablonneuse. On y observe aussi çà et là un peu de houille et des morceaux de sel crystallisé.

Les vallées de cette partie de l'Amérique septentrionale, arrosées par la Platte, la Kansa et l'Arkansas, se trouvent ordinaire-

ment à 150 ou 200 pieds au-dessous du pays adjacent. Elles renferment des étendues assez considérables de terres fertiles ; mais, en plusieurs endroits, il se mêle à l'alluvion une grande quantité de sable, de la magnésie et des matières nitreuses et salines, qui les rendent entièrement arides. A l'exception d'une petite partie qui est couverte de Pins et de Chênes rabougris, et de quelques hauteurs sablonneuses où il ne croît que des Cèdres rouges, tout le sol de ce pays est de nature sablonneuse, ne produisant que peu d'herbages et des *cactus* (1) ; et comme l'eau et le bois y sont fort rares, il est par conséquent peu propre à l'agriculture. Il paraîtrait, d'après le récit des capitaines Pike, Lewis et Clark et d'autres voyageurs, que le pays situé au N. et au S. de cette région, entre les sources de la Saline, de la Trinité et du Colorado, et le 49e de latitude N., est de la même nature, et peut servir de barrière naturelle entre les possessions Américaines et Espagnoles.

La haute chaîne de montagnes connues sous les noms de *Chippewyan*, *Rocky*, *Shining*, *Sandy*, *Mexican* et *Missouri*, s'étend depuis les sources du Missouri jusqu'à l'embouchure de la Mackenzie, par lat. N. 65. Elles ont en général une direction N. N. O. ou S. S. E. ; leur largeur varie de 50 à 100 milles, et elles s'élèvent par une pente rapide jusqu'au-dessus de la région des neiges éternelles. On aperçoit cette chaîne, du côté de l'E., à plus de cent milles de distance. Ces montagnes se terminent généralement en pointes ou pics, entre lesquels se trouvent des vallées d'une grande fertilité. Entre l'Arkansas et la Platte, on remarque un pic, que le capitaine Pike dit être le plus élevé qu'il y ait sur une étendue de 150 à 200 milles. Un détachement de l'expédition, sous la conduite du docteur James, gravit ce pic vers la mi-juillet, et en trouva le sommet entièrement revêtu de neige. Il a conclu de la position des neiges sur les hauteurs voisines, qu'il doit en effet avoir une

---

(2) *Cactus ferox et cylindricus.*

plus grande élévation. Ces montagnes sont couvertes de bouquets épars de Pins, de Chênes, de Cèdres et de Genêts, d'une très-petite espèce, et présentent l'aspect le plus escarpé et le plus inégal. Leur formation rocheuse a un caractère primitif. Elle se compose de gneis, de granit et de quartz; mais du côté de l'E., une couche épaisse de roche secondaire, semblable à la stratification des plaines, règne depuis la base jusqu'à la hauteur de plusieurs centaines de pieds.

Un Français d'origine, nommé Joseph Bijean, qui avait habité pendant près de six ans les villages Pawnees, a accompagné l'expédition, en qualité d'interprète et de guide, depuis les villages jusqu'aux montagnes Rocky. Il avait aussi traversé, dans tous les sens, le pays compris entre l'affluent septentrional de la Platte et l'Arkansas, et était souvent venu trapper le Castor dans ces montagnes, où cet animal se trouve encore en grand nombre. Il a rendu à l'expédition de grands services, et lui a fourni d'intéressans détails sur la contrée située à l'O. de la première chaîne des montagnes Rocky, et entre les sources de la pierre Jaune au N., et Santa-Fé au S. Ce pays, suivant lui, se compose de montagnes élevées et couvertes de neiges perpétuelles, lesquelles forment des vallées de 10, 20 et 30 milles d'étendue, arrosées par de belles rivières, et dont le sol, souvent fertile, est abondamment couvert d'une espèce de trèfle blanc fleuri, qui nourrit une grande quantité de chevaux et d'autres animaux sauvages. Le bois y est malheureusement fort rare, mais il abonde partout sur le revers des montagnes voisines. Les Indiens de cette contrée n'ont pas de résidences fixes, et vivent entièrement de la chasse.

La hauteur du Pic de James, au-dessus de la plaine voisine, telle qu'elle a été déterminée au camp de Boiling-Spring-Creek, qui en est éloigné de 25 milles, est de 8,507 1/2 pieds (1). Il est

(1) On avait pris à cet effet une base de 1048 1/2 pieds.

situé par lat. N. 38° 18″, et par long. O. 105° 39″, de Greenwich, ou 28° 39″ de Washington.

L'inclinaison de la rivière Platte, depuis les montagnes jusqu'au Missouri, est d'environ 19 pouces par mètre: et celle de ce dernier, depuis ce point jusqu'à son embouchure, de 16 pouces. Le Mississipi a ensuite 12 pouces d'inclinaison par mètre, depuis le Missouri jusqu'au golfe du Mexique. Suivant ce calcul, la hauteur de la Platte, à la base de ces montagnes, serait de 3,000 pieds au-dessus de l'Océan, et conséquemment le Pic de James aurait 11,507 pieds 1/2 d'élévation au-dessus du même niveau.

La rapidité du Missouri, à l'endroit où son cours était dégagé de glace, et où l'atmosphère était presque calme, a été déterminée de la manière suivante. On choisit à cet effet une grande bouteille à laquelle on donna la gravité spécifique, en la remplissant à moitié d'eau. On l'attacha alors à une corde de 122 pieds de long, et on la laissa flotter au gré du courant. Elle parcourut cette distance, à six reprises différentes, en 1′ 061″—2, ce qui donne une rapidité de 1 mille 1324 pieds 1/2 par heure. Le courant, devant être ralenti par la surface intérieure de la glace, on imagina d'en mesurer la rapidité à la profondeur de 10 pieds, au moyen d'un bâton de cette longueur qu'on parvint à faire flotter verticalement en attachant un poids à son extrémité inférieure, à laquelle on adapta également une corde de 178 pieds de longueur. Ce bâton parcourut cet espace, dans quatre expériences successives, en 1′ 20′ 1/2, ou à raison de 1 mille, 2680 pieds, par heure; ce qui excède de 1356 pieds par heure la rapidité du courant à la surface lorsque la rivière est couverte de glace.

Il paraît qu'on ne s'est pas servi du baromètre pour mesurer les hauteurs. L'expédition était cependant pourvue de trois de ces instrumens (*mountain barometers*); mais deux s'étant dérangés dans le voyage, on ne put en tirer aucun parti.

Température. — Suivant les observations thermométriques et

autres, faites par l'expédition, il paraîtrait que la température au Council-Bluff, à Saint-Pierre et aux villages Pawnees, sur le Wolf, où le vent S. O., qui souffle du golfe du Mexique, ne se fait pas sentir, ressemble à celle des côtes de l'Atlantique aux mêmes latitudes, excepté qu'elle est quelque fois plus froide. Les changemens y sont également grands et subits.

Le 24 juillet, le thermomètre marquait, près du premier affluent (*first fork*) de l'Arkansas, à environ 100 milles de la base des montagnes Rocky, 100° (37° 77 centigrade) à l'ombre de la tente.

Les 25, 26 et 27, à trois heures du matin, 55° (12° 77 centig.)

Le 29, il descendit de 70° à 47°, après un orage accompagné de pluie et de grèle.

Le 4 août, et les cinq jours précédens que l'expédititon mit à traverser des plaines sablonneuses, le thermomètre marquait le matin 58°, et à midi 90° (32° 22 centig.).

Le 9 il s'éleva à 100°, à l'ombre, et dans la tente qu'on avait dressée sous de petits arbres, il se tint à 105°. Comme cette chaleur est de quelques degrés plus élevée que celle du sang, il est vraisemblable qu'elle était occasionnée par la réflexion des ayons du soleil sur le sable. Il y eut souvent une différence de 5°. entre la chaleur du matin et celle du soir.

Malgré les transitions subites du froid et du chaud que l'on éprouve dans ce pays, il y a peu d'exemples de phthisies pulmonaires parmi les Indiens qui l'habitent. L'on a également remarqué qu'il n'est pas non plus exposé à l'action de ces causes qui produisent dans les terreins bas, mais fertiles de la vallée du Mississipi des effets si déplorables.

On attribue la grande mortalité des soldats (cent moururent, et plus de trois cent étaient ou avaient été malades, le 8 mars) qui

eut lieu dans le camp du Missouri, au scorbut occasionné par le manque de viande fraîche et de légumes, attendu que les chasseurs qui avaient été presque toujours éloignés du camp n'en avaient pas été atteints.

On remarqua près des montagnes Rocky, un changement considérable dans la température, et l'état du ciel. Le matin et le soir, l'air était calme, et la chaleur plus excessive qu'au milieu du jour. Vers le midi, il s'élevait une brise de l'O. ou du S. O., qui cessait de souffler à l'approche de la nuit. Elle était produite, à ce qu'on croit, par la raréfaction de l'air dans les plaines sablonneuses arrosées par la Platte, et qui s'étendent au nord jusqu'au grand détour du Missouri. Les rayons du soleil étaient alors brûlans et très-douloureux pour les yeux, bien que le thermomètre marquât rarement plus de 80 degrés (26,66 cent.)

Le 12 décembre, le thermomètre se tint au-dessous de zéro, pendant presque toute la journée. Le 9 février, la glace qui recouvrait le Missouri avait 16 pouces d'épaisseur; le 29, la débâcle eut lieu; et le 19 mars, elle avait totalement disparu.

La température de l'eau de source, dans un ravin profond et ombragé était de 47 ° (8,33 centig.); celle de l'eau de rivière de 32 ° (0,00 centig.), et celle de l'atmosphère de 56 ° (13,33 centig.)

Sur les bords de la Platte, le mercure marquait ordinairement, avant le lever du soleil, 60 ° (15,55 centig.). La température de de l'eau de rivière était d'environ 71 ° (21,66 centig.), tandis que celle de l'air était de 77 (25 centig.).

Suivant le Journal de l'expédition du gouvernement des États-Unis, qui remonta, en 1806, la Rivière Rouge, le climat doit être, sur ses bords, plus doux et plus uniforme. Les observations thermométriques faites chaque jour, depuis le 1er juin jusqu'au 6 juillet, entre Natchitoches et le village de Coashaty, ont fait con-

naître que la température de l'air y était de 72 à 93, et celle de l'eau de 79 à 92 (33,33 centig.).

Volcans. — Le 19 mars, on entendit, sur les bords du Missouri, une violente explosion souterraine. La glace, qui couvrait alors la rivière, se brisa avec fracas; une colline voisine s'affaissa en partie; et il en sortit une épaisse colonne de fumée. Il paraîtrait, d'après le récit des Indiens, que de semblables phénomènes s'y renouvellent fort souvent. Le tremblement de terre qui détruisit, en 1811, la ville de New-Madrid, fut ressenti dans la partie supérieure du territoire de Missouri.

Mirage. — Le 30 juin, l'expédition se trouvant en vue des montagnes Rocky, vit s'élever des plaines voisines d'épaisses vapeurs qui augmentèrent à mesure que le soleil devint plus ardent, et qui semblaient monter avec un mouvement vacillant et ondulatoire. La densité de cette vapeur était telle, qu'elle présentait dans chaque vallée l'apparence d'une pièce d'eau. L'illusion fut si complète que tout le monde y fut trompé. Une troupe de bisons, qui paissait dans une prairie, à la distance d'un mille, paraissait placée au milieu d'un lac, et l'on distinguait aussi clairement la réflexion de leurs corps que ces animaux eux-mêmes. Ces illusions, suivant l'auteur, sont très-fréquentes dans les déserts de l'Afrique et de l'Asie. En Perse, on les appelle *sirraub*, et dans la langue sanscrite *mriga trichna*, c'est-à-dire, le *desir* ou la *soif* de l'*antilope* (1). L'armée française, en traversant le désert qui s'étend d'Alexandrie à Rhamanieh, remarqua le même effet d'optique. La surface du sable lui présenta au loin l'apparence d'un lac. (2)

Sources. — Au pied du pic de James se trouve une source dont l'eau, fortement imprégnée de gaz carbonique, a déposé une si

---

(1) *Elphinston's mission, to Caubul, p.* 179, 4. *London*

(2) *Denon, Voyage etc., tom.* I. *pag.* 122.

grande quantité de cette matière, qu'il s'en est formé un large bassin, lequel aboutit à un ruisseau qui coule auprès. Ce bassin, d'une blancheur éclatante, est assez vaste pour contenir de 3 à 400 gallons et décharge continuellement avec un bruit sourd environ 50 gallons d'air et d'eau par minute; celle-ci est froide, limpide et agréable au goût. Le soir, sa température était de 63°, tandis qu'à l'ombre le thermomètre en marquait 68°. Près de là il existe une autre source de même espèce, qui ne déborde pas, mais d'où il sort constamment des bulles d'air. Sa température est de 67°.

Sources médicinales. — Sur la rive septentrionale de l'Arkansas, et dans un terrain marécageux, il y a six sources médicinales, découvertes par le capitaine Bell, et qui portent actuellement son nom. Elles sont toutes plus ou moins ferrugineuses et contiennent du muriate de soude. L'une est si fortement saturée d'air carbonique, et une autre d'hydrogène sulfuré, qu'on en sent l'odeur à une distance considérable. Les bisons et les daims qui fréquentent les plaines voisines ne boivent jamais de leur eau.

Les animaux qui peuplent cette contrée sont le bison, qu'on y rencontre quelquefois en troupes de 10,000; le cheval sauvage, qui se trouve en certains endroits; l'ours gris (ursus horribilis) ou blanc, l'ours noir ou ours ordinaire, qui se tient près des bois; le daim, de plusieurs espèces; l'élan dans le voisinage des bois, l'antilope américaine, connue sous le nom de cabri ou chèvre sauvage, qui suit le bison dans ses courses, et ne quitte les plaines que lorsque l'eau y devient rare; la marmotte ou chien de prairie (*arctomyx missouriensis*); et en général tous les animaux qui se trouvent dans les autres parties des États-Unis. Le pays est aussi peuplé d'une grande variété d'oiseaux; mais il est infesté de reptiles et d'insectes.

Cette contrée est habitée par différentes tribus indiennes, dont les principales sont les Ottoes ou Wah-took tah-tah; les descendans des anciens Missouris; les Omawhaw ou Maha, les Poncah,

les Pawnees, les Konzas, les Osages, les tribus nomades d'Arrapahoes, de Kaskaïas, de Kiaways, de Tatans et de Shiennes.

M. J. D. Graham, élève de l'astronome Ellicot, et actuellement lieutenant d'artillerie, qui était chargé de faire les observations astronomiques, a déterminé la latitude et la longitude de divers points importans et a relevé plusieurs erreurs graves qui se trouvent sur les meilleures cartes des États-Unis. Par exemple: le camp de l'Ingénieur près du Council Bluff, au lieu d'être placé par lat. N. 41° 42', et long. O. 96° 50', comme l'indique la dernière carte des États-Unis, publiée par M. Melish, avec l'autorisation du congrès, est situé par lat. N. 41° 25", et long. O. 95°. 43' 53" de Greenwich. La position de l'embouchure de la Platte est aussi erronée et de 6m de lat. trop au N. La position du plus haut pic qu'il y ait entre les sources de la Platte et de l'Arkansas, qui se trouve indiquée sur la même carte 40° 42' de lat. N. et 107° 20 de long. O. est également fautive, car le major Long, et le lieutenant Swift, qui l'a déterminée sur les lieux, la placent par lat. N. 38° 53 et long. O. 105 52. La même erreur se trouve aussi sur la carte du Mexique, publiée par J. H. Robinson, à Philadelphie, en 1819, où ce pic remarquable est placé par lat. N. 41° 30 et par long. O. 111° 20, c'est-à-dire, 20° 37' de lat. trop au N. et 5° 28' de long. trop à l'O.

---

(1) Consulter aussi les voyages de M. le baron de Humboldt, qui a vu le même phénomène.

TABLEAU de la latitude et de la longitude de plusieurs points importans dans l'Amérique septentrionale, telles qu'elles ont été déterminées par l'expédition.

POSITIONS.	LATITUDE N.	LONGITUDE O. de GREENWICH.
Shippingport (Kentucky)	38° 15' 23"	»
Camp sur le Mississipi, le 8 juin.	38. 26. 09.	»
Embouchure de la rivière Merameg.	38. 23. 39.	»
Saint-Louis (Missouri).	38. 36. 18.	90° 2' 35"
Camp sur le Missouri, le 28 juin.	38. 34. 33.	»
Franklin (Missouri).	38. 57. 09.	92. 57. 05.
Fort Osage (Missouri).	39. 09. 33.	»
Ile aux Vaches (Cow-Island) dans le Missouri. .	39. 25. 05.	»
Camp sur le Missouri, le 31 août.	39. 49. 01.	»
Fort Lisa, établissement de la compagnie des fourrures du Missouri.	41. 24. 13.	»
Cantonnement de l'ingénieur.	41. 25. 04.	95. 43. 53.
Confluent de la Platte.	41. 03. 13.	»
Id. de l'Elk-Horn, tributaire de la Platte. . . .	41. 12. »	»
Rivière de Boyer, où commencent les terres hautes.	41. 32. 15.	»
Rivière d'Elk-Horn, près du territoire des Pawnees.	41. 26. 07.	»
Village de Pawnees républicains.	41. 17. 03.	»
Embouchure du Missouri.	38. 51. 39.	90. 00. 40.
Id. de la rivière de Moyen.	40. 21. 48.	»
Id. de l'Illinois	38. 58. 23.	90. 18. »
Cap Girardeau, dans le Mississipi	37. 18. 39.	89. 17. »
Fort Espagnol, à Natchez	31. 33. 45.	»
Camp sur la Platte, le 4 juillet.	39. 57. 40.	»
Id. *Id.* le 5 juillet.	39. 50. 40.	105. 20. 45.
Id. à la base des Rocky-Mountains, le 8 juillet.	39. 23. 40.	»
1er camp sur l'Arkansas, le 17 juillet.	38. 18. 19.	105. 39. 45.
Camp sur l'Arkansas, le 19 juillet.	38. 14. 18.	»
Camp où l'expédition se sépara.	38. 12. 22.	103. 46. 16.
Camp sur la rivière Canadienne, le 6 août.	35. 16. 19.	»
Id. *Id.* le 22 août. . . .	35. 26. 29.	»
Id. *Id.* le 31 août. . . .	34. 57. 35.	96. 33. 00.
Id. *Id.* le 9 septembre. .	34. 50. 15.	»
Belle-Point (territoire de l'Arkansas).	34. 50. 54.	94. 21. 00.

Voyageur en Afrique. — M. H. *Campbell*, membre de la Société royale de Londres, qui depuis plusieurs années offrait ses services à la Compagnie d'Afrique, s'est déterminé à explorer cette intéressante partie du Monde à ses propres frais. Loin de le rebuter, la mort déplorable de MM. Bowdich et Belzoni semble redoubler son zèle ; elle lui laisse le champ libre. M. Campbell est déjà parvenu à quelques milles au-delà des rivières de *Cameroons* et de *Vieux Calabur*, que l'on suppose être des embouchures du *Niger.* Il s'est aussi rendu sur les bords du *Congo.* M. Campbell est un officier de marine distingué. Il a de grandes connaissances en topographie. On lui doit une édition des Poèmes d'Ossian et plusieurs travaux qui lui font honneur.

Description de la vallée de Wellington, daus la Nouvelle-Galles du Sud. — La vallée de Wellington est située par le 32° 32′ 45″ lat. S. et le 148° 29′ long. E. de Greenwich. Elle est bornée au N. par la rivière *Macquarie*, au S. par les monts *Narugal*, à l'O. par la *chaîne de Glen Finlas*, et à l'E. par une suite de montagnes basses et fertiles. Sa plus grande longueur est d'environ 25 milles, et sa plus grande largeur de 3. La rivière de *Bell*, d'une grandeur considérable, serpente dans son milieu et la divise en une suite de belles plaines séparées, qui viennent aboutir à ses deux rives, et qui renferment une contenance de 1000 acres de la plus belle terre qu'on puisse imaginer. Les gazons et les herbages croissent partout, et les bords de la rivière sont, en plusieurs endroits, couverts d'une broussaille impénétrable de plantes herbacées. A 12 milles au S. du confluent des rivières de *Bell* et de *Macquarie*, la vallée se resserre graduellement, et les montagnes de chaque côté paraissent plus élevées, et conservent néanmoins la même fertilité ; les plaines gardent toujours leur caractère. Les arbres qui fournissent le bois de merrain sont principalement l'arbre à gomme bleue, le casuarina, que les colons nomment chêne, et celui qu'ils connaisent sous le nom de pommier. Tous excèdent en hauteur ceux que l'on voit sur la côte orientale. La chaîne de *Glen Finlas* est hérissée de

cyprès d'une grande élevation. Leur aspect très-pittoresque présente, à une certaine distance, l'apparence de pins d'Écosse. Les rivières abondent en excellent poisson, dont plusieurs ont été reconnus peser plus de 40 livres. On y a pris des tortues du poids de 15 livres. Les oiseaux sauvages, parmi lesquels il faut citer l'emus, le pélican, le cygne, le grand-duc, la caille, etc., vivent en grande quantité dans cette vallée. Les kanguroos sont nombreux. Sous le rapport de la géologie, le sol offre un très-grand intérêt. Sur la rive méridionale de la rivière *Macquarie*, 3 milles S. E. du campement de M. Oxley, sont des lits de pierres vertes qui renferment de fort belles agathes; les montagnes qui bordent la vallée à l'E. se composent de calcaire de la meilleure qualité. La chaîne de *Glen Finlas* est principalement formée de brèche, susceptible d'obtenir un fort beau poli. On a observé de plus qu'il y avait des ardoises en abondance, quelques milles plus bas; le jaspe et le porphyre ont été vus par lits de grande largeur dans les montagnes voisines, et le granit dans les montagnes au S. E. de la vallée. Le *Glen Finlas* présente un tableau bien différent de ce que l'on a vu jusqu'à présent dans les districts colonisés de l'Australasie. La vue de nombreux cyprès, qui offrent une épaisse verdure, et de rochers escarpés à côté de pics élevés, a quelque chose de véritablement grand. L'ouverture du Glen dans la vallée est magnifique. Le contraste que l'on remarque dans ces deux tableaux ne peut se décrire. Pour tout, on peut dire de la vallée et du pays qui l'environne, que c'est le pays le plus intéressant où l'homme ait pu pénétrer.

A M. Jomard, *Président de la Commission Central.*

Sceaux, 20 juin 1824.

Monsieur,

J'ai vu, il y a quelques années, à Londres, une carte française de l'Afrique, dans laquelle on a dessiné une source et une rivière célèbre du Sahara, c'est-à-dire, le *Sakia el Humra*. Tous les voyageurs du Sahara connaissent cette rivière ou *Source Rouge*. L'empereur de Maroc, Yezzid, l'oncle de celui d'aujourd'hui, se plai-

sait à l'appeler la frontière méridionale de son empire. Cependant les géographes français n'admettent pas, à ce que je crois, cette rivière, dans leurs cartes. Cette circonstance ne doit pas être sans intérêt pour la Société de Géographie, surtout si elle juge à propos de publier une carte de ce pays.

Dans la Carte publiée par Faden, célèbre géographe, à Londres, en 1804, on voit, à la lat. N. 34°–30′, long. O. 2°, sur la rivière de Mulluwia, qui sépare Maroc d'Alger, les mots *Cataat el Wed;* le lecteur européen peut imaginer que c'est une ville ou bien un district; mais véritablement ces mots signifient : « *c'est ici que les voyageurs traversent la rivière.* » Nota. Il y a ici un bac.

Dans une Carte exécutée avec un art distingué, par M***, j'ai été surpris de voir, dans la partie occidentale du Sahara, les barbarismes suivans : *Labdesebas, Wadelims*, au lieu de *Woled Abbusebah, Waled Deleim*, kabyles des Arabes du Sahara (Voyez la Carte intitulée : *Map shewing the tracks as followed by the caravans from Fas et from Arguin to Timbuctoo*, *by J. G. Jackson*, 1820; mes lettres au Président de la Société royale de Londres, dans les *Proceedings of the African Association*, etc.; Notice qu'on a donnée au public, il y a quelques années).

On pourrait observer aussi que le kabyla des Arabes de *Tuat*, qui habitent une très-grande portion du Sahara, n'est pas inséré dans plusieurs cartes d'aujourd'hui, quoique ce soit un kabyla de plusieurs mille ames; l'empereur défunt le considérait comme la borne méridionale de son empire. Voyez la lettre dudit empereur au Roi d'Angleterre, dans mon *Account of Marocco*, page 320, ligne arabe 5e.

Je n'ai d'autre but, en vous adressant ces remarques, que celui d'éclaircir la géographie de l'Afrique.

James G. Jackson.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA SOCIETÉ,
RUE DU CADRAN N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO SEIZE.

Séances de la Commission Centrale.

Séance du 6 *août.*

M. le Directeur général du Dépôt de la guerre annonce à M. le Président que *Son Excellence le Ministre de la Guerre* accorde, pour la bibliothèque de la Société de Géographie, la collection des cartes publiées par le Dépôt de la guerre (Voir ci-après, documens, page 152).

La Commission Centrale invite M. le Président à adresser à Son Ex. les remerciemens de la Société.

M. le *Baron Coquebert-Monbret* donne communication de plusieurs extraits manuscrits d'ouvrages relatifs au voyage de Marco Polo, entre autres du morceau inédit suivant :

Copie d'un manuscrit en parchemin, appartenant à M. le barron Walkenaer, intitulé : *Mirabilia descripta per fratrem Jordanum a Severato, in India majori episcopum Columbensem;* avec un *fac simile* lithographié de ce manuscrit, qui est probablement de 1321 à 1325.

M. Coquebert-Monbret annonce qu'il a réuni quelques notes sur ces manuscrits.

L'examen en est renvoyé à la Section de Publication.

M. *Cottard*, Inspecteur, chargé des fonctions rectorales en Corse, annonce à M. *Barbié du Bocage* fils aîné, qu'il prépare un travail sur quelques coutumes singulières qui se sont conservées en Corse, ainsi que sur l'île *Bahiasia*. (Voir ci-après, documens, page 153).

M. *Warden* communique une Notice sur deux ouvrages récemment publiés dans les États-Unis, savoir : *Découverte des véritables sources du Mississipi et de la rivière Rouge*, par M. *Beltrami ;* et *Notes sur le Mexique*, par un citoyen des États-Unis. (Voir ci-après, documens, page 154).

M. *Malte-Brun* lit une Note sur les ouvrages de M. *Frœhn*, membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, et de M. *Rasmussen*, professeur à Copenhague, relatifs aux connaissances géographiques des Arabes sur la Russie et la Scandinavie. (Voir Bulletin n° 15, page 112).

Le même Membre annonce qu'on traduit actuellement un Mémoire de feu M. *Bowdich*, sur les découvertes faites depuis 1785 par les Portugais, dans l'Afrique australe; découvertes qui s'étendent, à travers le continent, depuis Angola et Benguela, jusqu'à Mozambique et Senna; de sorte que désormais, sur les cartes d'Afrique, une zône de contrées connues liera les deux côtes du continent dans cette direction.

Séance du 20 août.

M. le baron *Fourier*, l'un des secrétaires perpétuels de l'Académie Royale des Sciences de l'Institut, remercie, au nom de cette Académie, la Société de Géographie de l'envoi de son Bulletin.

M. *Romain*, consul de France à Dublin, annonce qu'il a distribué en Irlande les programmes de la Société.

M. *Roux* annonce que l'impression du texte de Marco Polo est presque terminée. Il ne reste à imprimer que le glossaire, les variantes et le discours préliminaire.

M. *Simonoff*, membre de la Société, et professeur à l'Université de Kasan, informe la Commission Centrale de son départ pour la Russie. Il lui offre de correspondre avec elle, et de la mettre en relation avec les sociétés savantes de la Russie. Il annonce quelques travaux géographiques exécutés par les Russes. (Voir ci-après, documens, page 159).

M. *Roux* lit une relation de M. *Derché*, sur le tremblement de terre d'Alep, en 1822. (Voir ci-après, documens, page 162).

M. *Alex. Barbié du Bocage* continue la lecture de l'Itinéraire d'Alep à Bagdad, par M. *Rousseau*.

M. *Malte-Brun*, en présentant, de la part de M. Gliemann, de Copenhague, un exemplaire de la *Description géographique de l'Islande*, publiée par ce savant, et dédiée à la *Société de Géographie*, donne une idée de ce livre et de la *Carte de l'Islande* qui l'accompagne. Il se réserve d'en communiquer un aperçu plus détaillé.

Membres nouvellement admis dans la Société.

MM. Baudrand, Maréchal-de-camp au corps royal du Génie;

Raulin, Secrétaire de M. l'ambassadeur de France en Danemark ;

Way (Lewis), Ministre de l'Église anglicane.

Ouvrages présentés et déposés sur le Bureau.

Séance du 6 août.

Nouvelles Annales des Voyages, de l'Histoire et de la Géographie, cahiers de juin et juillet 1824; par MM. *Eyriès* et *Malte-Brun*.

Notice sur le premier ouvrage d'Anatomie et de Médecine imprimé en turk, à Constantinople, en 1820; par M. *Bianchi.*

Recueil de Fetvas, écrit en turk et en arabe; par le même.

Journal de la Société Asiatique, 25e cahier.

Séance du 20 août.

Quatorzième livraison de l'*Atlas des Départemens de la France*, contenant les départemens d'*Ille et Vilaine*, *Loire-Inférieure* et *Maine et Loire;* par MM. *Perrot* et *Aupick.*

Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie; par *W. Wilkinson*, écuyer, ancien consul général d'Angleterre à Bukarest; traduit de l'anglais par M. de La Roquette, chevalier de la Légion-d'Honneur, l'un des rédacteurs de la Biographie universelle. Seconde édition considérablement augmentée; vol. in-8° ; à Paris, chez Anth. Boucher, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n° 34; L.-G. Michaud, libraire, place des Victoires, n° 3; Delaunay et Petit, Libraires au Palais-Royal.

Notice sur A. M. Rochon, membre de l'Institut; brochure in-8°; Paris, 1824; par le même.

Étude des Glaces, à l'usage des navigateurs dans les mers arctiques; 1 vol. in-8° ; Paris, 1819; par M. *Cadet, de Metz.*

Annales Européennes de Physique végétale, cahier de juillet 1824; par M. *Rauch.*

Description de l'Islande, ouvrage allemand dédié à l'Institut Géographique de Weymar, et à la Société de Géographie de Paris; par M. *Glieman.*

DOCUMENS.

Le 6 août.

Rapport *fait par* M. Bianchi, *sur l'ouvrage intitulé* Supplément *à l'Histoire générale des Huns, des Turcs et des Mongols, par* M. Senkowski, *professeur de langues et de littératures orientales, à l'Université Impériale de Saint-Pétersbourg*, 1 *vol. in-4°, Pétersbourg*, 1824.

Cet ouvrage, dont l'auteur vient de faire hommage à la Société de Géographie, a été traduit d'un manuscrit persan, donné en présent au chef de la mission russe, en Bukharie, par l'Emir Haïder, souverain actuel de cette contrée, et apporté à Saint-Pétersbourg, en 1821, par M. le baron de Meyendorff, attaché à la mission impériale.

L'auteur du manuscrit est Mohammed Youssouf Ibn Khodja Beka, Mounchi, ou rédacteur d'office de la cour de Moukim khan, prince qui parvint à la vice-royauté de Belkh, en 1702. L'histoire de Youssouf Mounchi, qui a pour titre, *Tezkereï Moukim Khan*, تذكرة مقيم خان, commence à la conquête du royaume de Bukharie par Mohammed Cheïbani khan, en 1505, et s'arrête à l'année de l'hégire 1117 (1706-7).

Les données vagues, incertaines et souvent contradictoires qui se trouvent dans Aboulgazi, d'Herbelot et autres, l'insuffisance et l'inexactitude des notions historiques que nous avons sur la domination des Uzbeks dans la Transoxane des anciens ; tels sont les motifs qui ont déterminé M. Senkowski a publier une Notice et un

Extrait détaillé du manuscrit cité plus haut. Comme il serait trop long de suivre cet auteur dans les détails où il entre pour rectifier les erreurs échappées aux historiens qui ont donné avant lui la première généalogie des khans de Bukharie, nous nous attacherons à la partie de son ouvrage qui nous a paru en faire essentiellement le mérite.

Un avantage qui résulte effectivement de cette traduction, c'est que les historiens qui ont écrit antérieurement, ne nous ont offert la succession des khans de Bukharie que jusqu'en 1599, tandis que M. Senkowski nous donne un tableau généalogique, tracé avec ordre, des deux dynasties, celle des Cheïbânis, et celle des Astracanides ou Batoukhanides, jusqu'en 1702.

La première partie de cette histoire de la Bukharie, quoique tracée rapidement, offre néanmoins des détails curieux et des anecdotes caractéristiques ; mais c'est particulièrement sur les circonstances de la seconde époque, où il vivait lui-même, que l'écrivain persan s'est le plus étendu. M. Senkowski a donné des extraits des quinze règnes dont se composent ces deux dynasties. Les notes explicatives et philologiques, qui suivent, et qui sont accompagnées de textes persans et djagataïs, offrent des citations poétiques remarquables par l'esprit et la délicatesse des pensées, particulièrement celles qui se rapportent aux règnes d'Abdoullah ibn Iskender et Abdoul Aziz, l'un des princes les plus lettrés de la seconde dynastie. Ces notes se terminent par des renseignemens authentiques, recueillis par M. le conseiller d'état Negri, sur l'histoire de la Bukharie, depuis l'époque où finit le manuscrit de Youssouf Mounchi, jusqu'à nos jours. Ces documens nous font connaître la continuation de la seconde dynastie, depuis 1702, jusqu'en 1740, et l'origine d'une troisième à laquelle appartient Mir Haïder, aujourd'hui régnant. Ce prince, qui descend de Djinguiz par sa mère, occupe le trône depuis 23 ans, sous le titre d'Emir.

M. Senkowski donne ensuite des remarques géographiques,

puisées dans l'auteur qu'il a traduit, et qui sont d'autant plus intéressantes que la partie de la grande Bukharie à laquelle elles se rapportent nous est peu connue. A l'indication de tous les lieux mentionnés dans son manuscrit, M. Senkowski a cru devoir joindre les renseignemens qu'il a recueillis sur leur position géographique: il n'omet pas même les places dont les noms sont déjà connus, parce que les descriptions des royaumes modernes de l'Asie, composées sur des renseignemens qui datent depuis sept siècles, méritent peu de confiance. Il a donc pensé que la mention d'un endroit trouvé dans son auteur serait importante, au moins comme preuve de ce qu'il existe encore aujourd'hui, car il s'est convaincu que beaucoup de noms de villes cités par Ibn Haoucal, Aboul Feda et Hadji Khalfa, dans leurs descriptions de la Transoxane, sont entièrement inconnus des naturels du pays. M. Senkowski a marqué d'un astérisque les dénominations rapportées par les Géographes orientaux: nous croyons devoir renvoyer, pour les dernières, à l'ouvrage même, et nous nous bornons à extraire de la liste qu'il donne, les noms des lieux qui, par leur nouveauté, peuvent contribuer plus particulièrement aux progrès de la Géographie.

Sïah-Djerd سياه جرد, bourg éloigné de deux parasanges de la forteresse de Belkh.

Buluk-Aktchè بلوك اقچه, bourg ou ville entre le Djihoun (l'Oxus) et Chroubourgân.

Mezari Baba-Abdal مزار بابا ابدال, le tombeau du religieux, bourg de la province de Belkh.

Khan-Abad خان اباد, bourg entre le Djioun et Belkh.

Achgar et Caradâgue اشغار وقرةطاغ, situés dans le Turkestan, sont les monts les plus éloignés de ces contrées, vers le Kachgher.

Ser-Kupruk سركوپروك (la tête du pont), ville qui paraît être la même que celle nommée par Aboul Feda Khouchafaghn,

bourg, grand et fertile du pays de Seghed. Il faut cependant le distinguer de Serpoul, dont le nom a la même signification.

ولایت میانکال *Vilaïti-Miyankal*, le nom moderne de l'ancienne vallée de Soghd : c'est le pays qui s'étend le long des rives du Zerrèsfhân, entre Samarcande et Boukhara (1).

Nev Behar نوبهار, bourg du côté d'Endkhoud, sur le chemin qui, de cette ville, conduit dans le Bedakhchan.

Guedj douan قلعهٔ کجدوان, est un bourg situé au nord de Boukhara à la lisière du pays cultivé.

Naaman نعامان, forteresse dans le Bedakhchan.

Djouz-Gun جوز کون, la plus forte ville du Bedakhchan. Cette place, dit M. Senkowski, doit être distinguée de *Djouz-djan*, dont M. le baron de Sacy parle dans ses Notices et Extraits, tome IV, page 375, et M. Wilken dans son *Historia Samanidarum.*

Kechem کشم, district des environs de Candez.

Dirsek درسک, bourg qui doit se trouver aux environs de Naaman, sur le chemin de Candez.

Bala Mourgâb بالامورغاب, place considérable du Khorassan. On connaît la dénomination de Mourgâb, par les Géographes orientaux ; mais celle de Bala Mourgâb ou Mourgâb supérieure, donne à croire qu'il y a une autre place qui porte le nom de Furou Mourgâb, ou Mourgâb inférieure.

Kara koul قرهقول, une des portes de Boukhara : c'est aussi le nom d'une grande ville, située à 10 lieues S.-O. de cette capitale.

Deriaï kouktechè دریای کوکچه, fleuve principal du Bedakhchan.

---

(1) Plusieurs de ces notes géographiques ont été rectifiées par M. Senkowski, sur les observations récentes que M. le baron de Meyendorff a bien voulu lui communiquer avant la publication de son voyage d'Orenbourg à Boukhara.

C'est le même que M. Elphinstone (An account of the kingdom of caubul) écrit Kokcha.

Namaz guiah نماز گاه (l'Oratoire), bourg peu éloigné de Belkh, sur la route de Bokhara.

Djouï bar جويبار est effectivement le nom d'un des quartiers de Boukhara.

Feïz-Abad فيض اباد, est une ville du Bedakhchân. Elle est désignée quelquefois sous le même nom que la province dont elle est aujourd'hui la capitale. Il y a un autre Feïz-Abad, entre Ankoy (Andkhou) et Belkh : c'est encore le nom d'un village, près de Boukhara.

Bag Mourad باغ مراد, village peu éloigné de Belkh. *Derbendi-kataï* دربند خطاى, défilé qui doit se trouver dans la chaine du Mont Bilour, qui borde au nord le Kachgher.

Kerem قرم, M. Senkowski pense que ce nom, par lequel les Orientaux désignaient l'ancienne capitale de Djinguiz khan, indique maintenant tout le Khataï septentrional, ou le nord de la Tartarie chinoise.

Koutel كوتل, mot qui signifie : *Passage à travers les monts.* A huit jours de marche de Khouloum, vers le Kaboul, on passe une rivière nommée autrefois Doûybar, qui prend sa source dans une montagne, appelée Cara-dague ou Cara Koutel. Au-de-là de Bâmiân, on traverse un défilé qui porte le nom de Kouteli Had dji Khak. Il paraît que c'est le premier de ces deux défilés que l'auteur Persan désigne sous le nom de Koutel.

Araleq ارالق, ce nom est donné au pays compris entre les deux bras du fleuve Amon et la mer Aral.

Ruluk khoulm بلوك خلم, ville sur la route de Candez, à Belkh, éloignée de cette dernière capitale de deux journées de marche. C'est le Kullum de M. Elphinstone.

Orta-Erel اورتا ارل , île sur le Djihoun elle doit se trouver sur la ligne tirée de Belkh à Hissar.

Qoubadiian قوباديان , fort occupé par la tribu de Dourmân : il est situé entre Belkh et le Djihoun, sur la ligne tirée de cette ville à Termouz.

Tenki-Divan تنك ديوان et *Bendi-harem* بند حرم , défilés qui doivent être placés dans la province de Termouz.

Calaï-Kakaï قلعه كاكاى , fort de la même contrée.

Ichikmich et *Talikan* ou *Talkan*, نواحى اشكمش وطلقان. Cette dernière province est placée par M. Elphinston, entre celle de Belkh et Bedakhchan. Il l'écrit Talikhan.

A ces observations géographiques se trouve joint, un état descriptif des monnoies qui ont cours en Tartarie.

Enfin l'ouvrage se termine par le texte de quelques fragmens historiques pris dans le manuscrit de Youssouf Mounchi, dont M. Senkowski, sans les traduire littéralement, a donné des extraits, et qu'il destine aux amateurs de la langue persanne. Ces morceaux, quoique pour la plupart écrits dans le style emphatitique des orientaux, n'en sont pas moins remarquables par la beauté, la richesse des expressions, et comme renfermant un grand nombre de mots turcs employés par les Persans, et relatifs à l'art militaire moderne de ces peuples.

En résumé, nous pensons que la traduction de M. Senkowski est un ouvrage utile, en ce qu'il jette de nouvelles lumières sur l'histoire, la géographie et la littérature d'une partie de l'Asie digne de notre attention.

Extrait de deux lettres de M. Delaporte, *Vice-Consul à Tanger, ancien Chancelier du consulat de Tripoli de Barbarie, à M.* Jomard, *Membre de la Société de Géographie.*

. . . . Je dois d'abord vous signaler quelques inexactitudes que le capitaine américain James Riley (naufragé aux mêmes lieux que M. Cochelet), a consignées dans son livre intitulé : *Naufrage du brick le Commerce.* L'une de mes remarques porte sur le mot arabe جيل djyl, qu'il écrit *zilles.* Ce n'est pas sous le rapport orthographique de ce mot que j'ai la prétention de l'attaquer, mais sur la signification qu'il lui donne. Il entend par-là un espace de quarante années de vie, tandis que جيل ne signifie réellement que *génération*, ou vingt ans. Il déduit de son interprétation erronée, que des arabes qui ont quatre جيل djyl ou zilles d'âge, comptent 160 ans d'existence, lorsque, par le fait, ils n'en ont que 80 ; et il part de là pour attribuer la longévité surnaturelle dont il se plaît à gratifier les habitans du désert, à la régularité, à la sobriété de leur manière de vivre, à la chaleur du climat auquel ils sont accoutumés, à leurs transmigrations continuelles d'un lieu à un autre. Cependant la manière de vivre des arabes errans semblerait devoir opérer un effet tout-à-fait opposé. Vous savez vous-même que la décrépitude se grave en tristes sillons sur le front d'un Arabe qui n'a pas même atteint la moitié de la carrière de la vie. Cette apparence de vieillesse prématurée ne pourrait-elle pas provenir des fatigues de leurs voyages continuels, de la mauvaise nourriture à laquelle ces voyages les réduisent, de l'abus de leur tempérament épuisé par le commerce des femmes et ruiné par l'intempérie des saisons à laquelle les expose leur vie vagabonde ; enfin des craintes, des alarmes sans cesse renaissantes journellement, soit qu'ils aient à fuir leurs ennemis, soit qu'ils aillent les surprendre. Ayant

vécu parmi les Arabes, vous pouvez, beaucoup mieux que tout autre, émettre un avis sur ce point.

L'erreur, si toutefois c'en est une, dont je vais vous parler, porte sur l'étymologie du nom donné aux habitans actuels de l'Afrique. J'ai lu dans un livre de *Recherches historiques sur les Maures*, à la *page* 38 du discours préliminaire, un passage où l'on fait remonter l'origine du nom qu'ils portent en Europe aux *Mahurim*, c'est-à-dire à tout ce qu'il y a de plus hébreu dans la profondeur des siècles. Le savant Bochard a cru trouver une analogie entre les mots *Mauri* et *Mahurim*. Cette étymologie ayant souri à l'auteur des *recherches historiques sur les Maures*, il s'en est emparé pour donner à ses héros une origine singulière. En ma qualité d'orientaliste, je devrais aussi sourire à une étymologie qui donne aux habitans de l'Atlas et du Sahara, parmi lesquels je suis pour ainsi dire condamné à vivre, des ancêtres qui remonteraient, par droit de dénomination, aux temps du déluge et même au-delà : mais l'amour-propre doit céder au raisonnement ; ainsi, au lieu de me prêter à leur donner une dénomination anti-diluvienne, je me vois forcé de reconnaître que le mot *Maures* ou *Mauri* vient tout simplement du mot grec *mavro*, l'U et le V étant proprement une seule et même lettre. Les Grecs auront ainsi désigné les Africains, à cause de la teinte de leur peau ; car s'ils n'eussent pas été *Mavro*, c'est-à-dire *noirs*, originairement du moins, on leur eût donné un nom analogue à leur couleur. C'est donc par analogie de couleur et non de parenté, qu'ils ont reçu le nom qu'ils portent encore de nos jours.

L'auteur des recherches a commis une autre erreur dans le livre ci-dessus désigné. Il avance que les Mahométans ou les Maures ont reçu des Chrétiens l'art de lire et d'écrire, parce que le Coran les nomme اهل الكتاب, Ahl-el-Kitab, ce qu'il traduit par *gens de livre* ou de *lecture*. S'il eût été un tant soit peu versé dans la langue arabe, il n'eût pas ignoré que Mahomet désigne sous cette dénomination, non-seulement les Juifs, mais encore les Chrétiens,

parce qu'ils suivent des codes de lois religieuses : la Bible et l'Evangile.

Le même auteur se trompe encore sur le mot حاج, hagge, c'est-à-dire pélerin, qu'il fait dériver du mot حجاز, hegiaz (nom-propre d'une province de la contrée où se trouvent les villes que les Mahométans visitent en pélérinage), à cause de la concordance approximative qu'il trouve entre ce dernier nom, et celui de حجاج, hagage, pluriel du premier.

C'est ainsi que, quand on ne comprend pas une langue, on se laisse aller complaisamment aux erreurs de l'imagination. On compromet les auteurs qu'on traduit, et on donne des interprétations fautives ou des sens forcés aux mots dont on se sert dans ses citations.

C'est ce qui vient d'arriver à M. Paolo della Cella, à la page 170 de son Voyage dans la Pentapole Libyque, lettre XIV. Ce médecin voyageur s'abandonnant à la gaîté de son imagination au sujet de deux sources qui fécondent les terres de Derne, s'écrie : Les gens de Derne font un si grand cas des deux sources dont leur territoire est arrosé, qu'ils leur donnent le nom de عين, Haën, c'est-à-dire, suivant lui, *Prunelle de l'œil*, et appellent l'une *Haën Derna* عين درنة, *l'œil de Derne*, et l'autre *Haën Bemansour* عين ابومنصور, c'est-à-dire *l'œil d'Abou-Mansour*, sans doute parce que ces sources sont aussi chères pour eux que la prunelle de leurs yeux. L'auteur, qui connaît la langue arabe, au lieu de sacrifier une traduction exacte à une interprétation spirituelle, aurait dû savoir, puisqu'il cite de l'arabe, que le mot *Aïn*, comme il écrit ce mot, signifie une source, une fontaine d'où l'eau surgit, et que c'est par allusion que l'œil a reçu des Arabes cette dénomination, parce qu'il est la source d'où coulent nos larmes, qui sont l'expression de nos diverses sensations. Puisque je suis sur le chapitre de M. della Cella, je vous dirai en passant que le père Pacifique, préfet de la Mission apostolique de Tripoli de Barbarie, dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois, doit relever, dans la relation qu'il va donner de ses courses dans la Pentapole Libyque, les erreurs qu'il a ren-

contrées dans l'ouvrage du médecin(1). Pour vous parler une dernière fois de M. della Cella, il semble hésiter à déterminer la position où ont dû être situées les trois villes principales de la *Tripolitaine* d'Afrique : *Leptis magna*, *Œa* qui est Tripoli, et *Sabrata*. Ces villes semblent cependant bien indiquées par les noms qu'elles portent encore aujourd'hui. *Lebda* concorde avec *Leptis; Œa*, que l'on aura nommé *Œapolis*, et ensuite, par altération, *Neapolis* (et qui est *Tripoli*) avec *Trabolos;* et *Sabrata* avec *Zoagha*, que l'on appelle aussi *Tripoli-vieux* : J'en ai vu les ruines (2).

Les Annales maritimes, tomes 4 et 5, chapitre de la *Taxidermie*, offrent, je crois, une autre erreur qui porte sur le mot *Coux-couz*, auquel M. Lesson, naturaliste, donne le nom technique de *Holcus spicatus*, et qu'il range parmi les plantes d'Afrique. Il s'en faut de beaucoup que le *Coux-couz* de M. Lesson ou le *Couscoussou* dont les habitans de l'Afrique font un usage si habituel, soit une plante herbacée *épifère*, à moins qu'on ne le place dans la classe des *farinæ subactæ* de Gênes et de Naples, tel que les pâtes de macaroni, de vermicelle etc.; car le couscoussou n'est autre chose que le produit d'une manipulation de semoule de farine de froment ou d'autres

(1) Le père Pacifique vient de m'envoyer une Note succinte sur les cinq villes de la Pentapole, qu'il a parcourues. Elle ne diffère presqu'en rien de ce que M. Cervelli en dit. Il m'avait fait parvenir des plantes du fameux Silphium qu'il a retrouvé dans son voyage; mais elles sont mortes en route, malgré tous les soins qu'on a pu se donner pour me les conserver : c'est une perte. Le père Pacifique ne parle pas en bien du voyage qu'a publié M. Paolo della Cella, docteur en médecine, sur la Pentapole Cyrénaïque. Voici ce qu'il m'écrit à ce sujet : « Ce voyage donne quelque idée de la Pentapole; mais je n'ai pas trouvé » exact ce qu'il dit de Cyrène et des autres lieux que j'ai visités. Je lui ai fait » savoir en quoi son voyage péchait contre l'exactitude. L'auteur en a couvert » les défauts par l'ornement du récit. »

(2) M. Delaporte a rédigé une relation détaillée des ruines de Leptis, et il a reccuilli les inscriptions. Le tout a été communiqué à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.

céréales mêlées d'une très-petite quantité d'eau, qui, tournée avec la paume de la main et mise à plat dans le fond d'un vase de terre en forme de gamelle, est amenée à l'état de grains plus ou moins gros, qui ressemblent à des parcelles de gruau ou de riz concassé, mais d'une rondeur presque parfaite.

Au risque d'abuser de votre complaisance, permettez-moi de finir par une réflexion. Combien d'erreurs les traducteurs, même les plus instruits, faute de connaître la véritable acception des mots qu'ils ont été dans le cas d'interpréter, n'ont-ils pas commises, donnant des sens simples à des passages qu'ils auraient dû rendre figurément et *vice versâ!* Que d'antiphrases, d'euphémismes, de locutions qui, s'ils étaient traduits mot à mot, ne pourraient être compris!

EXTRAIT *de la lettre adressée à M. le* Président, *par M. le* Directeur général du Dépôt de la Guerre.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous informer que le Ministre de la Guerre a rempli le desir de la Société de Géographie, en accordant, pour sa bibliothèque, la collection des Cartes publiées par le Dépôt de la Guerre, que vous lui avez demandée. La Société reconnaîtra, sans doute, dans ce don, l'intérêt que Son Excellence prend à ses travaux, et le desir qu'elle a de les voir couronnés de succès.

Recevez, etc.

Signé Mis DELACHASSE DE VÉRIGNY.

État *des Cartes du fonds du Dépôt de la Guerre, données à la Bibliothèque de la Société Géographique, en vertu d'une décision du Ministre de la Guerre, du 7 juillet* 1824;

Savoir :

La France, par Capitaine, en 20 feuilles.
La France, par Cassini, en 184 feuil.
Les Etapes de la France, par le Dépôt, 4 feuil.
Carte administrative de la France, *idem*, 3 feuil.
Le Canal de Languedoc, 22 feuil.
Le Comparateur des Echelles, 2 petites feuil.
Les Pyrénées, par Roussel, 8 feuil.
Le Haut Dauphiné et Comté de Nice, par Bourcet, 9 feuil.
Les Limites de France et de Savoie, 14 feuil.
Le Diocèse de Cambrai, par Villaret, 4 feuil.
La Champagne et la Brie, par Bazin, 2 feuil.
Les Rivières approvisionnant Paris, 2 feuil.
Les Teintes conventionnelles, 5 numéros.
La Forêt de Fontainebleau, par le Dépôt, 1 feuil.
La Forêt de Senart et sa réduction, 2 feuil.
La Forêt de Rambouillet, 2 feuil.
La Carte des Chasses, par le Dépôt, 13 feuil.
La Souabe, *idem*, 18 feuil.
Réduction, ou Petite Souabe, 4 feuil.
L'Italie et Royaume de Naples, par d'Albe, 54 feuil.
La Morée, par le Dépôt, 1 feuil.
Le Plan de Pondichéry, 1 feuil.
La Wetteravie, par Beaurain, 1 feuil.
Le Cercle de Westphalie, 1 feuil.
La Hesse, par Beaurain, 4 feuil.
L'Irlande, par le Dépôt, 1 feuil.
Les Environs de Londres, *idem*, 3 feuilles réunies.

Le Plan de Londres, *idem*, 1 feuil.
Le Plan de Dantzig, *idem*, 1 feuil.
La Russie Européenne, *idem*, 79 feuil.
Les Postes de la Russie, en trois feuil.
Le Tyrol, par le Dépôt, 9 feuil.
La Prusse, par Schroetter, 25 feuil.
L'Archipel Toscan, par le Dépôt, 1 feuil.
Les Alpes Françaises, 2 feuil.

EXTRAIT *d'une Lettre de* M. Cottard, *Inspecteur chargé des fonctions rectorales en Corse, membre de la Société de Géographie, à* M. Barbié du Bocage.

Ajaccio, 18 juillet 1824.

JE prépare pour mon prochain voyage à Paris, un petit travail sur les coûtumes les plus singulières qui se sont conservées dans plusieurs parties de la Corse ; j'espère obtenir la faveur de lire moi-même ces notes à une des séances de la Société de Géographie.

J'ai visité dernièrement un petit îlot des bouches de Bonifacio, appelé *San Bahisi*, où il se trouve, avec une colonne de 6 mètres de hauteur, mille morceaux de granit préparés pour des tables, des cintres, etc., etc. Je recherche a présent sous quel peuple avait lieu cette magnifique exploitation. Si je ne parviens pas à me procurer, sous ce rapport, les documens nécessaires, j'aurai du moins relevé l'erreur de plusieurs géographes, qui ont placé ces restes de travaux dans l'île Lavezzo, qui, au contraire, n'offre aucune trace semblable, et qui est à-peu-près d'un mille de distance de *San Bahisi*.

Notes on Mexico, etc., *Notes sur le Mexique, faites pendant l'automne de* 1822, *accompagnées d'un Résumé historique de la révolution, et de Traductions de pièces officielles sur l'état actuel de ce pays, avec une Carte; par un citoyen des États-Unis: un vol. in-8°., de* 359 *pages. Philadelphie*, 1824.

L'auteur, M. le colonel Poinsett, de Charleston, a donné, sous ce modeste titre, une foule de renseignemens variés et intéressans sur la situation du Mexique pendant l'automne de 1822.

« Les Notes, dit l'auteur, que je livre au public, ont été écrites durant un court séjour que j'ai fait au Mexique dans l'automne de 1822. Elles ont été adressées, en forme de lettres, à un ami, et n'étaient pas destinées à voir le jour. Toutefois le vif intérêt que prennent mes compatriotes à tout ce qui a rapport à ce pays, et les renseignemens incomplets qu'ils possèdent sur les causes et le caractère de la révolution qui vient de s'y opérer, m'ont décidé à consentir à leur publication.

» La forme d'un journal n'est peut-être pas celle qui convient le plus à un ouvrage de cette nature; et ce n'est pas non plus celle que j'aurais préférée : mais il m'eût fallu plus de temps que je ne pouvais y en consacrer pour changer ces lettres de manière à présenter un récit plus suivi; et, d'un autre côté, je ne pouvais en différer plus long-temps la publication sans leur faire perdre leur principal intérêt.

» Ces considérations expliqueront, si elles n'excusent pas le défaut de méthode qui règne dans le classement des matières variées qu'il renferme. J'ai écrit ces notes dans la capitale du Mexique, pendant les momens de loisir que j'ai pu dérober à mes occupations et pendant mon voyage dans le pays; et, à l'exception du résumé historique qui se trouve dans l'Appendice, l'exactitude des renseignements qu'elles renferment a été vérifiée sur les lieux.

» Je n'ai d'autre prétention, en publiant ces Notes, que celle de faire connaître la partie du Mexique que j'ai parcourue. Le lecteur trouvera de plus amples détails, à ce sujet, dans les ouvrages de Lorenzana, Alzate, Clavigero, Boturini, Mier, Robinson et Humboldt, mais surtout dans celui de ce dernier, où j'ai puisé de précieux renseignemens. Ce célèbre voyageur a tout vu et tout décrit avec une exactitude scrupuleuse. Lisez son « Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, » et vous acquerrez, sinon une connaissance parfaite du pays, du moins une idée beaucoup plus correcte que celle qu'en a donnée aucun autre voyageur avant lui. »

M. Poinsett s'est embarqué sur la corvette le *John Adams*, le 28 août 1822. Il a touché à Puerto-Rico, où il est resté depuis le 26 jusqu'au 30 septembre, à parcourir cette île, dont il donne une courte description. Suivant le dénombrement de la population, fait en 1822, elle était alors de 225,000 habitans, dont 25,000 esclaves. La majeure partie de la population libre se composait de gens de couleur. Depuis quelques années, il y émigre, dit-on, d'Europe, de 6 à 8,000 personnes annuellement. La ville de San-Juan renferme environ 20,000 ames. »

La corvette, ayant remis en mer, rencontra, le 1er octobre, près de l'île de Mona, le brick des États-Unis le *Spark*, à bord duquel M. Poinsett se rendit d'abord à Laguira, et de là à la Vera-Cruz, où il arriva le 18 du même mois.

Il prit ensuite le chemin de Mexico, et passa par Jalapa et Puebla. La population de cette dernière ville, que M. de Humboldt a évaluée, en 1803, à 67,800 habitans, n'en renfermait, suivant le recensement qui fut en fait, en 1820, que 60,000.

Il arriva dans la capitale de la Nouvelle-Espagne le 27 octobre suivant. D'après tous les renseignemens qu'il s'est procurés sur la population de cette ville, il croit pouvoir l'évaluer de 150 à 160,000 habitans. M. de Humboldt l'a estimée, en 1801, à 137,000.

La population de plusieurs autres villes a subi des changemens remarquables. Celle de la Puebla, comme on l'a déjà vu, est demeurée presque stationnaire; mais la population de Guanaxuato, de 70,000 qu'elle était en 1803, savoir, 41,000 dans la ville proprement dite, et 29,000 dans les mines voisines et les faubourgs, est actuellement réduite à 15,379 dans la ville, et à 16,441 dans le voisinage; en tout, 31,820. La population de Guadalaxara, au contraire, s'est accrue, de 19,500 habitans qu'elle était en 1803, à au moins 70,000; et c'est aujourd'hui la seconde ville de l'empire, sous le rapport de la population.

Queretaro renferme 30,000 habitans, dont 11,000 Indiens; Salamanca et Irapuato, chacune 4,000; Hacienda de Burras, 4,854; Valenciana, 4,000, de 22,000 que sa population était autrefois, etc.

Les forces militaires du Mexique étaient, en 1822, de 40,764 hommes, savoir :

Troupes de ligne, dont 4,500 de cavalerie,	10,764.
Milices.	30,000.
Total.	40,764.

Le Tableau suivant de la quantité d'or, d'argent et de cuivre monnoyés à Mexico, depuis 1802 *jusqu'en* 1821 *inclusivement, dressé le* 15 *juillet* 1822, *par* Don Jose-Mariana Paria, *peut faire suite à celui qu'en a donné* M. de Humboldt, *depuis* 1690 *jusqu'en* 1803.

Années.	Or.	Argent.	Cuivre.	Totaux.
1802	839,122 doll.	17,959,477 3 1/4	»	18,798,599 3 1/4
1803	646,050	22 520,856 1 3/4	»	23,166,906 1 3/4
1804	959,030	26,130,971 0 1/4	»	27,090,001 0 1/4
1805	1,359,814	25,806,074 3 1/4	»	27,165,888 3 1/4
1806	1,352,348	23,383,672 6 1/2	»	24,736,020 6 1/2
1807	1,512,266	20,502,433 7 1/4	»	22,014,699 7 1/4
1808	1,182.516	20,703,984 7 1/4	»	21,886,500 7 1/4
1809	1,464,818	24,708,164 2 1/2	»	26,172,982 2 1/2
1810	1,095,504	17,950,684 3 1/2	»	19,046,188 3 1/2
1811	1,085,363	8,956,433 0 3/4	»	10,041,796 0 3/4
1812	381,646	4,027,620 0 3/4	»	4,409,266 0 3/4
1813	»	6,133,983 6	»	6,133,983 6
1814	618,069	6,902,481 4 1/2	103,555 »	7,624,105 4 1/2
1815	486,464	6,454,799 5	101,356 5	7,042,620 2
1816	960,393	8,315,616 0 1/4	125,281 6	9,401,290 6 1/4
1817	854,942	7,994,951 0	»	8,849,893 0
1818	533,921	10,852,367 7 1/2	»	11,386,288 7 1/2
1819	539,377	11,491,138 5	»	12,030,515 5
1820	509,076	9,879,078 1	»	10,406,154 1
1821	303,504	5,600,022 3 1/2	12,700 »	5,916,226 3 1/2
Totaux.	16,684,223	286,292,811 5 3/4	342,893 3	303,319,928 0 3/4

L'appendice renferme, entre autres documens intéressans, un voyage de Tampico à Mexico, qui a été communiqué par un ami au colonel Poinsett ; nous nous contenterons de donner la Table des distances entre ces deux villes.

De Pueblo Viejo de Tampico, à El Arrojio-del-Monte.	3	1/2
De là à Esterilla.	12	1/2
— à Los Huevas.	13	»
— à Tantoyuca.	4	»
— à Las Flores.	3	»
— à La Pesca.	11	»
— à Papatipan.	6	»
— au sommet de Penulco.	10	»
— à Zagualtipan.	3	»
— au Rio Oquilcalco.	3	»
— au Rio Grande.	4	»
— au Mittan Grande.	3	»
— au Mittan Chiquito.	6	»
— à San-Mateo.	10	»
— à Guadaloupe.	11	»
— à Mexico.	1	»
En tout.	104 lieues.	

M. Poinsett visita l'île de Cuba, à son retour du Mexique. D'après le recensement de la population de cette île, fait en 1817, elle était alors de 671,079 habitans, savoir :

Blancs.	259,260.
Gens de couleur, libres.	99,682.
Noirs libres.	54,375.
Gens de couleur, esclaves.	32,302.
Noirs esclaves.	166,843.
Esclaves importés en 1817.	25,976.
Etrangers.	32,641.
Total.	671,079.

Le produit moyen de l'île, pendant sept années, a été de 300,000 caisses de sucre, de 400 livres chacune, et de 25,000,000 livres de café.

W^n.

Lettre de M. SIMONOFF, *professeur de l'Université de Kasan, à la Commission Centrale.*

Messieurs,

Ayant eu l'honneur d'être appelé parmi vous, et associé à vos travaux qui sont véritablement utiles pour les progrès des sciences, comment puis-je vous en témoigner ma reconnaissance, autrement que par mon zèle à communiquer à votre illustre Société tout ce qui peut mériter son attention, dans le vaste empire sous les lois duquel je suis né? Je sais combien mes talens sont peu suffisans pour satisfaire complètement au desir de la Société; j'espère, cependant, que mon heureuse situation me donnera les moyens d'y parvenir. Né à Astrakhan, capitale d'un ancien royaume des Tartares, et à présent ville remarquable par la richesse de son commerce en Asie, par son abondance, par la diversité de ses habitans, par le voisinage d'intéressans pays, tels que les Caucases, la Perse et la Géorgie; établi à Kasan, qui donnait son nom à un autre royaume tartare, et qui est maintenant la troisième ville de la Grande Russie, et le dépôt de tout le commerce de la Sibérie et de la Chine; membre d'une Université qui dirige l'instruction publique dans un arrondissement composé de quinze gouvernemens, j'espère avoir le moyen de rassembler sur ces intéressans pays, quelques notions que je puiserai tantôt dans mes propres observations, tantôt dans une correspondance que je me propose d'entretenir avec des personnes instruites qui les habitent.

L'arrondissement de l'Université de Kasan est le plus vaste et le plus intéressant de tous les arrondissemens scientifiques de la Russie. Son influence s'étend depuis le pays civilisé des gouvernemens de Kasan, de Nizhnei-Novogorod, de Simbirck, de Penza jusqu'à la péninsule du Kamtschatka; depuis le beau climat des gouvernemens de Saratow, d'Astrakhan, des Caucases; depuis

le climat brûlant de la Géorgie jusqu'aux neiges perpétuelles de la côte de la mer Glaciale. C'est de ces pays que j'espère avoir l'honneur d'entretenir de fréquentes relations avec la Société de Géographie, après mon retour à Kasan.

La Sibérie, à elle seule, mérite l'attention des savans. Elle doit exciter leur curiosité, par la diversité de ses climats, de ses productions, de ses plantes, par les richesses intarissables cachées au sein des montagnes qui la couronnent, par la marche rapide de la civilisation de ses habitans indigènes. Cependant, presque tout y est inconnu. Et, dans toute l'Europe, on n'a qu'une connaissance bien incomplète, et quelquefois inexacte, de ce pays naissant, surtout sur les objets dont s'occupe la Société de Géographie. Les travaux sublimes de Pallas, d'Aclanes et d'autres savans voyageurs, nous ont découvert des objets éminemment intéressans sur l'histoire naturelle; mais, pour connaître ce pays, il reste encore beaucoup à faire.

Les positions de beaucoup de villes ne sont déterminées qu'aproximativement, la hauteur des montagnes n'a pas encore été mesurée; on ne peut encore répondre de l'exactitude des positions, que relativement à quelques endroits situés sur la route, depuis Kasan jusqu'à Kiachta, déterminée par le célèbre académicien Schabert, pendant son voyage, à la suite de l'ambassade russe en Chine, et de quelques autres situés près des mers, et visités par plusieurs savans navigateurs russes et étrangers. Le nivellement et la détermination des degrés du méridien, dans cette partie de la terre, sont extrêmement nécessaires pour la connaissance du globe terrestre; surtout, la mesure d'une portion du méridien, dont le degré était mesuré dans les Indes Orientales. Il serait encore plus important de prendre, en Sibérie, uue mesure du degré d'un cercle parallèle à l'équateur. Si la terre n'est pas un solide de révolution, alors cette mesure, comparée avec celles qu'on aura faites en Europe, donnera le moyen de juger de sa figure. Il n'y a point de doutes que tout cela ne soit bientôt entrepris et exécuté. Que ne devons-nous pas attendre de la magnificence de notre auguste souverain l'empereur Alexandre! Vous voyez les résulats de sa

haute protection pour toutes les branches des connaissances humaines. Les voyages de M. Vischnewsky, membre de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg, faits pendant sept ans, pour déterminer des positions géographiques, dans la Russie Européenne; les observations astronomiques, les travaux de MM. les généraux Schabrak et Tenner, dans les gouvernemens de Saint-Pétersbourg et de Wilna; les expéditions fréquentes envoyées, par l'ordre de Sa Majesté, tantôt dans les parages du cercle antarctique, tantôt vers le détroit de Behring, tantôt vers Terre-Neuve, en sont la preuve évidente. Vous avez déjà reçu quelques nouvelles sur les travaux importans et périlleux de MM. Wrangel et Anjou, qui ont exploré presque toute la côte septentrionale de la Sibérie. En outre, on fait continuellement des découvertes importantes dans l'intérieur de ce pays : entre autres, on a découvert une communication entre les rivières Tase et Enisey. Cette découverte est bien importante et bien utile, puisqu'elle donne un moyen sûr et facile d'envoyer aux peuples qui habitent les rives du Tase, toute sorte de fournitures.

Son Excellence Monseigneur de Magnitzky, curateur de l'Université de Kasan, professeur zélé des sciences, ne néglige rien de ce qui peut répandre la lumière sur ce pays, et assurer le bien-être de ses habitans. Outre les gymnases qu'on trouve dans tous les chefs-lieux des gouvernemens, outre les écoles qu'on a établies depuis long-temps dans toutes les villes, Son Excellence a donné l'ordre à l'Université de Kasan, de faire le plan d'un grand lycée, qui doit être établi en Sibérie, et d'un jardin botanique, qui doit être à Krasnoyarsh, ou dans un autre endroit du gouvernement d'Eniseysk, pour entretenir toutes les plantes de Sibérie. Les instituteurs des écoles sont munis d'instrumens et d'instructions nécessaires pour faire toute sorte d'observations sur la géologie, la météorologie, la statistique, la topographie, et sur tout ce qui peut être utile aux sciences. La Commission, composée des Membres de l'Université de Kasan, est chargée de mettre en ordre les notes et les mémoires, qui lui sont déjà parvenus en grande quantité.

Je commencerai, Messieurs, par vous communiquer les résultats de ces travaux; et par le zèle que je mettrai à informer la Société de tout ce qui se fera dans ma patrie d'important, pour les sciences dont vous vous occupez, je tâcherai de vous prouver la reconnaissance que je vous ai vouée pour l'honneur que vous m'avez fait.

RELATION *du tremblement de terre d'Alep*, *par* M. DERCHÉ, 2e *Drogman du Consulat général de France.*

14 août 1822.

(*Quæque ipse miserrima vidi.*)

Celui qui a été témoin d'un grand événement, d'un grand désastre, semble être, plus que personne, à même d'en donner une relation fidèle et détaillée; et souvent la fortune d'un récit a été faite par ces paroles : *j'y étais.*

Pour moi, j'avoue que je n'ai point conservé, dans les instans terribles de notre catastrophe, assez de sang froid, d'impassibilité, pour me prévaloir de ma présence en faveur de mes récits; mais ayant été depuis à même de voir d'un œil plus calme les résultats de cette nuit fatale, j'essaie d'en tracer un tableau, sombre sans doute, mais que, bien loin de rembrunir par l'exagération, je me sens incapable de porter à son vrai ton de couleurs.

Alep, naguère une des trois plus belles villes de l'Empire Ottoman, offrait au voyageur un contraste frappant avec les autres villes de la Turquie. Sa position dans une plaine immense dont quelques jardins font l'unique ombrage, ne pouvait sans doute rivaliser de beautés avec celle de Constantinople, ou même de Smyrne; mais ses palais, ses nombreuses mosquées, ses maisons élevées, ses bazars, qu'on aurait pu comparer à un vaste labyrinthe recouvert de voûtes hardies, ses rues propres et bien pavées, le caractère de ses habitans, surprenaient agréablement

ceux qui étaient accoutumés au spectacle des chétives bourgades de la côte de Syrie.

Je ne parlerai pas de ses richesses, que les avanies de toute espèce ne peuvent épuiser. Entrepôt d'un commerce immense entre Bagdad et la Perse, Alep était la cité la plus opulente de ces contrées; mais, dans la triste nuit du 13 au 14 août 1822, son opulence a croulé en un instant.

Depuis quelques jours le ciel était embrasé; une atmosphère épaisse enveloppait la ville et la couvrait comme d'un voile; le thermomètre restait invariablement fixé à 32 degrés; et la nuit, loin d'apporter quelque soulagement aux peines du jour, venait les redoubler en y mêlant ses craintes et ses horreurs. Déjà même quelques secousses avaient eu lieu; et quoi qu'il se passât rarement une année sans qu'elles se renouvelassent, cependant les circonstances qui accompagnaient celles que l'on ressentait, donnaient de vives inquiétudes. Enfin, le 13 août, vers les 8 heures du soir, un bruit souterrain se fait entendre, et il est immédiatement suivi d'une secousse qui répand l'alarme dans la ville.

Alors, mais trop tard, les personnes que de tristes pressentimens agitaient et que la crainte seule de passer pour pusillanimes avait fait rentrer dans l'enceinte des murs, virent la mort inévitable se présenter à elles. La fuite était impossible; toutes les portes de la ville, celles des khans et des bazars étaient fermées; et la frayeur avait glacé les esprits au point que, cédant à ses impressions, les hommes les plus intrépides attendaient dans la stupeur, et sans penser à le détourner, le coup dont ils étaient menacés.

Ce coup ne se fit pas long-temps attendre: vers les 8 heures et demie, on entend redoubler le bruit souterrain, précurseur de toutes les secousses violentes que nous avons ressenties; chacun s'écrie: *nous sommes perdus!* la terre ébranlée dans ses fondemens, frémissant sous les masses énormes qui la pressent, s'agite dans d'horribles convulsions; et bientôt Alep n'est plus qu'un monceau de ruines. Il n'était personne qui ne se crût échappé seul au désastre; car, pendant quelqnes instans, le silence le plus morne régna dans

la ville. Mais bientôt les cris arrachés à la douleur, au désespoir, vinrent entrecouper cet affreux silence. On courait çà et là sur les décombres, en demandant au ciel ses parens, ses amis. Des femmes échevelées paraissaient pressant contre leur sein un enfant nouveau-né, et guidant d'une main tremblante les pas mal assurés d'un autre enfant en bas âge. On fuyait vers les quartiers de la ville que les secousses avaient entièrement détruits, et là, sur des monceaux de décombres qui seuls présentaient un refuge et quelque espoir de salut, on voyait d'un œil effrayé crouler les dômes et les minarets des mosquées, les voûtes des bazars, les palais des grands et la masure du pauvre

Quelle famille n'offrit point quelque épisode particulier !

Comme les détails que je confie au papier sont uniquement recueillis pour faire connaître, à mon père et à quelques amis, quelle était ma situation lors de cette terrible catastrophe, je vais entrer en scène et raconter le plus succinctement possible ce qui se passait au consulat général de France.

Vers les sept heures du soir, j'étais, selon mon habitude, chez le premier Drogman du Consulat, dont les appartemens, ainsi que les miens, étaient attenans à ceux de M. Lesseps, notre digne et respectable chef. Ce dernier, qui avait reçu, le jour même, des lettres de sa famille, en achevait la lecture sur la terrasse de notre khan. La secousse de 8 heures se fait sentir; M. le Consul, appuyé contre le parapet de la terrasse, sentait qu'il allait se dérober sous lui; il me dit alors: « Que pensez-vous de cette secousse? M. le Consul, lui répondis-je, espérons avec l'aide de Dieu, que nous en sortirons. » M. Lesseps quitta la terrasse pour se retirer dans ses appartemens; j'hésitais à me retirer dans les miens : ma maison était si vieille qu'un vent violent suffisait pour la faire écrouler. J'attendais l'arrivée de M. Mérel, médecin du Consulat, pour le prier de m'accorder l'hospitalité. Je m'efforçais de calmer les craintes de la femme et de la fille de notre premier Drogman, emploi assez difficile, car tout en prodiguant les belles paroles, j'étais bien loin de m'étourdir sur le danger de notre position.

Pendant que je cherchais à leur inspirer une sécurité que je n'avais point, la secousse de 8 heures et demie se fait sentir. Je voyais les murailles de la salle que nous occupions se rapprocher et s'éloigner, le lustre suspendu au plafond imitait le mouvement d'un pendule, toutes les lumières furent éteintes et une poussière épaisse nous suffoquait. La jeune personne s'était évanouie; le devoir ne me permettait pas de m'arrêter long-temps auprès d'elle; à peine eut-elle ouvert les yeux, je m'élance de la maison, je traverse en courant, et au milieu des décombres, la maison Consulaire: les voûtes en étaient ouvertes de plus d'un pied. C'est à la faveur de la lumière, que me prètent le ciel et les étoiles, que je pénètre dans ces espèces de catacombes. J'arrive jusqu'à la porte de la chambre à coucher de M. Lesseps; elle est fermée; je frappe; j'appelle: à peine ma voix étouffée par la poussière pouvait être entendue. Je ne reçois aucune réponse; et trop sûr du malheur que je redoute, je quitte ce lieu d'horreur. A l'aide des ruines, je gravis la terrasse où dormait le fils de M. Lesseps; je vois la terrasse entr'ouverte; le parapet contre lequel était appuyé le lit de mon ami, avait été renversé, le lit n'y était plus, et je ne doutai point que mon cher Théodore n'eût été précipité dans la cour du hhan, et qu'il n'y fût enseveli sous les décombres.

Chaque pas redoublait mes angoisses; j'entendais des voix confuses, des cris plaintifs ou furieux; mais je m'arrêtais en vain pour essayer de reconnaitre ceux de M. Lesseps ou de son fils. Les efforts que je faisais sur moi-même depuis dix minutes m'avaient épuisé, la douleur m'avait abattu; et résigné à ma triste destinée, franchissant en imagination l'intervalle qui me séparait de ma patrie, de mes affections les plus chères, je m'assis sur des ruines, et j'attendis ou, pour mieux dire, j'appellai cette mort que j'accusais de n'avoir épargné que moi. Tout à coup j'entends une voix; elle m'est connue, mais la douleur a changé ses accents; on nomme Théodore: je sors de mon état de léthargie, et je vois mon ami dans les bras de son père; moi-même je m'y précipite, et guidés par l'exemple de notre vertueux Consul, les premiers

momens de notre réunion sont des actions de grâces à la Providence.

Instans d'ivresse, vous vous évanouîtes bientôt! une fois passés, nous pûmes envisager de plus près notre triste position et craindre que la mort n'eût suspendu ses coups que pour nous réserver à des assauts plus terribles encore. En effet, retirés dans une cour étroite, dominée par des murailles très-élevées, chaque secousse, (et elles se reproduisaient de quart d'heure en quart d'heure), balançait ces murailles sur nos têtes. Nous voyions leurs parois s'entr'ouvrir, se rapprocher et déjà se détacher et rouler à nos pieds les pierres de leur sommet. Là, nous fûmes rejoints par la famille de notre premier Drogman, et dans ces transes horribles nous attendîmes le jour. Inquiets sur le sort de tous nos amis, ou pour mieux dire, pleurant déjà leur mort, la nuit nous fatiguait de cette lenteur que connaît le malheureux. Enfin, aux premiers rayons du jour, nous quittâmes les décombres de nos habitations. Je pensais que nous serions obligés de défendre les restes de notre vie contre le fanatisme de milices indisciplinées; mais le malheur qui égalise les conditions franchit aussi les barrières que lui opposent la haine et l'intolérance. La terreur était si grande que les esprits étaient abîmés. Comme après un vaste naufrage, on s'embrassait, on se félicitait sans distinction de rang ou de religion. On croyait voir, dans chaque homme, un exemple vivant d'une protection divine spéciale.

Nous nous dirigions en toute hâte vers les jardins, gravissant des monceaux de décombres, passant sous des voûtes ébranlées. Arrivés à la porte de la ville, quel affreux spectacle s'offrit à nos yeux! Des blessés, des mourans entassés pêle-mêle ; l'horreur empreinte sur tous les visages leur donne un caractère de férocité; les cris du désespoir sont dans toutes les bouches; des pères vieux et infirmes sont conduits ou portés par leurs enfans; des mères éplorées courent çà et là en s'arrachant les cheveux.

Nous étions les premiers Européens sortis de la ville, et nous ignorions encore le sort de nos amis ; nous les croyions ensevelis

sous les ruines. Bientôt quelques-uns d'entr'eux nous rejoignirent ; et poursuivant notre course vers les jardins, nous pensions aux moyens de conserver cette existence que le ciel nous avait laissée par miracle.

Il y avait à peine deux mois que M. Lesseps était à Alep, et dans un si court espace de temps, il avait su, par une conduite loyale, se concilier l'estime de tous les Francs et même des habitans du pays. D'un commun accord, on lui décerna la tâche pénible, mais honorable, de diriger par ses conseils, de protéger de son nom et de son autorité ceux que le tremblement de terre avait épargnés. Son avis, et chacun y déféra avec empressement, fut de se réunir dans un jardin spacieux, traversé par la rivière qui nous servait de fossé de retranchement, et dont le propriétaire jouissait d'une grande considération parmi les Osmanlis. Ce jardin était environné de murailles assez élevées, pour ne point avoir à redouter les surprises des Arabes, dont le désastre présent ne pouvait manquer d'éveiller l'infatigable cupidité.

Sous l'abri des arbres ou sous de mauvaises tentes de crin noir, empruntées à la misère, la population franque vint se groupper autour d'un pavillon que le Pacha avait envoyé à M. Lesseps. La chaleur était insuportable ; tous les genres de privations ne tardèrent pas à amener en foule les maladies ; l'eau destinée à nous désaltérer roula bientôt des cadavres. A chaque instant nous étions obligés d'avoir les armes à la main pour repousser les attaques des brigands ; car malgré l'inexorable sévérité de Behrem Pacha, alors gouverneur d'Alep, malgré la garde que nous avait donnée ce vézir, rarement la nuit se passait sans alarmes.

C'est dans ces pénibles momens que se montra tout entier le noble caractère du Consul de France. Profondément ému de toutes les calamités réunies sous ses yeux, il sut néanmoins relever les courages abattus, prodiguer les secours et les consolations, et faire bénir le nom du souverain magnanime dont il était le représentant. Les efforts de M. Lesseps, parfaitement secondés par les Consuls des autres nations, lui ont acquis, à la reconnaissance des

habitans d'Alep, des droits aussi durables que le souvenir de leur désastre. C'est à eux de faire son éloge et celui de son fils, qui partage si honorablement leur estime ; dans ma bouche , cet éloge semblerait l'expression exagérée du dévouement et de l'amitié.

Qu'il me soit permis aussi de citer le nom de M. Geofroy, attaché depuis long-temps au consulat général, et qui, dans cette occasion, comme dans toutes celles qui demandent du zèle, de l'activité, une fermeté soutenue, une grande habitude du langage et une connaissance paratique des usages et des individus, a rendu des services signalés, dignement appréciés par M. le Consul général et par tous les Européens.

La terre continuait à trembler ; nous apprenions à chaque instant le désastre des villes circonvoisines. Antioche était détruite de fond en comble. L'Oronte débordé, roulant dans ses flots les troupeaux et les maisons, ne rentra dans son lit que pour laisser voir des gouffres ouverts dans les flancs de la terre. Lattaquie, Alexandrette, Djesser, toutes les villes, tous les villages, dans un rayons de 50 lieues, furent détruits en tout ou en partie.

D'abord on fit monter à 25,000 le nombre des victimes de cette nuit fatale. Ce nombre était exagéré ; mais on peut affirmer qu'il y périt plus de 8,000 personnes.

Pendant plus de trois semaines on ne put entrer dans la ville. L'odeur qui s'exhalait des cadavres repoussait les habitans qui se sentaient assez de courage pour braver la chute du peu d'édifices restés debout. Parmi les Francs, le nombre des blessés était considérable ; mais la mort ne prit que cinq victimes, au nombre desquelles se trouva le Consul général d'Autriche.

Ainsi fut renouvelée la destruction d'Alep et d'Antioche. Les annales d'Alep parlent des effrayans résultats d'un tremblement de terre qui eut lieu il y a environ 1,200 ans, et l'histoire nous apprend qu'en l'an 115, sous le règne de Trajan, Antioche fut détruite, et que le consul Pédon y perdit la vie sous les ruines.

De l'Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran n°16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO DIX-SEPT.

Séances de la Commission Centrale.

Séance du 3 septembre 1824.

M. *de Tolstoy*, Membre de la Société, présente une traduction de l'ouvrage de M. Broniefski; intitulé *Description du Caucase*, en Russe, Moscou, 1823. Cette traduction est accompagnée du calque d'une Carte Russe, également traduite en français.

L'examen de cette traduction est renvoyé à la Section de Publication, qui fera son rapport dans une séance prochaine.

M. *Caccia*, Banquier, écrit à la Commission Centrale, pour l'informer qu'il est autorisé par M. *Édouard Guys*, Vice-Consul de France à Lattaquié, à lui faire la remise de deux manuscrits de feu M. *Alphonse Guys*, intitulés : *Commerce de Tripoli en Barbarie ; et Lettres sur Tripoli et la Cyrénaïque.*

L'examen de ces manuscrits est aussi renvoyé à la Section de Publication.

M. *Jomard*, Président de la Commission Centrale, envoie à la Société des remarques sur quelques antiquités qu'il a observées

dans le département de la Haute-Saône, et particulièrement dans les environs de Luxeuil.

Renvoyé au Comité du Bulletin.

M. *Roux*, d'après l'invitation de la Commission Centrale, lit une notice sur l'ouvrage intitulé : *Promenades Alsaciennes.*

Cette notice est renvoyée au Comité du Bulletin.

Le même Membre annonce un Mémoire de M. *Th. de Lagréné*, Secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, sur la foire de Nischney-Novgorod ; il donne lecture de quelques parties de ce Mémoire.

M. *de Lagréné* est invité à faire un extrait de son Mémoire, pour être inséré dans le Recueil que la Société se propose de publier.

M. *Sueur Merlin*, Bibliothécaire Adjoint, fait un rapport sur l'état actuel de la Bibliothèque.

Ouvrages présentes et déposés sur le Bureau.

Séance du 3 *septembre.*

Annales maritimes et coloniales, cahiers de juillet et août; par M. *Bajot;*

Journal de la Société Asiatique, n° 26 ;

Annales de la Société d'Agriculture, Arts et Commerce du département de la Charente, cah. de mai et de juin 1824 ;

Séance générale de l'Académie Royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, une broch. in-8°.

Rapport sur le fossile trouvé au Long-Rocher, dans la forêt de Fontainebleau ; par la Société Linnéenne.

Lettre sur le prétendu fossile humain des environs de Moret, etc.; une brochure in-8°.

Extrait d'une Lettre adressée à M. le comte Chabrol de Volvic, *Vice-Président de la Société de Géographie, par* M. Graoberg de Hemso, *Consul-Général de Suède et de Norwège à Tripoli.*

Tripoli, 20 août 1824.

Il est probable que nous allons recevoir sous peu des nouvelles détaillées des voyageurs Anglais dans le centre de l'Afrique. Il est parti dernièrement de Tripoli, en Barbarie, une malle pleine de leurs manuscrits et de leurs effets, qui ne doit être ouverte et examinée qu'en Angleterre. Le docteur Oudney, après avoir pénétré bien avant dans le Soudan, a succombé à la funeste influence du climat; et M. Toole est également mort d'une fièvre, à Kouka, dans le royaume de Bornou, où le Major Denham et M. Tyrhwit étaient encore au mois de mai dernier, tandis que le Lieutenant Clapperton pénétrait seul dans le Soudan, au-delà du Nil des Nègres.

Nouvelles de l'Expédition de Mr E. de Beaufort, *dans l'intérieur de l'Afrique par la voie du Sénégal* (1).

Extrait *de deux Lettres de* Mr E. de Beaufort *à M.* Jomard, *Membre de la Société de Géographie.*

Guiauguiaubourcy, 8 avril 1824.

Monsieur,

Je suis pressé par le départ du bâtiment, fatigué des longues lettres que j'ai eu à écrire, et je vous prie de m'excuser du peu

(1) M. de Beaufort, Officier de Marine instruit et plein de zèle pour les découvertes, est parti de Saint-Louis à la fin de Janvier 1824, muni d'instrumens d'astronomie et de physique. Il avait déjà parcouru le Sénégal quatre années auparavant. (Voyez sa première lettre dans le Bulletin no 12.) E—J.

d'extension que je suis obligé de donner à cette lettre. Je resterai ici encore deux ou trois jours, et je vous écrirai alors plus longuement; je suis à même de répondre à toutes les questions dont la solution s'est présentée jusqu'ici ; je le ferai dans ma première. Je voudrais vous transmettre les observations que j'ai faites sur les espèces de palmiers qui ornent les rives de la Gambie ; elles ne sont pas encore complètes. J'ai renouvelé, ces jours derniers, celle que j'avais faite au Sénégal sur l'électricité atmosphérique, mais avec plus de soin ; j'ai fait passer le fil de laiton à travers un tube de verre suspendu, et j'ai laissé pendre une longue pointe de métal. L'instrument était parfaitement isolé. Le résultat a été le même, c'est-à-dire nul, et très-éloigné de mon attente......

Je vous envoie du beurre du Shea ou Seetoulou, pour que vous le fassiez examiner ; et une bouteille qui contient une huile extraite d'un beurre de Palme ; je serais bien aise qu'elle fut analysée, surtout par une circonstance qui rend cet arbre intéressant ; cette huile est le résultat de l'ébullition du fruit d'un palmier que je n'ai pu rapporter à aucun genre (je me sers du *genera plantarum* de M. de Jussieu) ; le fruit est une drupe dont l'enveloppe extérieure est mince ; l'amande contient, à ce qu'il paraît, beaucoup de substance alcaline ; on en fait un savon que j'ai jusqu'ici fait chercher inutilement. Je vous l'adresserai plus tard.

Ce qui est dit, dans Mungo-Park, du Fang Jany est vrai ; c'est un Pandanus, dont la maturité s'annonce par une fracture avec feu ; ce feu peut se communiquer aux parties voisines, ce qui m'empêche de vous en envoyer, car il a déjà produit quelques accidens ; mais je le suivrai avec soin ; j'essayerai d'en conserver dans l'huile.

Il y a une différence assez marquée jusqu'ici entre les produits végétaux des deux fleuves (le Sénégal et la Gambie).......

Guiauguiaubourey, le 12 avril 1824.

MONSIEUR,

Regardant, comme vous, la mesure des hauteurs des différens lieux au dessus du niveau de la mer comme fort importante, j'ai cherché, autant que possible, à l'obtenir ; mais des accidens de route m'ont trop tôt privé de mes baromètres : j'en demande cinq ; insistez, je vous prie, pour qu'on me les envoie le plus tôt possible.

Je suis parti de Saint-Louis, dont la position est 16° 2′ et 18° 53′. J'ai atteint, en suivant la même route que M. Mollien, le grand village de Cogué, qui est par 15° 35′ N. et 18° 18′ long. estimée. Le 8 février, étant à Montabildey, à peu près à moitié de la route de Saint-Louis à Cogué, le puits m'a donné 27 mètres de profondeur; en prenant pour moyenne des hauteurs du baromètre à Saint-Louis 764,6; et en la comparant ici, on trouverait une élévation de la source d'environ 15 mètres; le pourtour de ce puits et de ceux que j'ai examinés ensuite ne m'a offert que de la terre mêlée d'argile, de sable, et plus loin (mais j'en parlerai en son lieu), d'ocre contenant des débris de coquilles. Cependant, j'ajoute peu de foi à cette indication, qui peut tenir à l'heure où l'instrument a été observé ; à Cogué, au contraire, le baromètre a indiqué 764, et le puits, 60 mètres ; de là à Ouarïoï (1), 15° 24′ et 17° 36′ long. estimée; les puits ont 80 mètres, excepté dans cette ville, ce qui tient à une ondulation assez profonde et à l'approche d'un marigot. De Ouarïoï à Ouarnéo 14° 17′ et 17° 15′; à Iogui (11 milles de distance), 66 mètres. Nous avons eu alors un assez grand désert à traverser, et l'eau (je ne sais pourquoi, car le sol paraissait horizontal) se montrait presqu'à la surface. Il suffisait de creuser 20 ou 25 pieds pour l'obtenir (2). Vous trouverez,

---

(1) M. de Beaufort rend le خ *Kh* par un Ï.

(2) A Ouarnéo, 21 mètres.

Monsieur, dans la lettre que je vous prie d'avoir la patience de lire, quelques réflexions qui me portent à croire que ce désert a été habité : ceci pourrait s'y rattacher.....

C'est dans ces bois, et près de Iogui, que j'ai vu sourdir fréquemment une roche de fer oxidé, que j'ai suivie jusqu'à la Gambie pendant près de soixante lieues ; c'est un vaste amas où je n'ai point reconnu (si ce n'est sur les bords de ce fleuve, où il commence à alterner avec de minces couches de la serie tertiaire) de stratification ni de nœuds ; seulement, je l'ai vu se mélanger, selon les lieux, à du fer hydraté (ogo) et à du sable et des cristaux de quartz ; devenir ocreux (près de Ouarnéo) et y offrir des coquilles bivalves, bien conservées, comme Trigonies, Corbules ; je n'ai pu arriver aux espèces, et même, il y en a plusieurs que je n'ai pas pu reconnaître. Plus loin, cette roche devient terreuse et d'une décomposition facile (à Bambouk, où les puits ont 25 ou 28 mètres) ; et enfin, sur les bords de la Gambie, elle forme plusieurs collines remarquables par leur égalité de niveau (à environ 30 mètres d'élévation), par leurs pentes qui paraissent déchirées, et par l'uniformité leur structure; elle y est en petites strates horizontales, alternant de avec de minces lits de calcaire grossier, de sable et d'argile.

Je suis arrivé sur les bords de la Gambie, à la fin du mois de mars. Ce fleuve paraît bien encaissé dans son lit ; les rives sont ornées d'une végétation riche, en formes variées et souvent gracieuses ; son lit (malgré tout l'étonnement que j'en éprouve) doit être horizontal jusqu'à 120 lieues de son embouchure ; car, à cette distance, en un lieu nommé *Koukongo*, où les pirogues seules peuvent aller, on sent encore, et même sans différence sensible entr'elles, les deux marées de flots et de jusant. Je vais, dans deux ou trois jours, partir sur un cutter, pour remonter l'espace de 10 ou 12 marées, jusqu'à un lieu appelé Balancou, à environ 3 ou 4 journées de marche de Bakel ; je dépasserai Fattatenda, où nos artes placent à tort une cataracte ; je puis l'assurer, car il nous arrive ici fréquemment des bâtimens qui reviennent de plus loin.

Vous voyez que le point de la Gambie où je suis arrivé n'est pas plus élevé que Saint-Louis, et que le terrain qui les sépare, légèrement ondulé, forme une courbe un peu irrégulière....

Dans cet espace (je le dis à cause de l'opinion générale que les plantes vénéneuses sont très fréquentes entre les tropiques) je n'ai pas trouvé une seule ombellifère, une seule renonculacée, fort peu de solanées (2 ou 3), fort peu de scrophulaires, d'apocynées (si ce n'est des asclepiadées, qui y sont communes), de labiées même, fort peu d'euphorbiacées et pas de borraginées, pas d'éricinées, une seule espèce (je crois) de champignon du genre bolet; pas de mousses ni de fougères; surtout, je n'ai pas vu de conifèrés, ni d'amentacées, ni de mélastomées; peu de composées, (quelques senecio); mais il existe un grand développement de légumineuses, de malvacées; quelques capparidées, quelques caprifoliacées nouvelles; des térébinthacées, des dipsacées, et beaucoup de figuiers; des cucurbitacées, dont une très-vénéneuse. Je ne vous fatiguerai pas des remarques du même genre que j'ai été à même de faire sur les insectes. Au reste, je dois prévenir que j'ai souvent marché la nuit, et que, même dans le jour, il doit m'être échappé beaucoup de remarques.

Je n'ai insisté, dans l'autre lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, sur l'observation de l'électromètre, que parce qu'elle se lie à celle faite ici, de l'égalité des deux marées, qui indique une grande tranquillité de l'atmosphère près des sources, puisqu'elles fournissent si peu d'aliment, et qu'à divers dégrés de hauteur, les électricités sont en équilibre et latentes.......

M. Laing est retourné en Angleterre après avoir été jusqu'à Sego.

Je ne puis me servir de la main des naturels pour écrire les noms, et je crois que les écrire avec des caractères arabes, sans donner les noms mêmes dont se servent les Arabes, serait un sujet de confusion; mon Journal est le cahier où je consigne tout; j'ai pour cela, des imprimés que j'ai fait faire à Rochefort, où chaque chose a sa place, et j'y écris les noms avec soin et en indiquant

dans quelle langue ; je m'occupe d'augmenter le nombre des dialectes dont vous vous êtes occupé.

P. S. Je viens de recevoir mes instrumens de Sainte-Marie; je les dois presque tous à la générosité de Mme Bowdich ; elle porte un si vif intérêt aux expéditions de ce genre, *qu'elle m'envoie gratuitement tous les instrumens que j'avais demandés, et qu'elle en ajoute plusieurs ;* elle y met un soin particulier qui prouve qu'elle ne veut négliger aucun des moyens qui peuvent aider au succès d'une entreprise semblable à la sienne. C'est un trait bien digne d'éloges. Au nombre de ces instrumens est une montre à secondes et un baromètre de Fortin, qui a indiqué ici 763 à 764. Il y a aussi une aiguille aimantée avec une suspension en soie (1)...... Le commandant de Sainte-Marie y a joint des médicamens. Je vais partir pour le Bambouk, où je passerai la mauvaise saison, et où je pourrai conséquemment recevoir ce qu'on m'enverra.

E. DE BEAUFORT.

Saint-Louis, 14 août 1824.

Lettre de M. Roger, *Gouverneur du Sénégal*, *à* M. Jomard, *membre de la Société de Géographie.*

En attendant que je vous entretienne de plusieurs objets dont traite votre lettre du 29 mai dernier, notamment en ce qui concerne les explorations à pousser sur les bords du Niger (entreprise d'un grand intérêt, et au succès de laquelle je serais heureux que ma position me donnât les moyens de concourir), je m'empresse de vous transmettre, dès à présent, quelques documens sur deux des questions que vous m'avez adressées au nom de la Société de Géographie.

1° On n'avait rien pu dire encore de positif sur les cataractes du Bâ-Fing ou Sénégal. Les Maures et les Nègres voyageurs n'avaient fait, à ce sujet, que des récits incomplets, vagues et sou-

(1) Cet instrument est destiné à observer et mesurer les variations diurnes.

E—J

vent contradictoires. J'en avais interrogé plusieurs sans obtenir aucun résultat satisfaisant.

M. Duranton, employé au commerce de Galam, vient de nous donner, *le premier*, quelques documens détaillés et positifs. Ce voyageur a remonté, vers la fin de janvier dernier, à la cataracte formée par le rocher du Fêlou. Je vous envoie la description qu'il m'a faite : quoiqu'elle laisse encore beaucoup à desirer, elle n'est cependant pas dépourvue d'intérêt.

La position du rocher de Fêlou n'est pas déterminée. Il résulte du rapport de M. Duranton, qu'il a mis six jours pour redescendre de là à Bakel, en passant par le pays de Galam.

Pour aller, il était parti d'Alliguel, frontière du Bondou, un peu au-dessus de Sansanding, sur les bords de la Falémé. Pendant quatre jours, il avait traversé, dans une partie du Bambouk, les villages de Kakaya, Guelké-Moko, Borkone, Sayola (auprès duquel il avait vu une mine d'or), Farbaconta, Silmana, et enfin un désert qui sépare le Bambouk du Kasso. Le cinquième jour, il était arrivé dans le voisinage du Fêlou.

Bientôt, je l'espère, soit par M. Duranton, soit par M. de Beaufort, nous connaîtrons aussi la cataracte de Gowina et celles qui doivent se trouver au-dessus. Je ne possède à présent, en ce qui les concerne, aucune donnée nouvelle.

2° J'extrais des instructions que j'ai rédigées pour le Voyage de M. de Beaufort, les notes suivantes, relativement à la position géographique de Bakel et de Saint-Joseph à Galam, que desire connaître la Société :

Bakel.	Latitude.	Longitude.
Suivant l'Atlas de Durand.	15° 05'	13°
Suivant M. Dussault, offer de Marine.	14° 53' 30"	14° 41' 40"
Ancien Fort St-Joseph.		
Suivant l'Atlas de Durand.	14° 15'	12° 20'
Suivant la Carte du Voyage de Mungo-Park.	14° 35'	10° »
Suivant la Carte du Voyage de Mollien.	15° 30'	12° 15'
Suivant M. Dussault, offer de Marine.	14° 38'	14° 12'

Il n'est pas douteux qu'on doit s'arrêter aux observations faites avec soin par M. Dussault, qui les a renouvelées sur plusieurs points, pendant les années 1818 et 1819, qu'il a passées au haut du Sénégal. On voit que les positions de Bakel et de Saint-Joseph se trouvent rapprochées de l'embouchure du fleuve beaucoup plus qu'on ne l'aurait cru; qu'il s'en faut de près de 2° qu'elles ne s'avancent dans l'E. autant que l'indique l'Atlas de Durand, et que la différence est encore plus grande, relativement à la Carte du voyage de Mungo-Park.

M. Dussault a en outre déterminé la position de *Moussala*, village au bord du fleuve, au-dessus de Saint-Joseph, la voici : lat. 14° 34'; long. 14° 03' 30"; ce qui prouve que le fleuve continue à se diriger proportionnellement beaucoup plus à l'E. qu'au S.

Signé ROGER.

EXTRAIT *d'un Mémoire de* M. Duranton, *sur son voyage au rocher de Félou.*

Vers une heure après midi (1), nous arrivâmes à la chute d'eau. L'idée que les rapports divers et quelques voyages m'en avaient donnée me parut alors bien au-dessus de ce qui se présentait à mes yeux.

Le rocher Félou, qui coupe la rivière d'un bord à l'autre, est loin, selon moi, de mériter le nom imposant de *cataracte*, donné en Amérique au Niagara, etc. Ici, l'eau ne tombe point d'une prodigieuse élévation, ne couvre pas le spectateur de la rosée qui naît des flots brisés par les rochers : c'est simplement une chute d'eau, une cascade d'un aspect beaucoup plus beau, beaucoup plus vaste, beaucoup plus majestueux que celui que l'art des hommes peut

---

(1) Le 28 janvier 1824.

créer ; mais ce n'est néanmoins qu'une cascade, ou, pour mieux dire, un saut.

La pente existe d'une manière prononcée, mais pas extraordinaire. Le manque d'instrumens m'a empêché de la reconnaître d'une manière positive ; mais, à l'endroit où je me trouvais pour examiner, le niveau de l'eau du fleuve au-dessus du banc correspondait à-peu-près à ma hauteur, et il pouvait y avoir environ cinq à six pieds de plus pour se trouver au niveau de l'eau du fleuve au-dessus des brisans (1).

La largeur du banc de roches qui coupe la rivière, et sur lequel l'eau vient se briser, est environ d'un quart de portée de fusil, à partir du niveau supérieur jusqu'à l'inférieur.

Le petit îlot sur lequel on remarque deux arbres assez gros et bien venus et un peu d'herbe, est précisément au milieu du banc : il serait, d'après cela, à présumer que l'eau, même dans la mauvaise saison, ne s'élève pas de beaucoup au-dessus du niveau supérieur, puisque cet îlot offre des marques de végétation, et que l'herbe qui y croît ne paraît pas d'une nature aquatique ou marécageuse.

La roche plate que l'eau du fleuve découvre dans la saison sèche, en se retirant dans son lit naturel, offre un spectacle assez singulier : ce sont des puits plus ou moins creux, coupés à pic dans la roche même. Quelques-uns sont pleins d'eau ; d'autres sont secs et permettent de ramasser les cailloux que le fleuve y dépose en se retirant. Le mouvement de l'eau dans ces puits laisse sur la pierre quelques traces qui ressemblent un peu à des caractères arabes ; et la superstition ne manque pas d'y trouver du merveilleux. . . . . .

---

(1) Si la chute de Gowina n'est pas trouvée plus considérable que celle de Félou, ce sera une conformité de plus entre le Sénégal et le Nil. On sait que les cataractes du Nil, connues jusqu'à présent, ne sont que des cascades d'un à deux mètres dans les basses eaux, et des rapides pendant les hautes eaux. E. J.

Le Fêlou, vu au mois de février, doit offrir plus ou moins de différences avec le Fêlou vu au mois de juillet et août ; c'est ce qu'un second voyage à cette époque pourrait décider. Je tiens des gens du pays que, dans la mauvaise saison, leurs pirogues franchissent le saut sans danger. Je présumerais, sans cependant l'affirmer, que c'est en se laissant dériver sur la roche plate et sans aspérités que le fleuve couvre dans la saison des pluies et qui est des deux côtés des brisans.

Sur le côté gauche du fleuve, à une forte portée de canon, s'élève la montagne de Kaffa, au pied de laquelle est le village du même nom. Plus près, et à-peu-près sur la même ligne que le Fêlou, se présente le village de Lountou, éloigné de la chute d'eau d'environ une portée de fusil.

Après nous être reposés un peu sous un bantanier près du rocher Fêlou, et avoir admiré le spectacle riant que nous avions sous les yeux, nous continuâmes notre route en longeant le fleuve.

Reconnaissance de la côte septentrionale de la Sibérie.

Le Gouvernement Russe avait eu depuis long-temps le projet de faire la reconnaissance de la rive septentrionale de la Sibérie. M. Sarytchoff fut expédié à cet effet; mais ses recherches se bornèrent à peu de chose : il ne décrivit qu'une partie des côtes de la Sibérie, à une distance d'à-peu-près 100 verstes au-delà de la partie orientale de la rivière Kolyma, et déclara qu'une description plus lointaine n'était pas possible.

Vers l'année 1820, il fut arrêté que l'on enverrait une nouvelle expédition pour l'exploration de ces contrées : MM. Wranguel, Anjou et Matuchkin, tous trois jeunes officiers, en furent chargés; ils y séjournèrent pendant 4 ans, et justifièrent la confiance du Gouvernement en s'acquittant de cette commission avec tout le zèle, le courage et la prudence qu'il était possible d'y mettre. Ils

réussirent à faire la description de toute la côte-nord de Sibérie, malgré les nombreux obstacles, l'extrême rigueur du climat et les dangers auxquels ils s'exposèrent; car les Tchouktchis avaient déjà exterminé antérieurement deux détachemens envoyés pour le même objet.

M. Anjou a fait la description du rivage, depuis la chaîne des montagnes d'Ourals, ou depuis la rivière Oby jusqu'à la Kolyma; MM. Wranguel et Matuchkin, depuis la Kolyma jusqu'au cap de Tchoukotch. Non contents d'explorer seulement le rivage, ces voyageurs firent encore des excursions vers le Nord, sur une étendue de glace massive, jusqu'à l'endroit où la mer est ouverte, ce qui forme à-peu-près 500 verstes du côté du détroit de Béring. C'est dans cet endroit, qui fait face à la partie orientale de la côte-nord, habité par les Tchouktchis aux rennes (Olenny-Tchoutkchi), qu'ils ont aperçu des montagnes à une distance d'à-peu-près 100 verstes. M. Wranguel conçut le projet de les aborder; il s'en trouvait déjà assez près, lorsque le morceau de glace sur lequel il était placé s'étant détaché de la masse, il fut battu par les vagues pendant 5 jours de suite avec 7 autres personnes, ses chiens et son équipage, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir été plusieurs fois sur le point d'être engloutis, le glaçon se fût de nouveau réuni à la masse. Il existe une tradition parmi les Tchouktchis, laquelle dit que le détroit qui les sépare du rivage opposé vers le nord, n'était pas couvert de glace, et que les habitans traversaient le détroit en baydars (espèce de barques). Ils racontent qu'à une époque assez récente (car tous les habitans se la rappellent encore), des Tchouktchis, au nombre de 7 ou 8, accompagnés d'une femme, traversèrent les glaces pour aller, vers ces montagnes, à la pêche des *morses* (chevaux marins), et qu'après bien du temps, la femme revint dans le pays par les îles Kouriles. On sut d'elle que ses camarades avaient tous été massacrés par un *peuple aux rennes*, qui habite un pays dont ils connaissent l'existence. Cette femme fut vendue dans une terre étrangère: après avoir passé de main en main, elle fut conduite dans la terre du prince Wallis,

d'où elle trouva le moyen de rentrer dans sa patrie. D'après cette tradition, il faut supposer que les terres où voulait aborder Wranguel, ne sont autre chose que des îles, supposition d'autant plus probable qu'elle a beaucoup de rapport avec les découvertes du capitaiue Parry, qui prétend que toute la partie du Nord de l'Amérique est composée d'îles. Les peuples qui habitent les îles les plus rapprochées de la Sibérie se servent de rennes, ce qui fait croire qu'ils se composent d'une migration de Tchouktchis-Olenny (Tchouktchis aux rennes), d'autant plus que leurs idiomes ont beaucoup de rapport entr'eux. Les Tchouktchis sont en général grands, bien faits; ils ont les traits réguliers; leur nez n'est point applati; mais les pommettes de leurs joues sont très-saillantes. Nos voyageurs ont vu encore d'autres îles nommées *Nouvelle-Sibérie:* le chemin qu'ils ont pris pour y aborder, peut se voir sur la carte du fameux voyageur-piéton Cochran, où il est tracé avec assez de fidélité. Mais la terre qui s'y trouve désignée, et que prétend avoir vu le sergent Andréeff, n'est, d'après le témoignage de ces Messieurs, qu'une plage imaginaire et chimérique. Ils ont fait des excursions très-étendues dans toutes les directions, et n'ont aperçu aucun littoral. Dans les voyages sur terre, ils étaient montés à cheval ou sur des rennes; mais ils préféraient les premiers, par la raison que la dernière monture est fort incommode, attendu que l'usage est de poser la selle sur la partie antérieure de l'os huméral, sans l'affermir par une sangle. Quant au traînage par des rennes, il est très-commode. Pour traverser la mer, c'est-à-dire la glace, ils se servaient d'une espèce de grand traîneau, que l'on nomme *narta*, attelé de 12 ou 13 chiens. Ces animaux leur étaient toujours d'une grande utilité, en les défendant contre les ours blancs et noirs, et les loups, ainsi que par leur étonnante intelligence; leur instinct les portait toujours à trouver le bon chemin; et lorsque les voyageurs se croyaient égarés, les chiens les ramenaient dans le sentier. L'intelligence des chiens était tellement grande que, lorsqu'il leur arrivait de faire un chemin en forme d'angle, ils formaient une diagonale pour re-

tourner. Les voyageurs passaient plusieurs semaines sur la glace, entre la mer et la terre, tantôt sur des masses énormes de glaces, couvertes de couches épaisses de neige grise, tantôt sur des glaçons minces, qui souvent s'affaissaient et se détachaient du matériel de la congélation, de façon qu'ils étaient emportés par le courant et battus par les vagues.

Dans toutes ces occasions, les chiens leur rendaient d'innombrables services : dans les endroits où la glace était épaisse et sans danger, ils couraient avec rapidité sur la neige, aboyaient, se mordaient et paraissaient indociles; mais dès l'instant où le chemin devenait dangereux, ils devenaient doux, circonspects et dociles; ils marchaient souvent sur des glaçons de l'épaisseur d'un demi-pouce avec la plus grande précaution; ils ne semblaient avancer que d'après l'ordre de la personne assise dans le traîneau. MM. Wranguel et Matuchkin, séjournèrent une fois pendant 70 jours sur la glace, à une distance éloignée de plusieurs centaines de verstes du rivage; ils étaient accompagnés de plusieurs *nartes*, chargés de provisions; ils enterraient ces provisions sous la neige et la glace, et continuaient leur chemin en n'emportant que ce qui leur était nécessaire; et lorsqu'elles étaient épuisées, ils revenaient pour déterrer celles qui étaient enfouies. Partout où il leur était possible, ils ne manquaient pas de faire des observations astronomiques; mais les brouillards les en empêchaient souvent. Ces brouillards sont tellement épais, qu'il leur arrivait, assis dans leur traîneau, de ne pas voir les chiens attelés au devant. Quelquefois de fortes avalanches ensevelissaient sous des tas de neige les tentes qui leur servaient de demeure, et ce n'est qu'avec bien de la peine, qu'ils parvenaient, lorsque le temps se calmait, à déblayer la neige, et à s'en débarrasser. — Les mois de novembre, décembre et janvier, quand la rigueur du froid devenait intolérable, nos voyageurs les passaient dans des cabanes ou des tentes de feutre, où l'eau gelait sur le plancher, et la glace s'élevait à la hauteur d'un *archine;* une masse de glace, d'à-peu-près 3 *verchoks* d'épaisseur, servait de vitres à leurs croisées, et suffisait pour tout

l'hiver. Le maximum de la chaleur, au fort de l'été, est de 10 à 15 degrés, thermomètre de Réaumur; il gèle pendant la nuit, ou lorsque le soleil est sur son déclin. La blancheur continuelle de la neige produit des maladies d'yeux; les habitans portent une espèce de visière formée d'écorce d'arbres, dans laquelle sont pratiquées, à l'endroit qui se trouve devant les yeux, des fentes très-étroites; les officiers russes portaient un crêpe plié en quatre : dans les commencemens, ils avaient négligé de le plier, ce qui les rendit presque aveugles; mais ils parvinrent à guérir cette maladie, en introduisant dans les yeux de l'huile de tabac : ce remède, quoique efficace, a l'inconvénient de faire éprouver des douleurs aiguës. Leur nourriture ordinaire consistait en poisson, en chair de renne et d'ours. Cette dernière avait la propriété de les fortifier; mais elle produisait aussi de violentes agitations dans le sang et les empêchait de dormir. Les habitans sont très-pauvres, et ne connaissent aucun métier : toute leur industrie consiste dans la chasse et la pêche; cependant on voit des marchands russes qui viennent dans ces contrées pour faire le commerce.

(*Communiqué par M. de Tolstoy.*)

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ,
RUE DU CADRAN N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO DIX-HUIT.

Séances de la Commission Centrale.

Séance du 1er octobre.

M. de *Tolstoy*, Membre de la Société, adresse à la Commission Centrale une Notice sur les voyages de MM. *Wranguel*, *Anjou* et *Matuchkin* dans le nord de la Sibérie, entrepris par ordre du Gouvernement russe. (Voir Bulletin, N° 17, pag. 180.)

M. *Barbié du Bocage* donne quelques notions relatives aux deux manuscrits de feu M. *Alphonse Guys*, intitulés : *Commerce de Tripoli en Barbarie*, et *Lettres sur Tripoli et la Cyrénaïque.*

M. le *Baron de Férussac*, au nom de la Section de Publication, fait un rapport sur le Mémoire de M. *Corabœuf*, relatif aux mesures trigonométriques de plusieurs sommités des Alpes, et il en propose la publication dans les volumes des Mémoires de la Société. Cette proposition est accueillie à l'unanimité par la Commission Centrale (Voir ci-après, documens, pag. 189).

Le même Membre fait un rapport verbal sur l'ouvrage de géographie universelle, en portugais, par M. *Casado Giraldez.*

On donne communication d'une lettre adressée à M. le comte *Chabrol de Volvic*, Vice-Président de la Société de Géographie, par M. *Gräberg de Hemsö,* Consul général de Suède et de Norwège à Tripoli, sur le voyage des Anglais dans l'Afrique centrale (Voir Bulletin, N° 17, pag. 171).

M. *Jomard* donne des nouvelles de l'expédition de M. *E. de Beaufort,* dans l'intérieur de l'Afrique, et il lit deux lettres qui lui ont été adressées par ce voyageur (Voir Bulletin, N° 17, pag. 171).

Le même Membre communique une lettre de M. *Roger*, commandant pour le Roi au Sénégal, sur la cataracte de Fêlou et sur les observations de latitude et de longitude faites à Bakel et au fort Saint-Joseph. A cette lettre était joint l'Extrait d'un Mémoire de M. *Duranton*, sur son voyage au rocher de Fêlou (Voir Bulletin, N° 17, pag. 176).

Séance du 15 *octobre.*

M. le Président annonce que son Exc. le Ministre de la Marine et des Colonies l'a autorisé à le présenter comme Membre de la Société de Géographie. Son Exc. est animée des dispositions les plus bienveillantes pour les travaux et pour les succès de la Société

M. *Jomard* communique une lettre de deux personnes établies en Égypte, annonçant plusieurs découvertes dans les Oasis, entre autres celle d'un temple situé à trois journées au nord-ouest de Syouah. Ces observateurs se proposent de parcourir la Cyrénaïque.

Le même Membre communique trois nouvelles lettres de M. *E. de Beaufo*rt en date des 20 février, 8 avril et 3 juin 1824 (Voir ci-après, documens, pag. 192).

M. *Donnet,* Membre de la Société, adresse une Notice sur le maréchal de Camp, Baron *Bacler d'Albe,* auteur de la carte générale du Théâtre de la guerre en Italie.

La Commission Centrale renvoie cette Notice au Comité du Bulletin (Voir ci-après, documens, pag. 200).

M. *Balguerie* écrit pour annoncer que le capitaine *Chemisard* est de retour de son voyage et se propose de se rendre à Paris.

M. *Brack*, directeur des Douanes à Strasbourg, informe la Société de la publication de plusieurs ouvrages; il lui annonce entre autres la description de la Judée au temps de Jésus, par *Melos*, professeur au Séminaire Protestant de Weimar. (Voir ci-après, documens, pag. 204

La Commission Centrale fixe au 26 novembre prochain la deuxième assemblée générale annuelle de la Société.

Membres nouvellement admis dans la Société.

Séance du 1er octobre.

M. Hurtado, envoyé extraordinaire de la République de Colombie à Londres.

Séance du 15 octobre.

Son Excellence M. le comte Chabrol de Crouzol, Ministre de la Marine et des Colonies.

MM. Aupick, chef de bataillon au corps royal d'État-Major;

Le baron de Mackau, capitaine de vaisseau;

Réaume, professeur de géographie de LL. AA. RR. les princesses d'Orléans.

Ouvrages présentés et déposés sur le Bureau.

Séance du 1er octobre.

Olympia or Topography. — Olympie, ou topographie de la plaine d'Olympie et des ruines de la ville d'Élis, avec cartes et vues, 1 vol. in-folio, en anglais; par M. *Spencer Stanhope*. Londres, 1824.

Voyage dans la République de Colombia, dans les années 1822 et 1823, 2 vol. in-8°, avec une carte, par M. *Mollien*. Paris, 1824.

Carte de la Route du Simplon, en une feuille, Paris 1824; par M. *Perrot.*

Atlas des départemens de la France, 15e livraison, par MM. *Perrot et Aupick.*

Nouvelles Annales des voyages, de l'Histoire et de la Géographie, cah. d'avril, mai, août 1824, par MM. *Eyriès et Malte-Brun.*

Annales Européennes de Physique végétale, 20e livraison, par M. *Rauch.*

Plan de Topographie médicale, 1 broch. in-8°, par M. *Michu.*

Annales de la Société d'Agriculture, Arts et Com erce de la Charente, cah. de juillet 1824.

Mémoires de la Société d'Agriculture et Arts de Seine-et-Oise, 24e année.

Séance publique de la Société d'Agriculture de la Marne.

Notice nécrologique sur M. Ripault, Membre de la Société, par M. *Jomard.*

Le Globe, Journal littéraire, par M. *Lachevardière.*

Séance du 15 octobre.

Description des Environs de Paris considérés sous les rapports topographique, historique et monumental, 1 vol. in-8° avec une carte et 62 gravures, Paris 1824; par M. *Alex. Donnet.*

Carte cantonale de la France, Paris 1817, par le même.

Journal de la Société Asiatique, 27e cahier.

Extrait des Travaux de la Société d'Agriculture de la Seine-Inférieure, 14e cahier.

Annales de la Société d'Agriculture de la Charente, N° 8.

Notice sur Hermoniacum, station romaine, entre Cambrai et Bavai, par M. *Leglay*, Secrétaire perpétuel de la Société d'Emulation de Cambrai.

DOCUMENS.

Rapport sur un Mémoire intitulé : *Mesure géométrique de la hauteur, au-dessus de la mer, de quelques sommités des Alpes*, par M. Coraboeuf, Chef d'escadron au Corps Royal des ingénieurs géographes.

La détermination exacte des hauteurs du globe au-dessus du niveau de la mer, est d'un tel intérêt pour la géographie, pour la géologie, les sciences naturelles et plusieurs des services publics, qu'on ne saurait trop encourager les personnes qui, comme M. Coraboeuf, sont si fort à même d'enrichir ces sciences du résultat de leurs travaux géodésiques. En effet, la connaissance du relief de la surface terrestre, toutes les considérations de géographie physique, la détermination des zones d'habitation des animaux et des plantes, les rapports des dépôts qui recouvrent le globe, et la possibilité de se rendre raison des phénomènes qui ont présidé à leur formation, dépendent de la détermination des lignes de même niveau, dont les mesures des hauteurs sont les élémens.

Les principales sommités des Alpes dont M. Coraboeuf s'est occupé, constituant les points culminans de tout le système de ces lignes, de même niveau, formant, pour une grande partie de l'Europe, le centre de tous les cercles équidistans, dont il s'agit d'avoir les élémens, jusqu'au niveau des mers, il est très-important d'avoir une détermination exacte de leur élévation; et le travail de cet habile ingénieur contribuera à faire cesser les incertitudes qui existent depuis si long-temps à ce sujet.

On sait que M. Coraboeuf a coopéré aux déterminations géodésiques faites en Savoie en 1803 et 1804, et en Italie, pendant les années 1806, 1809 et 1811. C'est alors qu'il a exécuté le travail

dont il vous offre aujourd'hui les principaux résultats, en exposant l'ensemble de ses opérations ou tous les élémens de son travail.

Il commence d'abord par offrir les longitudes et les latitudes des divers sommets, ou leur position géographique ; puis il en donne la hauteur absolue, pour les sommités du Mont-Blanc et dépendances, au-dessus du lac de Genève et de la mer, et pour le Mont-Rose, le Mont-Viso, le glacier du Mont-Iseran et la Roche-Melon, au-dessus de la mer seulement.

Voici les hauteurs de ces cinq montagnes, telles que M. Coraboeuf les donne dans son Mémoire :

Mont-Blanc.	4814 m, 2
Mont-Rose.	4636 , 5
Mont-Iseran.	4045
Mont-Viso.	3836
Roche-Melon.	3526

La hauteur du Mont-Blanc au-dessus du lac de Genève, obtenue par M. Coraboeuf, comparée à celle que donnent les observations barométriques de Saussure, calculées par la formule de M. Delaplace, présente un accord remarquable. Le professeur Tralles a trouvé la hauteur du Mont-Blanc au-dessus de la mer de 4805 m. ce qui fait seulement 9 mètres de moins que M. Coraboeuf. Les bases des opérations de M. Coraboeuf ont été déterminées par une triangulation rigoureuse ou par un nivellement géodésique ; mais les différences de niveau au-dessus des bases, des sommets de premier ordre sur lesquels on n'a pu faire de station, sont calculées par les distances zénithales réciproques, à l'aide desquelles on est parvenu à connaître le coéfficient local de la réfraction dont on a fait usage ensuite, dans le calcul des différences de niveau des points couchés. Ainsi il peut rester encore quelques incertitudes sur les résultats obtenus, quoiqu'ils aient été fournis en prenant la moyenne d'un grand nombre d'observations.

Le bel ouvrage que M. le baron de Welden, colonel d'état-

major autrichien, vient de publier sur le Mont-Rosa et surtout la savante analyse de cet ouvrage par M. le baron de Zach, insérée dans sa correspondance astronomique, et réimprimée dans les Annales des voyages de MM. Malte-Brun et Eyriès, nous fournissent les moyens de comparer les mesures de M. Coraboeuf à celles obtenues depuis lui par plusieurs savans connus.

On sait que, depuis quelques années, on avait voulu enlever au Mont-Blanc sa suprématie sur les autres montagnes de l'Europe. La relation de la première ascension du Mont-Rosa par M. Zumestein, donna même une certaine autorité à cette opinion; il avait trouvé que la principale aiguille du Mont-Rosa dépassait en élévation absolue de $261^m,1714$, le sommet du Mont-Blanc. Depuis cette première ascension, cet intrépide voyageur a fait quatre autres ascensions de cette montagne. La relation de ses cinq voyages se trouve à la fin de l'ouvrage de M. de Welden, et il paraît que les résultats de ses premières mesures n'ont pas été confirmés. Il résulte, au contraire, de la moyenne des diverses opérations trigonométriques de MM. Oriani, Carlini et Welden, que le Mont-Rosa n'a que 2366 toises ou $4611^m,42864$, ce qui établit une différence seulement de $25^m,07136$, avec la hauteur donnée par M. Coraboeuf. L'élévation du Mont-Blanc, déduite comme moyenne des observations de M. Tralles, des ingénieurs autrichiens et français, est de 2462 toises ou $4798^m,53648$. Donc le Mont-Blanc surpasse le Mont-Rosa de 96 toises ou $187^m,10784$. En comparant cette hauteur, donnée pour le Mont-Blanc, à celle qu'a trouvée M. Coraboeuf, on observe une différence de 16 mètres.

Enfin, d'après les tables du baron de Zach, dans l'analyse citée, où il a réuni les données les plus certaines sur les principales sommités des Alpes, le Mont-Iseran, mesuré trigonométriquement par les ingénieurs autrichiens, a 12456 pieds de Paris ou $4046^m,20704$ Différence avec la mesure de M. Coraboeuf $1^m,20704$. Le Mont-Viso, d'après M. Plana, a 11808 pieds ou $3835^m,71072$. Différence avec M. Coraboeuf 0,28928.

La Roche-Melon, mesurée trigonométriquement par les ingénieurs autrichiens, a 10878 pieds ou 3533 ^{m}., 60952. Différence avec M. Coraboeuf 7 ^{m}., 60952.

On peut voir, Messieurs, d'après les comparaisons que nous venons d'établir, combien les mesures obtenues par M. Coraboeuf, surtout celles de quelques-unes de ces sommités, approchent de la moyenne déduite des résultats réunis des ingénieurs autrichiens et italiens; et quand on considère la difficulté d'exécuter ces mesures et le grand nombre de causes influentes d'où dépend leur exactitude, on ne peut s'empêcher de desirer que les bases et les résultats des mesures de M. Coraboeuf soient publiés, afin d'entrer comme élémens avec les moyennes que nous venons de vous donner. Le talent de M. Coraboeuf et la rigueur des méthodes suivies par cet ingénieur, inspirant toute confiance, nous avons l'honneur de vous proposer l'impression de son travail dans le recueil de vos Mémoires, et de lui adresser des remercîmens pour cette intéressante communication.

FÉRUSSAC.

Nouvelles du Sénégal.

EXTRAITS *de trois Lettres de M.* de Beaufort.

Ouarïoï, 20 février 1824 (1).

Nous sommes à Ouarïoï depuis plusieurs jours; j'y ai été retenu par un peu de fièvre qui me rendait trop faible pour soutenir la marche.

La gomme du Commerce est belle : c'est bien le verak; et l'arbre qui la porte, que je n'ai rencontré jusqu'ici qu'en un petit nombre d'endroits, est bien conforme à la description du Mimosa

(1) Ces Lettres ne sont parvenues à Paris qu'après celles qui ont été publiées dans le Bulletin précédent.

Senegalensis; seulement le légume est si plat que ses deux valves sont imperceptibles. On m'a présenté plusieurs autres gommes; les rameaux qui les accompagnaient prouvent que les arbres qui les produisent appartiennent à la famille des Rosacées; l'une, qui est une résine d'aspect terreux, répand en brûlant une odeur agréable, et peut être le sujet de l'encens du père Labat. Je n'ai pas vu de gommes odorantes; il y en a une espèce fort singulière, dans trois états relatifs à son âge: elle est limpide d'abord, puis elle rougit et noircit et change successivement de saveur depuis le doux jusqu'au piquant insupportable: quand je verrai l'arbre je le décrirai.

Quant au mastic, je n'en ai point vu; mais le beau vérak, dans son premier état, est liquide; une goutte, en tombant, entraîne un long filament: c'est tout le rapport que je lui connais avec le mastic, dont le goût agréable et les facultés excitantes ont valu à Séco une branche de commerce considérable; cette gomme au contraire est fade et adoucissante.

Le guiammala est bien connu ici; la description qu'en font les naturels convient assez bien au caméléopard ou giraffe; il n'y a point de civette, point de calebassier, que je sache.

Ici les puits n'ont que 10 ou 12 mètres de profondeur: à Cogué, ils en avaient 80.

Les marigots qui versent l'eau au Panier Foule, s'approchent d'ici d'un jour de marche et peuvent en être cause, ils courent maintenant au N. O. et versent l'eau au Lac de Ghyr; mais quand la saison des pluies est avancée, que ce lac est plein, ils la reçoivent de lui, courent alors vers l'intérieur et s'avancent comme je viens de vous le dire, à quelques lieues de Ouarïoï; ensuite le fleuve décroît et les marigots versent au lac le trop plein qu'ils en avaient reçu, et par là il doit conserver plus long-temps son élévation.

Dès que mes arrangemens pour mon bagage seront terminés, je partirai pour la Gambie: la guerre entre les Peules et les

Ouolofs (la route que je vais prendre, quoique la plus sûre, ne l'est pas complètement, le Roi me donne une escorte), et les relations, peu amicales en ce moment, des derniers avec le Bondou m'ont forcé à faire ce coude.

Un des principaux de cet endroit m'a dit qu'on n'y récoltait pas d'or; que le peu qui en arrivait était acheté en Bambouk; mais il y a beaucoup de morphil. J'ai vu peu de traces d'éléphants.

La latitude de Ouarïoï est de 15° 23′ 46″......

Guiauguiaubourey, le 8 avril 1824.

Je vais reprendre avec vous le narré de mon voyage, à partir de ma dernière lettre.

Des raisons de sûreté m'ont forcé à m'écarter un peu de l'itinéraire de Rubault pour me rapprocher du sud; voici le mien :

Ouarïoï.	15° 24′ N.-17° 36′ long. estim.	
S. 11° Ouest du compas,	5 mill.	Schanne.
Id.,	6	Iogué.
S. 5° Est, ...	38	Désert, Guiel.
S. 11° Est, ...	13	halte d'Ogo.
S. 22° Est, ...	18	2e halte.
S. 11° Est, ...	34	(Saloum) Ouarnéo.
	14° 17′ N.-17° 15′ long. estim.	
S. 54° Est, ...	5	Paff (1).
S. 54° Est, ...	18	Caçaça, 1er village de Bambouk.
S. 45° Est, ...	5	Counguiel.
S. 34° Ouest, ...	18	(Sortie du Bambouk,) Niage-Beutang.
S. 22° Ouest, ...	9	(Mandingue, Gambie) Niage-Marigot.
	13° 51′ N.-17° 05′ long. estim.	
S. 25° Est, ...	30	Guiauguiaubourey.

(1) Faff, selon M. Adrien Partarrieu.

La partie que j'ai parcourue jusqu'ici est fort peu peuplée; quelques mesures et les principes de statistique m'ont conduit à penser que dans le Cayor, la population est d'environ 800 individus par myriamètre carré, et dans le Bourb-Iolof, 560. Dans ces deux royaumes, comme dans les autres parties que j'ai visitées, les villages, situés à des distances plus ou moins grandes, ne sont entourés que d'un petit rayon de culture, qui servirait de base pour fixer l'espace nécessaire à la nourriture des habitans, s'il ne variait un peu selon le plus ou le moins de commerce; le reste est toujours un désert de bois clair-semés.

Dans les deux déserts que j'ai traversés, en allant du Cayor au Ouolof, et du Ouolof au Saloum, j'ai cru trouver des traces du séjour des hommes cultivateurs. C'est surtout le baobab; je sais que cet arbre est indigène, qu'il est une production du sol; néanmoins je ne l'ai rencontré que dans les lieux cultivés ou dans ceux qui prêtent de fortes raisons de croire qu'ils l'ont été : il ne peut se propager que fort lentement. Son fruit étant indéhiscent et ses graines lourdes et attachées au péricarpe, il n'ira pas plus vîte que cette saxifage dont la racine tubuleuse et horizontale pousse un nœud chaque année : il est fort utile à l'homme; partout il l'accompagne. Vous savez, par l'identité de mœurs, de langue, de gouvernement, etc., comme je l'ai su de mon côté en examinant les traditions, que le Cayor, le Brak, le Saloum, ou mieux leurs habitans, ne faisaient, il y a quelques siècles, qu'une même nation Ouolofe, dont la capitale était alors établie sur les bords du Sénégal......

J'ai rencontré dans ces bois moins de gommiers que je ne m'y attendais; une partie d'eux appartient à la famille des rosacées; néanmoins le vérak y est en quantité notable. J'ai vu aussi une espèce de bombax (fromager), que je crois nouvelle et utile à répandre. Dans le Saloum, près de Ouarnéo, j'ai trouvé un arbre qui se rapproche du genre thea; sa fructification n'était pas assez avancée : les Ouolofs le nomment *dinùnbôu*. Les mêmes environs

m'ont aussi offert plusieurs plantes, dont une, de la famille des euphorbes, était mûre alors (elle appartient à un genre nouveau); des fruits agréables au goût; en général un règne végétal très-riche; enfin un *arbre à encens*. C'est un arbre immense du genre figuier, remarquable, à une grande distance, par son vert foncé, sa forme cylindroïde, son épais ombrage; il est gros, creux, et cette cavité se ramifie comme lui, s'étend aux plus jeunes rameaux, de manière à former un arbre vide dont les bords des canaux se corrodent, se brûlent, se couvrent d'une poussière noire : dans le tronc principal, où la décomposition est plus avancée, on recueille une substance trés-légère, sèche, facile à réduire en poussière, qui a conservé l'apparence ligneuse et répand, en brûlant, l'odeur d'une résine. J'ai peu examiné cet arbre : je n'ai pu suivre les phases de décomposition dans des individus plus ou moins avancés, et je vous transmets l'histoire que l'on m'en a faite; je vous envoie un peu de cet encens : j'ai passé rapidement dans les lieux où il est le plus commun. On avait alors l'habitude d'en brûler le soir, en assez grande quantité, pour embaumer l'air........

Entre Ouarnéo et la Gambie, est une province du nom de Bambouk. Le 9 mars, je me mis en route; c'est encore un désert qui sépare le Saloum de ce Bambouk. Depuis 35 lieues, au moins, le sol ondulé montre fréquemment la même roche; c'est un tritoxide de fer, souvent mêlé à beaucoup de sable et à du fer hydraté (Ogo), plus souvent contenant de l'argile, et formant de l'ocre rouge ou jaune, qui m'a présenté (environs de Paff), pour la première fois, des empreintes de bivalves, où je reconnus des trigonées, des corbules, etc.; je crois que cette formation est inférieure à la craie et appartient à celle que l'on voit à la Hève, que les géognostes désignent sous le nom de sables et grès verts et ferrugineux. Je l'ai retrouvée sur les bords de la Gambie, dans des collines, qui, par l'uniformité de grandeur et de structure, semblent être les témoins d'un ancien ordre de chose, et qui sont surmontées de couches d'ocre, de chaux carbonatée, grossière, en lits minces, et d'un peu de sable.

Le 10 mars, je suis arrivé en Bambouk et j'y ai trouvé beaucoup plus d'agitation qu'on ne me l'avait annoncé.......

Le roi m'envoya son fils me demander de la poudre, et un guide pour nous conduire chez lui, où nous serions plus en sûreté que dans un petit village : nous y allâmes. Je dois vous dire que le Bambouk est une colonie de celui qui nous est connu sous ce nom ; qu'un de mes hommes, qui a visité l'autre, a cru s'y retrouver ; que les habitudes y paraissent très-différentes de ce que nous avons rencontré jusqu'ici, et indiquent, comme sa physionomie, un être différent. Ainsi, ce peuple a transporté dans les plaines une forme de cases appliquée bien mieux au pays sujet aux pluies, aux orages, aux torrens ; une industrie défiante, étrangère aux Ouolofs ; des fortifications surtout, qui annoncent le besoin d'en avoir de fortes et susceptibles de résister à un coup-de-main ou à un siége......

La Gambie permet aux Anglais de remonter, jusqu'à quatre marées au-delà de Baraconda, à un lieu appelé Balankou, et plus loin, avec des pirogues ; ce point paraît rapproché de la Falemé. Le fleuve coule, à ce qu'il paraît, sur un terrain horizontal ; sa rive gauche est habitée par les Mandingues, peuple tranquille et très-adonné au commerce ; la rive droite l'est par ces diverses nations : Oulli, Bambouk, Niage-Marigot, etc., et est le théâtre de guerres fréquentes ; de là naît tout naturellement l'habitude que les Anglais ont prise de commercer avec les Mandingues plus qu'avec le nord. Les Serracolets viennent quelquefois en caravane de 100 à 150, y apporter de l'or ; mais les troubles les en empêchent fréquemment......

Ici, la principale occupation, celle qui absorbe tous les ouvriers, est l'exploitation des bois rouges ; l'or est apporté par les Serracolets, et aussi par les habitans des hautes régions du Niger. Ces derniers viennent rarement : plusieurs années peuvent s'écouler sans qu'on les voie; leurs caravanes sont toujours très-nombreuses.

Bakel, le 3 juin 1824.

'Je suis depuis deux jours à Bakel : peut-être avez-vous reçu maintenant une lettre de Coussaye, du commencement du mois de . . . . C'est à partir de ce point, situé à quelques lieues dans l'est de Baraconda, par 13° 36' nord, et 15° 57' de longitude estimée, que je vais vous tracer le narré succinct de ce qui nous est arrivé. Les envoyés du roi de Oulli me quittèrent ivres, dans la soirée du 2 mai, sans me laisser un de leurs compagnons, comme ils l'avaient promis; et je me trouvai à Banankou (près de Baraconda), réputé pour la mechanceté de ses habitans, sans autre protection que celle d'un marabout logé à deux lieues de là.

Les environs de Tambacounda m'ont présenté l'arbre à beurre que j'avais vu sur les bords de la Gambie : il n'était pas encore en fleurs; ils m'ont aussi offert un arbre que je rencontre depuis le Bambouk, et qui va cesser de paraître dans le Bondou : c'est le *nete* (j'ai su ici qu'on le connaissait à Gorée, où on en apporte quelquefois)......

De Tambacounda, je me suis rendu à Boulébané, sans pertes, sans obstacles, si ce n'est une contrariété de route. Je voulais éviter cette dernière ville et voir Toumané. Il m'a indiqué quelques localités, mais surtout un point de la Falemé, par lequel passent tous les voyageurs qui se rendent à la Gambie, et où elle forme un bassin.

Il m'a beaucoup parlé de la navigation de la Falemé, assurant qu'on peut la remonter fort loin, à travers les riches contrées du Dentilia, Satadou, etc., où l'or abonde, dit-il, mais où les marchandises sont rares. Toumané convient que cette rivière, recevant tout son accroissement des pluies, a un courant très-rapide; du reste, il la croit navigable; il assure que les plaines qu'elle arrose sont la terre chérie de l'indigo. Mungo Park les a parcourues et s'est également plu à les louer.

Une reconnaissance des affluens du Sénégal serait également

importante, tant pour la Falemé, dont les rives sont couvertes de villes et de cultures, que pour les branches supérieures du Kokoro, Bâ-Fing, Bâ-oulima, et d'une autre rivière nommée le Krayeko, vue par Mungo-Park, à Kouniakary, et sur laquelle est assise maintenant la capitale du Kaarta.

Si cette exploration répond à nos desirs et aux récits qui m'en ont été faits, si ces rivières peuvent porter nos navires à de grandes distances, j'emploierai la saison sèche à examiner les contrées qu'elles arrosent.

Je vous ai écrit du poste anglais, le 20 avril..., j'ai coupé, depuis, deux ou trois fois, la route que les Serracolets suivent pour arriver sur la Gambie.

J'ai rencontré des caravanes venant du Kaarta, chargées de morphil et d'or; des marchands Serracolets, venant du même lieu, portant de l'or; des marchands du Oulli, venant de Sego, portant des pagnes et de l'or, et souvent, des captifs qu'ils vendent sur la route.

Une remarque que je puis consigner ici, est une assez grande variation parmi les végétaux, en suivant, ou la progression dans l'intérieur, ou l'élévation, ou le changement de latitude. La Gambie, près de son embouchure, offre beaucoup d'aurantiacées et de palmiers; plus haut, les premiers disparaissent; quelques pandanées, et surtout le fang-jang s'offrent alors; plus haut encore, les palmiers cessent successivement, et le rhonier est le dernier de tous. Le carité se montre ensuite; vers le Sénégal, il commence aussi où le rhonier finit. Mais de nouveaux monocotylédons s'y joignent; ils intéressent doublement par le rapprochement auquel ils donnent lieu; c'est le *dattier* et le *douma thébaïca* du Nil.

E. de Beaufort.

Extrait *d'une Notice sur le Général* Bacler d'Albe, *par* M. Alexis Donnet, *Ingénieur du Cadastre, membre de la Société de Géographie.*

Les arts et la patrie déplorent également la perte de l'un de ces hommes supérieurs qui surent à la fois manier l'épée et le pinceau, servir Mars et les Muses. Bacler d'Albe était un peintre distingué; il s'est aussi placé parmi les géographes: votre Bibliothèque vient d'être enrichie de ses ouvrages par le Ministre de la Guerre ; et c'est à ce titre que je viens occuper de sa mémoire, la Société de Géographie, quoiqu'elle ne le comptât pas au nombre de ses membres.

Né, à Saint-Pol en Artois, aujourd'hui département du Pas-de-Calais, de parens aisés, Louis-Albert-Ghislain Bacler d'Albe reçut de bonne heure une éducation soignée, qui le rendit propre à à suivre une carrière distinguée. Celle des arts, que ses parens n'eussent sans doute pas choisie pour lui, fut celle qui lui sourit et dans laquelle il s'élanca avec l'ardeur de la jeunesse et le feu du génie.

Parti à vingt ans pour visiter l'Italie, cette terre classique des beaux-arts, il s'arrêta étonné aux pieds des Alpes: les scènes majestueuses et imposantes de ces hautes régions l'enflammèrent d'un enthousiasme si vif qu'il renonça à voir, au-delà des monts, les ouvrages des hommes, pour étudier ici la nature, presque vierge et dans toute sa splendeur: Sallenches devint son asile; et bientôt ses tableaux, recherchés en Suisse et en Allemagne, lui firent une réputation. Il ne borna pas là ses travaux : de fréquentes explorations dans ces montagnes, en le conduisant souvent sur leurs hautes sommités, découvraient à ses yeux leur enchaînement et leurs ramifications: là il étudiait, il saisissait les rapports de liaison de ces monts aglomerés, et il jetait dans sa mémoire les fondemens

de cette topographie *pittoresque*, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il devait bientôt mettre en usage et qui a fait faire un si grand pas au dessin de la carte.

Nos troupes victorieuses avaient pénétré dans le Faucigny; et Bacler d'Albe, encore jeune, avait, un des premiers, joint les drapeaux...... Cerné, dans une occasion, par des paysans révoltés, il tire son sabre, place sa femme et ses enfans sur l'avant-train d'un canon, et traverse la populace en armes, qui demeure comme pétrifiée d'une pareille audace. Bacler rejoint l'armée d'Italie; simple officier d'artillerie, il ne se distingua que par son zèle et sa bravoure, jusqu'au moment où, prêt à descendre dans les plaines d'Italie avec ses phalanges indomptables, le général en chef l'appela près de lui et le fit son aide-de-camp.

L'Italie, toujours morcelée, ne pouvait offrir aucune carte générale suffisante pour les opérations militaires; *Borgonio* pour le Piémont, *Chaffrion* pour la côte de Gênes, et quelques autres cartes particulières, n'avaient entre elles aucun rapport d'échelle ni de projection; la *Mappa del censo*, dans le Milanais, était plutôt un plan terrier qu'une carte. Le général sentit le besoin d'une bonne carte; il jeta les yeux sur son aide-de-camp d'Albe: ses souhaits étaient des ordres; et Bacler, qui avait quitté les pinceaux pour l'épée, suspendit le glaive et prit le compas.

Toutes les bibliothèques, surtout la riche Ambroisienne, tous les dépôts sont mis à sa disposition: les reconnaissances militaires, les cartes et plans, recueillis de toutes parts, lui sont confiés; et, après un travail assidu et d'une activité incroyable, on voit paraître la belle carte du théâtre de la guerre en Italie, en 30 feuilles colombier.

N'ayant pu, faute d'être averti à temps, faire partie de l'expédition d'Egypte, où, n'en doutons pas, il eût acquis de la gloire et rendu des services à la science, d'Albe était resté directeur du dépôt de la guerre *Cisalpin*, qu'il avait organisé et où il poursuivit l'achève-

ment des dix derniers cuivres de sa carte. Les chances de la guerre, en nous arrachant l'Italie, dépouillèrent Bacler d'Albe des fruits de ses longs travaux: la précieuse collection des dessins de nos fastes militaires, dont il n'avait encore gravé que le *Passage du Pô* et la *Bataille de Lodi*, devinrent, ainsi que les vingt premiers cuivres de sa carte, la proie de l'ennemi. Un pareil revers ne le découragea pas: ses dessins topographiques étaient sauvés; et, retiré encore à Sallenches, puis à Paris, il avait presqu'entièrement refait ses vingt cuivres, lorsque le gouvernement Autrichien lui revendit ceux qui avaient été transportés à Vienne.

Alors il donna, en 22 feuilles, la suite de la Carte d'Italie, comprenant le royaume de Naples, la Sicile et la Sardaigne. C'est vers cette même époque qu'il fournit au Dépôt de la Guerre, en qualité de chef de section de cet établissement, d'excellens Mémoires sur la gravure des Cartes, dont on peut lire des extraits dans le *Mémorial Topographique*. C'est dans ses ateliers que plusieurs graveurs distingués du Dépôt se sont formés, ou ont commencé leur réputation; c'est encore dans ce temps que, revenu par goût, non moins que par nécessité, à ses pinceaux, il prit rang, particulièrement par ses gouaches, parmi nos premiers paysagistes.

Parvenu au timon de l'État, *le Soldat heureux* n'oublia pas l'homme dont les talens lui avaient été si utiles en Italie. C'est encore comme géographe et directeur de son cabinet topographique, qu'il se l'attache. Austerlitz, Iena, Friedland, Wagram, le Tage, la Vistule et la Moscowa, virent tour-à-tour le général d'Albe. Toujours confident des plans de campagne, des projets de mouvement, il les indique, les trace sur les cartes, fournit les élémens de la victoire, à laquelle il n'est point étranger, et après laquelle il fait encore, sous les yeux du triomphateur, le partage des provinces, la circonscription des nouveaux états, et contribue à régler le destin des peuples.

Des travaux aussi considérables, aussi actifs, appelaient le repos; et le général d'Albe, décoré de plusieurs ordres français et étrangers, fut nommé directeur du Dépôt général de la Guerre.

Les événemens politiques de 1815 le rendirent bientôt à la vie privée. Il retrouva avec joie ces pinceaux, la consolation de sa vie, et qu'il n'avait, durant un moment d'enthousiasme, quittés qu'à regret. Bacler fut, avant l'âge de 60 ans, enlevé à sa famille et à ses amis, le 14 septembre dernier.

La Carte d'Italie, en 52 feuilles, et particulièrement la première partie, a été, à juste titre, considérée comme la meilleure qu'on eût sur cette contrée. Son échelle de 1 ligne pour 300 toises, ou de $1/_{259,200}$, permettait d'intéressans détails. La rivière de Gênes, une grande partie du Piémont, toute la Lombardie, les Légations, la Toscane, une grande partie de l'état Vénitien et la frontière Napolitaine, y sont fort bien traités; et les imperfections qui se remarquent dans le reste du travail, tiennent peut-être en partie à l'exécution vicieuse de la gravure, encore, pour ainsi dire, dans son enfance, surtout en Italie.

La partie mathématique n'a point été négligée; et l'on peut même voir, par les notes, que les points ont été discutés, et que l'auteur ne s'est décidé entre plusieurs observations, qu'après un mûr examen.

Mais ce qui distingue particulièrement cette Carte, c'est le tracé pittoresque, quoique parfaitement géométrique, des montagnes. Abandonnant toute perspective linéaire, et rapportant tout à la projection horizontale, il a fait pour jamais disparaître de nos cartes les rochers en élévation, les arbres qui cachaient les routes qu'ils devaient border, et les montagnes sur les crêtes desquelles semblaient couler les rivières qui devaient en baigner le pied; enfin il laissa à une juste entente du *clair-obscur*, à une sorte de perspective aérienne, de faire sentir et de déterminer l'élévation relative de ces monts, dont ses profondes méditations dans les grandes Alpes lui avaient fait tracer l'enchaînement avec tant d'intelligence.

EXTRAIT *d'une Lettre de* M. BRACK, *Directeur des Douanes à Strasbourg.*

Strasbourg, septembre 1824.

J'ai l'honneur de vous annoncer la traduction à laquelle je travaille, d'un ouvrage allemand ayant pour titre : *Description de la Judée, au temps de Jésus*, par Melos, professeur au séminaire protestant de Weimar.

Ce petit ouvrage, qui comprend tout ce qui a rapport à la géographie mosaïque, à l'état civil, religieux, domestique, et même aux sciences, m'a paru de nature à intéresser l'enseignement des écoles primaires. Je me propose de l'enrichir de trois cartes, l'une du voyage des Israélites depuis leur sortie d'Egypte, la même comprenant leurs stations à travers le désert; la deuxième, représentant le Jourdain et la Palestine, divisée et partagée entre les douze tribus; et la troisième, la Judée telle qu'elle était du temps de Jésus.

Je ne sais pas si je me fais illusion; mais il me semble que la géographie mosaïque est d'un intérêt majeur pour enseigner aux enfans l'histoire et l'origine de notre religion; et que cette géographie, qui appartient au premier peuple du monde, doit aussi précéder toutes les autres dans l'enseignement.

J'ai l'honneur, etc.

BRACK.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ,
RUE DU CADRAN N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO DIX-NEUF.

Séances de la Commission Centrale.

Séance du 5 *novembre* 1824.

M. *Becquey*, Directeur-général des Ponts et Chaussées, informe la Société qu'il s'empresse de répondre à ses desirs, en accordant, pour sa bibliothèque, la collection des ouvrages publiés par l'Administration des Ponts et Chaussées (Voir, ci-après, Documens, page 213).

La Commission Centrale invite M. le Président à adresser à M. Becquey les remerciemens de la Société.

M. *Lombardi*, Secrétaire-général de la Société Italienne de Modène, accuse à la Commission Centrale, réception de ses Réglemens et Programmes de prix, et lui fait les offres les plus généreuses (Voir, ci-après, Documens, page 213).

M. *Chemisard*, Capitaine au Long Cours, attaché à la maison Balguerie de Bordeaux, annonce à la Société qu'il se propose de visiter, dans son prochain voyage, les îles Java, Sumatra, Banca,

Bornéo, les Célèbes et les détroits qui les séparent; la péninsule Malaise, les côtes de Siam, de Camboge, de la Cochinchine, du Tonquin; Macao et Canton, Manille et les îles Luçon, enfin les îles Moluques; et lui exprime le desir de recevoir ses instructions. La Commission Centrale, en donnant des éloges au zèle de M. *Chemisard*, invite la Section de Correspondance à dresser une série de questions sur les contrées que doit visiter ce jeune marin.

M. le Baron *Coquebert Monbret* écrit à la Commission Centrale, qu'il espère, aussitôt que sa santé sera rétablie, pouvoir mettre à sa disposition de nouveaux matériaux qu'elle jugera peut-être dignes d'enrichir le Recueil des Mémoires de la Société.

M. le Général *Donzelot*, Gouverneur et Administrateur de la Martinique, écrit à la Société qu'il a fait donner la plus grande publicité aux Réglemens, Programmes de prix et autres pièces qui lui ont été adressées. Il offre de seconder les efforts de la Société, et de lui faire parvenir les renseignemens qu'il jugera utiles aux progrès de la Géographie.

M. *A. Jaubert*, au nom de la Section de Publication, fait un Rapport sur un Ouvrage de Géographie écrit en langue latine et en caractères gothiques, par le *frère Jordanus*, collationné avec le plus grand soin par M. le Baron *Coquebert Monbret*, d'après le fragment original appartenant à M. *Walckenaer*. La Commission Centrale, sur les conclusions de M. *Jaubert*, vote l'impression du manuscrit dans le Recueil des Mémoires de la Société, et renvoie le Rapport au Comité du Bulletin (Voir, ci-après, Documens, p. 214).

M. *Bianchi*, au nom de la même Section, rend compte de la traduction qu'a faite *M. de Nerciat*, d'un Mémoire sur la Géographie de la Perse, par M. le Baron de *Hammer*.

Après quelques observations de M. *Barbié du Bocage*, sur la signification de différens noms géographiques, la Commission Centrale renvoie le Rapport de M. *Bianchi* au Comité du Bulletin (Voir, ci-après, Documens, page 219).

M. Barbié du Bocage fait deux propositions, dont l'une est relative à la fixation du prix de l'Ouvrage de Marco Polo, pour les Membres de la Société et pour le public; et l'autre a pour but l'impression de la liste générale des Membres de la Société. Ces propositions sont renvoyées à la séance suivante.

Séance du 19 novembre.

Son Exc. le Comte Chabrol de Crouzol, Ministre de la Marine, annonce à M. le Président qu'elle se fait un plaisir d'accorder, pour la bibliothèque de la Société, la collection des Cartes publiées par le Dépôt général de la Marine (Voir, ci-après, Documens, page 228).

La Commission Centrale invite M. le Président à exprimer à Son Exc. la reconnaissance de la Société.

M. le Comte de *Rosily*, Directeur-général du Dépôt de la Marine, annonce à la Commission Centrale l'envoi de la collection accordée par Son Exc. le Ministre de la Marine.

M. *Hurtado*, envoyé de Colombie à Londres, remercie la Société de l'avoir admis dans son sein, et promet de contribuer de tous ses efforts aux succès de son entreprise.

M. de *Nerciat* écrit à la Commission Centrale pour lui exprimer sa reconnaissance de l'intérêt avec lequel elle a bien voulu accueillir sa Traduction du Mémoire de M. de *Hammer* sur la géographie de la Perse. Il l'informe en même-temps qu'il laisse ce Manuscrit à sa disposition, et qu'il sera très-flatté si elle le juge digne d'être inséré dans le Recueil des Mémoires de la Société.

La Commission Centrale décide que la Liste générale des Membres de la Société sera imprimée à la fin du volume de Marco Polo.

Elle décide également, sur la proposition de la Section de Pu-

blication, que l'Ouvrage de Marco Polo sera délivré aux Membres de la Société, à moitié du prix fixé pour le public.

M. le Général *Haxo* dépose sur le Bureau une Carte des environs de Gironne, exécutée d'après le système de topographie qu'il a indiqué, en 1822, dans un Mémoire imprimé et distribué aux Membres de la Commission Royale de la nouvelle Carte de France, dont il fait partie. Cette Carte, dont l'échelle est au dix-millième, a été dessinée par M. le Capitaine du Génie Noizet, sur une planche lithographique de zinc, préparée suivant le procédé de M. Senefelder. Les formes du terrain y sont représentées par des hachures qui, par leur rapprochement et la force du trait, forment des teintes d'autant plus foncées, que les pentes sont plus roides. Ces hachures sont disposées d'après des règles certaines, qui ne laissent rien à l'arbitre du dessinateur, de telle sorte que le même terrain, figuré par des mains différentes, produise toujours des dessins du même aspect.

Une échelle de pente, tracée sur le bord de la Carte, donne le moyen de mesurer l'angle qu'une partie quelconque du terrain forme avec l'horizon. Il suffit, pour cela, de prendre, avec un compas, l'intervalle qu'occupent quatre hachures voisines, et de le porter sur les ordonnées de cette échelle.

L'idée principale de ce système est d'amener à représenter toujours les mêmes pentes par des teintes d'une même intensité, de manière à faire du dessin topographique une véritable écriture dégagée du vague inséparable de l'emploi des moyens pittoresques. La Carte des environs de Gironne est un premier essai qui fait voir que ce résultat important sera facilement obtenu aussitôt que les personnes qui font de la topographie leur principale occupation, l'auront pris pour but de leurs recherches.

M. D. *de la Roquette* donne lecture d'une série de questions qu'il a dressées sur le Camboge, le Laos, etc., pour M. le Capitaine *Chemisard*.

M. *Jomard* communique une Lettre de M. le Chevalier *Pictet*, de Genève, en réponse aux questions qui lui avaient été adressées sur la hauteur du lac de Genève. Cette Lettre est renvoyée au Comité du Bulletin (Voir, ci-après, Documens, page 229).

Le même Membre donne lecture d'une Lettre de M. *Delaporte*, Vice-consul à Tanger, relative à la Cyrénaïque, cette lettre est renvoyée au même Comité (Voir, ci-après, Documens, page 234).

Assemblée générale du 26 novembre.

Présidence de M. le vicomte de Chateaubriand.

La séance est ouverte à 8 heures du soir, par M. le Vicomte de *Châteaubriand.* M. le Baron de *Férussac*, Secrétaire de la Société, lit le procès-verbal de la séance générale du 2 avril.

M. *Malte-Brun*, Secrétaire-général de la Commission Centrale, donne verbalement un aperçu des travaux de la Société, pendant l'année écoulée.

M. *Jomard*, Président de la Commission Centrale, présente, au nom de la Commission, le 1er volume du *Recueil des Voyages, Relations et Mémoires* publiés par la Société. L'avant-propos de ce volume, destiné à faire connaître le but et l'esprit du Recueil, et composé par M. *Malte-Brun*, est lu par M. de Férussac.

M. *Jomard* présente également le 1er cahier du *Recueil des Questions adressées aux voyageurs et à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la Géographie.* Il donne lecture du Préambule placé à la tête du cahier.

Le même membre dépose ensuite sur le Bureau la *Carte des Pachaliks de Bagdad, d'Alep et d'Orfa*, dressée par M. Rousseau, ancien Consul-général. Cette Carte est gravée et publiée aux frais et par les soins de la Société.

M. *Chapellier*, Trésorier de la Société, rend compte de l'emploi des fonds (Voir, ci-après, Documens, page 235).

M. *Jomard* lit un Mémoire intitulé : *Coup-d'œil sur les progrès et l'état actuel des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique.* L'objet principal de cet écrit est d'assigner le rapport qui existe entre l'étendue de l'Afrique Intérieure et la superficie observée par les voyageurs européens, depuis une quarantaine d'années (Voir, ci-après, Documens, page 239).

On annonce que M. le Comte *Orloff*, Sénateur de l'empire de Russie, à qui la Société doit déjà un don de 500 fr., met à sa disposition une somme de 1,000 fr., pour être employée à l'encouragement des découvertes, de la manière qu'elle croira le plus utile aux progrès des sciences géographiques. M. le Président est prié de vouloir bien exprimer à M. le Comte *Orloff*, présent à la séance, la reconnaissance de la Société.

La séance est levée à 10 heures.

Liste des Membres nouvellement admis dans la Société.

Séance du 5 *novembre* 1824.

MM. CHEMISARD, Capitaine au Long Cours.

DESBASSINS DE RICHEMONT (Le Vicomte), Commissaire-ordonnateur à Pondichéry.

LAHURE, Notaire royal.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 26 NOVEMBRE.

AUGER, Membre de l'Académie Française.

BIGOT DE PRÉAMENEU (le Comte), Membre de l'Académie Française.

BOUCHER, Sous-Directeur au Ministère de la Marine.

DROJAT, Avocat à la Cour Royale de Paris.

DUTENS, Inspecteur-divisionnaire au Corps royal des Ponts et Chaussées.

FORBIN (le Comte de), Directeur-général des Musées royaux.

GAIMARD, Naturaliste du Roi.

GAMBA (le Chevalier), Consul-général de France à Tiflis.

GUENIFEY (le Baron de), Conseiller du Roi près le Conseil des Manufactures.

JORDAN (Augustin), ancien Chef de division au Ministère de l'Intérieur.

LEMOINE (Aimé).

SAINT-GENIS, Ingénieur en chef, Directeur au Corps royal des Ponts et Chaussées.

Ouvrages présentés et déposés sur le Bureau.

Séance du 15 novembre.

Grande Carte routière de la France, dressée par ordre de M. le Directeur-général des Ponts et Chaussées, en 6 feuilles.

Statistique des Routes royales de France; Paris, 1824. 1 vol. in-4°.

Rapport au Roi, sur la Navigation intérieure de la France; Paris, 1820. 1 vol. in-4°; par M. *Becquey*, Directeur-général des Ponts et Chaussées.

Annales Maritimes et Coloniales, cahier de septembre; par M. *Bajot.*

Annales Européennes de Physique végétale; 21ᵉ livraison, par M. *Rauch.*

Journal de la Société Asiatique; 28e cahier.

Le Globe, Journal littéraire.

Lettre adressée à la Société Asiatique par M. J. G. *Jackson.*

Recueil Agronomique de la Société Centrale d'Agriculture de la Haute-Saône.

Séance du 19 novembre.

Collection des Cartes publiées par le Dépôt général de la Marine. (Voir, ci-après, Documens, page 228).

Nouvelles Annales des Voyages, cahier d'octobre; par MM. *Eyriès* et *Malte-Brun.*

Carte lithographiée des environs de Gironne, en une feuille; par M. le Général *Haxo.*

Annales de la Société d'Agriculture de la Charente, cahier de septembre.

Le Globe, Journal littéraire.

Séance générale du 26 novembre.

Carte manuscrite de l'Archipel Gascon, découvert par M. le Capitaine *Chemisard*, commandant un navire de commerce de la maison Balguerie.

Voyage à Surinam, Cayenne, 1824, par M. *Leschenaut de La Tour.*

Dictionnaire Français-Wolof et Français-Bambara, rédigé par M. *Dard*, ancien Directeur de l'école de Saint-Louis du Sénégal, et offert par M. *Jomard.*

Restauration de l'île de Corse. Une broch. in-4°, avec une Carte minéralogique, par M. *Cadet de Metz.*

DOCUMENS.

A MM. les Président et Secrétaire de la Commission Centrale.

MESSIEURS,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; et d'après le desir que vous m'exprimez, je me fais un plaisir de vous adresser le Rapport présenté au Roi, au mois d'août 1820, sur la navigation intérieure;

La Statistique des routes royales de France;

Et la grande Carte routière dressée par les soins de l'administration des Ponts-et-Chaussées.

Je suis fort aise, Messieurs, de pouvoir, dans cette occasion, faire quelque chose qui soit agréable à une Société qui se recommande par les hommes distingués qu'elle compte parmi ses membres et par son noble dévouement à la science qu'elle honore et qu'elle enrichit par ses travaux.

Le Conseiller d'État, Directeur-Général des Ponts-et-Chaussées et des Mines.

Signé BECQUEY.

EXTRAIT *d'une lettre de la Société Italienne des Sciences de Modène, à MM. les Président et Secrétaire de la Commission Centrale de la Société de Géographie.*

Modène, le 13 octobre 1824.

.... La Société Italienne des Sciences résidant à Modène a

agréé les notices que vous avez eu la bonté de nous communiquer avec votre très-obligeante lettre du 7 mai dernier, et elle desire vivement pouvoir aider votre utile établissement dans ses opérations dirigées vers l'avancement de la science géographique, considérée dans le sens le plus étendu. Les Savans qui composent la Société Italienne sont répandus dans toute l'Italie; ils ne se réunissent jamais, mais ils traitent les affaires par la voie de correspondance. Néanmoins, Son Excellence M. le Marquis Lovis Rangoni, président de la Société, m'a ordonné de communiquer votre lettre à nos Membres, et de les engager à s'occuper des objets auxquels travaille votre Société. Je mettrai tout mon empressement à accomplir les ordres de Son Excellence M. le Président, et je ferai imprimer et distribuer à tous mes collègues, votre lettre du 7 mai; je ne manquerai point de vous envoyer les Notices et les Découvertes que nos Membres pourraient faire dans cette belle branche des sciences naturelles, et je me flatte que nos communications seront publiées par la Société que vous présidez.

Si vous voulez bien m'adresser les Notices de vos travaux, je m'empresserai de les faire imprimer dans nos journaux.

Je saisis cette occasion, etc.

ANTOINE LOMBARDI.

Secrétaire de la Société Italienne des Sciences de Modène.

RAPPORT *fait à la Commission Centrale*, *par* M. A. JAUBERT.

La Section de Publication m'a chargé de vous rendre compte d'un fragment d'ouvrage de géographie, écrit en langue latine et en caractères gothiques. L'original de ce fragment appartient à M. Walckenaer; M. Coquebert-Monbret a collationné, avec le plus grand soin, la copie qui vous est offerte, et il a fait lithographier un *fac simile* de l'écriture du manuscrit.

L'ouvrage en question est intitulé : *Mirabilia descripta per Fratrem Jordanum ordinis Prædicatorum, oriendum de Severaco, in Indiâ majore Episcopum Columbensem.* Rien n'indique la date de sa composition ; mais la forme des caractères, la phraséologie latine, la qualification *d'Empereur des Grecs*, que l'auteur donne au Prince qui régnait de son temps à Constantinople, la dénomination *d'Asie mineure*, sous laquelle il désigne la Turquie, la matière même qui compose le manuscrit, qui est en parchemin et non en papier de coton ; toutes ces circonstances réunies prouvent évidemment que l'ouvrage est d'une époque antérieure au quinzième siècle. La mission du frère Jordanus aurait-elle eu lieu durant le cours du treizième siècle, c'est-à-dire lorsque les armes des Turcs faisaient les plus rapides progrès dans l'Orient ? C'est ce qu'il semble assez naturel de conjecturer.

Dès les premières pages, on voit que notre auteur a visité la Grèce et l'Arménie, en observateur attentif. Presque tout ce qu'il dit du mont Ararat est d'une remarquable exactitude. Le sommet de cette montagne, dit-il, est constamment couvert de neige, et très-souvent voilé par des nuages ; sa base présente une surface telle qu'il serait difficile d'en faire le tour en moins de trois journées, et on y rencontre une quantité de serpens, et d'autres reptiles véritablement extraordinaires.

L'auteur définit ce qu'il appelle Arménie : le pays compris entre Sebaste et la plaine du Moghau, d'une part, et le mont Barcario (1) et Tauris, de l'autre. Il lui donne 40 journées de longueur sur 23 de largeur. Il parle d'une grande ville de *Semour*, détruite par les Tartares. Le nom de *Semmour* est en effet turc ; on le donne même à un pays situé sur le revers septentrional du Caucase, non loin des Tchechentzes ; mais j'ignore entièrement quelle était la ville qui le portait.

---

(1) Ce mont Barcario serait-il la chaîne des montagnes des Hékiaris ? mais où seraient alors les 23 journées de largeur.

Quoique le frère Jordanus paraisse avoir visité la Perse; les généralités dans lesquelles il entre relativement à ce pays n'offrent rien de bien satisfaisant ni de bien complet; et d'abord on voit (page 25 du travail de M. de Monbret), qu'il comprend sous la dénomination d'Empire Persan, non seulement Trébizonde, (qu'il dit être une ville grecque), mais encore l'Asie Mineure, la Médie, la Cappadoce, la Lydie, l'Arménie Majeure, la Chaldée, la Géorgie, une partie des montagnes Caspiennes et le Moghau. Or cette circonscription est évidemment trop vaste pour l'époque en question, soit qu'on s'en rapporte à tous les témoignages de l'histoire, soit qu'on se borne à ajouter foi à ce que dit notre missionnaire lui-même, dans un autre endroit de sa relation.

Parmi les phénomènes remarquables que l'auteur dit avoir vus en Perse, il parle avec beaucoup d'exagération de la sécheresse du climat de Tauris. Jamais, dit-il, on n'y voit tomber de rosée, jamais de pluie en été; en sorte qu'on est obligé d'arroser les terres avec les eaux (courantes). Il ajoute que, dans ce pays, on trouve une espèce de chrysalide qui produit, par émission, sur les feuilles des arbres et sur la terre, une sorte de manne plus douce que le miel, et qu'on y voit des rivières charriant de l'or en abondance: assertions qui ne semblent pas mériter une sérieuse réfutation.

Mais, en revanche, rien n'est plus exact que les détails dans lesquels entre le frère Jordanus relativement aux mœurs et usages des Persans, et en particulier sur leur manière de manger, soit dans des auges de bois, soit sur des nappes de cuir, et toujours avec les doigts. Rien de plus curieux que ce qu'il dit de la dépopulation déjà très-sensible en Perse à l'époque où il écrivait, et sur l'existence des églises que possédaient alors les Chrétiens à Sultaniéh et à Tauris.

Nous ne le suivrons pas dans sa description des pays qu'il nomme Inde Mineure, Inde Majeure, troisième Inde, et Arabie: dans lesquels il annonce avoir baptisé et converti trois cents personnes,

parmi lesquelles étaient beaucoup d'idolâtres et de Sarrasins. Bien qu'il annonce avoir visité la première et la troisième de ces contrées, et qu'à travers certaines fables, on rencontre ou l'on devine un grand nombre de faits exacts, il nous semble plus intéressant de transcrire la description abrégée que notre missionnaire fait de la grande Tartarie, pays vers la connaissance duquel les progrès ont été peu rapides jusqu'à ces derniers temps; et ce sera par cet extrait, suivi d'une courte conclusion, que nous terminerons le présent rapport.

« Dans ce royaume, dit-il, on se sert, au lieu de monnaie, » d'une sorte de papier marqué avec de l'encre noire, au moyen » duquel on se procure de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, » et généralement tout ce dont on peut avoir besoin.

» Il y a toujours, dans la grande Tartarie, des temples con- » sacrés aux idoles, et des couvens d'hommes et de femmes, » qui chantent en chœur et récitent leurs prières absolument » comme parmi nous. Les grands pontifes des idoles portent des » chappes et des chapeaux rouges, de la même manière que nos » cardinaux. C'est une chose incroyable que le faste, la pompe, » l'éclat et la solennité que déploient ces peuples dans leurs sa- » crifices aux idoles.

» Ils ne brûlent point leurs morts et ne les ensevelissent pas » quelque fois de dix ans, par la raison qu'il ne possèdent pas » toujours de quoi faire les sacrifices et célébrer les obsèques con- » venablement; mais alors ils gardent les corps dans leur maison, » et leur offrent des alimens comme s'ils vivaient encore.

» Les grands seigneurs, lorsqu'ils meurent, sont ensevelis avec » un cheval et avec un ou deux de ceux d'entre leurs domestiques » qu'ils chérissaient le plus.

» Il y a, dans cet empire, de très-grandes villes, d'après ce » que m'en ont dit ceux qui les ont vues. Il en est une nommée

» Hyemo, qui est carrée, et qu'un homme à cheval mettrait un » jour à traverser, en suivant le plus droit chemin.

» J'ai entendu dire que le souverain de ce pays tient sous sa » domination deux cents villes, dont la grandeur surpasse celle de » Toulouse : je les crois encore plus peuplées.

» Les habitans de la Grande Tartarie sont gens de bonnes mœurs, » propres, civils et généreux.

» Leur pays produit de la *rhubarbe* et du *musc*. Le musc provient » du nombril d'un certain animal sauvage, qui ressemble à un » chevreau. Lorsqu'on peut le saisir en vie, on lui coupe en rond » la peau du nombril, on recueille le sang qui en découle, on » met ensuite ce sang dans la même peau et on l'y laisse sécher ; » il en résulte le meilleur musc du monde. Il n'y a, que je sache, » rien autre qui soit digne d'être remarqué dans ce pays, si » ce n'est cependant les vases, si beaux, si nobles et si précieux » de porcelaine. Lorsque le souverain vient à mourir, quelques » hommes transportent son corps, accompagné d'un riche trésor, » jusqu'à un certain lieu où ils déposent le corps; ils prennent » ensuite la fuite comme si le diable les poursuivait. Là se trouvent » d'autres porteurs tout prêts, qui enlèvent le corps immédiatement, » et le transfèrent de même jusqu'à une autre station ; de nouveaux » porteurs leur succèdent, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le corps » soit parvenu au lieu où il doit être enseveli. On en agit ainsi pour » que ce lieu reste ignoré, et que personne ne puisse, en consé- » quence, voler le trésor. On ne fait connaître au public la mort » du prince qu'au moment où ses parens et les principaux person- » nages de l'état ont secrètement installé son successeur sur le » trône. Ce souverain fait plus d'aumônes qu'aucun potentat de » l'univers. Ses sujets sont, pour la plupart, idolâtres. »

Vous avez pu juger, Messieurs, par cette rapide et imparfaite analyse, quel est le degré d'intérêt que peut inspirer le travail du frère Jordanus. Ce travail n'est pas de nature, sans doute, à ac-

croître de beaucoup la somme des connaissances sur l'Asie; mais c'est un monument respectable, et à peu-près ignoré jusqu'à ce jour, des connaissances géographiques du moyen âge; c'est l'ouvrage d'un Français, d'un contemporain de Marco Polo : à ces titres, la Société de Géographie ne peut manquer de l'accueillir favorablement.

J'estime, en conséquence, que la Commission Centrale doit à M. le Baron Coquebert-Monbret, des remerciemens pour l'intéressante communication qu'il a bien voulu lui faire, et ordonner que le manuscrit dont il vient de vous être rendu compte sera rendu public par la voie de l'impression.

RAPPORT *fait par* M. Bianchi, *sur le manuscrit intitulé : Observations sur la Géographie de la Perse, par M. de* Hammer; *extraites et traduites des Annales de la Littérature Allemande; 7e et 8e vol.; 1818 et 1819. Par M. de* Nerciat.

LA première partie de ces Mémoires dont le traducteur vient de faire hommage à la Société, fait connaître les limites de l'empire Persan, avant l'expédition d'Alexandre, à l'époque de sa plus grande splendeur. Des vingt-quatre satrapies mentionnées par les écrivains grecs, douze seulement composaient dès-lors la Perse proprement dite. M. de Hammer nous apprend, en outre, que Platon, qui divisait cet empire en sept grandes régions, s'accorde parfaitement sur ce point (malgré l'opinion contraire du président Brisson) avec Tabari, l'un des plus anciens et des meilleurs écrivains Arabes. L'auteur passe en revue les divisions indiquées par Hérodote, Pline, Diodore de Sicile, Arrien, Ammien-Marcellin, et Isidore de Charax.

Si l'on est surpris, observe M. de Hammer, de ne pas trouver dans l'Itinéraire du dernier, les plus belles provinces méridionales de

l'empire Persan, savoir la Caramanie, la Perse et la Suziane, Strabon en donne une raison spéciale. Il nous apprend que, de son temps, la Perse proprement dite, le Fars d'aujourd'hui, avait un roi particulier qui obéissait au souverain des Parthes. Les provinces non mentionnées par Isidore appartenaient sans doute aux états de ce potentat. Or, en tenant compte des provinces en-deçà du Tigre, formées par la Mésopotamie et la Babylonie, M. de Hammer trouve justement, dans Isidore comme dans Pline et dans Ammien-Marcellin, dix-huit gouvernemens, dont treize seraient au nord et sept au sud.

En suivant cette espèce d'Itinéraire, qui commence dans l'ouest de l'empire, et allant de capitale en capitale, il dirige le voyageur au nord, puis à l'est, et enfin au midi. M. de Hammer indique d'autant plus volontiers ces diverses stations, que plusieurs d'entre elles n'ont pas encore été reconnues dans les villes actuelles du royaume. Laissant de côté la Mésopotamie et la Babylonie, qui, situées entre l'Euphrate et le Tigre, n'appartiennent pas proprement à la Perse, considérée dans ses limites naturelles, la première province qu'il décrit est Apolloniatis, la plus occidentale au-delà du Tigre.

Après l'indication de ces dix-huit contrées, l'auteur passant au règne brillant des Séfis, donne la nomenclature des vingt-quatre provinces ou grands gouvernemens dont se composait l'empire Persan à cette époque, et dont les neuf premières ont été enlevées par les Afgans, et les trois dernières par les Russes.

Ainsi la Perse d'aujourd'hui ne comprend plus que douze gouvernemens, dont la description compose l'ensemble de ces Mémoires. L'auteur, pour en faciliter la connaissance, divise ces provinces en quatre parties, suivant les quatre points cardinaux, et commence sa tournée géographique par l'ouest, aux cols Zagriens ou l'entrée de la Médie. Après avoir parcouru en cercle ces douze provinces, il s'arrête à l'embouchure du Tigre, qui borne à l'ouest le pays du Kourdistan, province dont la Perse aujourd'hui ne possède qu'une petite portion, la plus grande partie appartenant à l'empire Turc.

Quoique la plupart des désignations modernes aient été puisées en partie dans les ouvrages des voyageurs ou écrivains européens déjà connus, tels que Niebuhr, Thévenot, Tavernier, Johnson, Olivier, Morier, Ouseley, Mannert, Mackdonald Kinneir, Tancoigne, Dupré et autres, ce travail général sur la Perse ne laisse point que d'être utile; car à l'avantage de faire connaître succinctement presque tout ce qui a été écrit sur cette contrée, il offre une critique aussi savante que judicieuse des auteurs qui en ont parlé et de l'opinion des voyageurs qui l'ont parcourue. Nous regrettons seulement que la publication de ces Mémoires ayant été antérieure à celle de la géographie de Ritter et des ouvrages de Malcolm et de M. Jaubert, M. de Hammer n'ait pu enrichir sa collection des observations de ces voyageurs distingués.

Au reste ce qui nous paraît donner un nouveau prix à cette traduction de M. de Nerciat, c'est que M. Hammer, pour rendre ses Mémoires géographiques plus complets, y a ajouté tout ce que les historiens et les géographes orientaux, tels que Tabari, Khadjï Khalfa, Ahmed Toussi, Cazvini, et autres, pouvaient lui offrir de plus intéressant. Ce savant orientaliste s'est surtout attaché à faire ressortir les analogies qui existent entre les noms rapportés par les historiens grecs, et les dénominations orientales. C'est ainsi que le nom de la ville d'Artemita, située dans la province arrosée par la Diala, est d'autant plus à rechercher dans le lieu appelé Kasri Chirine قصرشرین que le nom de Χαλασαρ, rapporté par Isidore, a la plus grande analogie avec le mot arabe kasr قصر, que les Espagnols prononcent encore aujourd'hui alcassor. La petite rivière sur laquelle elle est placée, et qu'Olivier nomme Kasrsouii قصرصوی, n'est qu'un bras de la Diala Il retrouve de même le nom actuel de la province de *Guilan*, کیلان, dans celui de Γηλαι de Strabon. C'est ainsi que, dans le Kourdistan, le nom du défilé, appelé Ζαγρουπυλαι, s'est conservé dans la dénomination persanne de *Seripoul* سرپول

Nous avons remarqué des observations fort curieuses sur le

monument de Bisoutoun, dont les anciennes sculptures ont été décrites deux fois dans le Djihan-Numa جهان نما Traité de Géographie universelle, par Hadji Khalfa. D'après les écrivains orientaux, le mont Elvend كوه الوند, dans le Kourdistan (l'Orontes) est remarquable par la hauteur de ses Alpes, les plus belles de l'Asie. Au dire de Djafer Sadik, une des sources du Paradis jaillit de ses flancs; et selon Ahmed Toussi et Cazvini, il aurait trente parasanges de circuit. On l'aperçoit à vingt parasanges de distance : une de ses ramifications se dirige vers l'Azerbaïdjan et une autre vers l'Irak. M. de Hammer, d'après Hadji Khalfa, nous apprend encore que les poètes arabes et persans ont célébré sur leurs lyres les beautés admirables de cette chaîne. Ahmed Toussi, dans sa Description des Rochers Merveilleux, cite deux immenses grottes carrées, remplies de caractères inconnus dont il donne une interprétation, qu'Alexandre aurait fait faire à son passage sur les lieux. Si rien ne semble moins authentique, observe M. de Hammer, que l'explication donnée en arabe par cet auteur, rien ne serait pourtant plus utile à approfondir; et les voyageurs devraient appliquer tous leurs soins à la rechercher et à la copier, ainsi que les caractères qui l'ont fait naître (1).

(1) Suivant Ahmed Toussi, ces caractères signifieraient:

الصدق ميزان الله تعالى الذى يدور عليه العدل والكذب مكيال الشيطان الذى يدور عليه الجور فقولوا الصدق ولو بقياس شعرة فانه نور من الله و اصدقوا من صدقكم و الصدق يولد الصدق ولا تكذبوا فان الكذب يتولد الكذب فثمره هذا دوا و ثمره هذا دا *

« La vérité est la balance de Dieu, avec laquelle Il mesure la justice : le » mensonge est la mesure de Satan, avec laquelle il dispense l'iniquité. La » vérité n'eût-elle que la valeur d'un grain d'orge, est la lumière de Dieu. Sois » véridique; car la vérité produit la vérité. Ne mens point; car le mensonge » produit le mensonge. Le fruit de la vérité est un remède *salutaire*. Celui du » mensonge est une maladie *mortelle*. » Cette inscription, qu'on trouve dans Kinneir, en caractères persépolitains, a du moins, d'après la version arabe, ceci de remarquable, qu'elle rappelle le premier précepte de morale des anciens Perses.

Le cours des fleuves a été surtout, dans ces Mémoires, l'objet de l'attention particulière de M. de Hammer. Il résulte de leur position et de leurs différens embranchemens, que plusieurs villes dont la situation était douteuse, telles que celles de Chouster, de Pasargate et de Persépolis, se trouvent fixées de la manière la plus satisfaisante.

Le passage suivant, tiré du chapitre XII des Mémoires de M. de Hammer, nous a paru assez intéressant par son importance géographique, pour fixer votre attention et trouver place dans ce Rapport.

« Nous touchons, dit-il, à la plus grande difficulté qui se soit » élevée parmi les géographes modernes au sujet du Pasitigris et » de l'Eulæus qui s'y décharge: tout ce qu'ils ont dit jusqu'à présent » n'a pas suffi pour établir d'une manière satisfaisante si l'ancienne capitale du pays de Suze doit être cherchée dans l'endroit » que l'on nomme aujourd'hui *Chouz* شوز, ou bien dans la localité de *Chouster* شستر. Les étymologistes les plus estimables de » la Géographie ancienne, tels que d'Anville (1), Rennel (2), » Mannert et Vincent (3), se sont beaucoup étendus sur l'hydrographie du Houzistan حوزستان sans nous procurer de résultats » incontestables sur cet article: ce qu'il faut attribuer à l'imperfection des données que leur ont présentées les cartes qu'ils avaient » pu se procurer. Mackdonald Kinneir, le seul des voyageurs modernes parmi ceux dont il est question dans ces Mémoires, qui » ait parcouru la Souziane, est le premier qui nous ait donné d'une » manière juste le cours et les noms actuels des rivières de cette » contrée dans les deux cartes qui accompagnent ses Mémoires » sur la Perse et son Voyage dans l'Asie Mineure. Ce sont aussi

(1) Recherches géographiques sur le golfe Persique, Mém. de l'Acad., t. XXX.

(2) The Voyage of Nearchus.

(3) Geog. of Herodotus.

» ces travaux qui nous encouragent dans l'entreprise que nous » allons tenter. Cet illustre voyageur, bien qu'il proteste ne pas » vouloir prononcer entre Vincent et Rennel au sujet des noms, » des rivières et de la position de Suze, fait pourtant dans sa » carte, deux rivières bien distinctes de l'Eulæus et du Khoaspes, » quoiqu'ils n'en fassent qu'une, et que leur identité ait été dé- » montrée jusqu'à l'évidence par d'Anville, Vincent, Mannert, et » Hoek qui s'est fondé sur leur opinion. En effet, Arrien, Pline » et la Bible placent Suze au bord de l'Eulæus, et Hérodote, » Strabon et Quint-Curce le mettent sur le Khoaspes; et ce que » les premiers disent de l'Eulæus, les seconds le rapportent du » Khoaspes, c'est-à-dire que les eaux en étaient si légères et si » salutaires, que les rois de Perse n'en buvaient pas d'autres, » même dans leurs voyages, parce qu'ils en faisaient porter partout » avec eux.

» Si, par ce fait, l'identité des deux rivières demeure incontes- » table, l'opinion des géographes n'en reste pas moins partagée » pour savoir si l'ancien Eulæus ou Khoaspes doit être cherché » dans la rivière qui porte aujourd'hui le nom de *Karasou* قرهصو, » ou bien dans le *Karoun* قارون, selon que les géographes vou- » dront trouver l'antique Suze dans la ville de *Sous* سوس, ou dans » celle de *Chouster* شستر; car la première est située sur la rive » orientale du *Zèreh* كرة, ou Karasou قرهصو, et la seconde sur la » rive orientale du Karoun قارون, également nommé Abi-Chous- » ter, آب شستر (la rivière de Chouster). Mais Suze était sur le bord » oriental de l'Eulæus (ou Khoaspes) : il ne reste donc plus que » de découvrir, d'une manière certaine, laquelle de ces deux rivières » est l'Eulæus, autrement dit Khoaspes, pour en même temps re- » connaître qui de Sous سوس, ou de Chouster شستر, fut l'ancienne » Suze. D'Anville, Vincent et Mannert, ont pensé que c'était » Chouster شستر; Rennel, Kinneir (1), et d'après lui Hoek, ont » penché en faveur de Sous. Sans appeler à l'appui de notre sen-

(1) Voyez sa Carte.

» timent l'autorité incontestable des géographes orientaux, nous » nous rangeons de l'opinion des premiers, uniquement par cette » raison, que le Karoun قارون ou l'Abi-Chouster آب شستر est » le seul dont le cours s'étende jusqu'à la mer et rende possible la » marche de la flotte de Néarque. Le Qèrèh قره ou le Karasou قرهصو » n'ayant point son embouchure sur la côte ne peut donc pas être » l'Eulæus ou le Khoaspes.

» Les partisans du sentiment contraire (Hoek au moins) n'ont « pas pris en considération cette objection importante: mais sans » nous arrêter sur elle, et sur d'autres émises par Vincent, qui » jettent la plus grande lumière sur l'identité de Suze avec Chous- » ter شستر, nous nous empresserons d'offrir le texte aussi bien » que la traduction d'un géographe persan qui prouve d'une ma- » nière évidente quel est le fleuve que l'on doit regarder comme » l'*Eulæus* ou le *Khoaspes*, et qui force de reconnaître la position » de l'ancienne Suze à Chouster شستر, et non pas dans Sous » سوس. Il est extrait d'un manuscrit précieux de la Bibliothèque » I. et R. (de Vienne), sous le n° 433, et qui semble faire partie » de l'ouvrage intitulé: *Nouzhet Elkouloub* نزهت القلوب (la ré- » jouissance des cœurs. »

Voici ce passage:

آب دجلهٔ شستر(۱) از کوهٔ زرد وجبال لور بزرک بر میخیزد وبعد از سی وچند فرسنک بشستر میرسد هوارهسرد میباشد هاضم طعام چندانکه درآن کرما اهل آن دیار اعتهاد برهضم آن ماکولات غلیظ خورند و هضم شود *

« *L'eau du fleuve de Chouster* (2) *vient du Kouh-i-Zerde* کوهٔ زرد (*de* » *la montagne Jaune*) *et des monts du Grand-Lour* لور بزرک, *et*

---

(1) Ou, suivant quelques manuscrits, تستر.

(2) Ce passage présente quelques difficultés, par suite de plusieurs fautes de typographie qui s'y sont glissées. La ville de *Soûs*, à l'ouest de la ville de *Chouster*

» *après un cours de trente et quelques parasanges, elle arrive à Chouster*
» *شستر : elle est toujours fraîche et si dissolvante, que sous cette ar-*
» *dente température, les habitans de ce pays mangent les mets les plus*
» *lourds à l'estomac, se confiant dans sa vertu digestive; et ils les di-*
» *gèrent.*

» Ici l'excellence de l'eau, continue M. de Hammer, semble avoir « trait à celle de l'Eulæus ou du Khoaspes, qui avait déterminé » les rois de Perse à les préférer aux eaux de tout autre fleuve ou » source; et sa propriété, qui n'a point changé depuis plusieurs » milliers d'années, suffirait seule pour lever la difficulté, si la com- » position de son nom oriental *Dedjlëï Chouster* دجلۀ شستر (le » Tigre de Chouster), n'offrait pas la preuve irrécusable que cette » rivière, unie au Pasitigris, fut le fleuve que la flotte de Néarque » remonta, et celui sur lequel Alexandre, en partant de Suze, » vogua à sa rencontre

---

شستر, également nommée Touster, تستر est d'abord appelée *Zouch* ou *Souch*, selon que l'on prononcera, haut ou bas allemand, puis *Chouch*, puis de nouveau Souch ou Zouch.—On ne saurait à quelle prononciation s'arrêter, si l'on n'avait pas sous les yeux au moins le géographe turc. Celui-ci nous présente, à la vérité, ce même nom de ville sous deux orthographes, c'est-à-dire commencé par deux lettres de forme différente, quoiqu'ayant une analogie de son. J'ai cru que je pouvais prendre sur moi de rectifier, en cet endroit, les inadvertences de l'imprimeur, et mettre *Sous* سوس, au lieu de *Souch*, *Zouch* et *Chouch*, quoique cette dernière manière d'écrire et de prononcer ne soit pas sans exemple. —Du reste, je pense aussi que *Chouster* est l'ancienne Suze, quoique, d'après la carte du Djihan-Numa, il ne soit pas impossible de parvenir également à *Sous* en remontant le Chatoul-Areb jusqu'à l'endroit où le *Karoun* s'y décharge, et celui-ci jusqu'à la hauteur où il reçoit le tribut des eaux du *Kârâsou*, sur la rive orientale duquel Sous est construite. — Je conviens que Sous سوس, si l'on ne transforme pas les س en ش par la ponctuation, a plus d'analogie avec Suze qu'on n'en trouve dans Chouster, et bien plus dans Touster تستر; mais les raisons et les traditions militent en faveur de Chouster. *(Notes du Traducteur).*

En traitant, dans la suite de ces Mémoires, de Chouster, M. de Hammer revient encore sur la position de cette ville, et combat avantageusement, en rappelant son irrécusable identité, l'opinion de ceux qui refusent de l'admettre comme l'ancienne Suze.

La crainte d'outrepasser les bornes de ce Rapport et d'abuser de vos momens, a pu seule, Messieurs, nous déterminer à restreindre le nombre des citations aussi curieuses que savantes que nous offrait la suite de ces Mémoires. Nous terminerons en observant que M. de Hammer ne s'est point borné aux descriptions purement topographiques, mais qu'il a résumé, dans cet ouvrage, tout ce que les géographes anciens, les orientaux et les voyageurs modernes ont écrit sur l'histoire, les antiquités, la statistique, les mœurs, les usages, le caractère na ional, les fêtes, l'armée, les productions, et la littérature de la Perse.

M. de Nerciat, en traduisant, de l'allemand en français, les Mémoires de M. de Hammer, et en y ajoutant ses propres notes, a fait une chose d'autant plus utile, qu'ayant habité et parcouru la Perse durant plusieurs années, avec la connaissance approfondie de la langue et de la littérature de cette contrée, il était, plus que tout autre, en état de s'acquitter convenablement de ce travail.

Nous pensons donc, Messieurs, d'après l'exposé que nous avons eu l'honneur de vous faire, que ces observations géographiques de de M. de Hammer, traduites et enrichies de notes par M. de Nerciat, peuvent être considérées comme des documens précieux, dont la Société de Géographie pourra tirer avantage en les insérant, sinon en totalité, du moins en partie dans la collection de ses Mémoires.

Paris, le 8 novembre 1824.

A M. Jomard, *Membre de l'Institut Royal, et Président de la Commission Centrale de la Société de Géographie, à Paris.*

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, de concert avec MM. Barbié du Bocage et Malte-Brun, pour me demander la collection des Cartes publiées par la Marine, afin de les placer dans la bibliothèque de la Société de Géographie.

J'accède bien volontiers à cette demande, et je charge M. le Comte de Rosily, Vice-amiral, Directeur-général du Dépôt des Cartes et Plans de la Marine, de vous faire remettre les Atlas qui composent la collection dont il s'agit, et que je vous invite à faire réclamer près de lui. Il vous enverra, à mesure qu'elles paraîtront, toutes les Cartes que publiera à l'avenir le même Établissement.

Il m'est fort agréable de pouvoir offrir à la Société de Géographie, qui vient de m'inscrire au nombre de ses Membres, une preuve de l'intérêt que j'attache à ses utiles travaux.

Recevez, etc.

Le Pair de France, Ministre Secrétaire d'État au département de la Marine et des Colonies.

Comte de Chabrol.

État *des Cartes du fonds du Dépôt de la Marine, données à la Société de Géographie, en vertu d'une décision Ministérielle*

1° Pilote Français (environs de Brest). Atlas in-fol. composé de 91 feuilles.

2° Neptune de la Méditerranée, en 41 feuil. in-fol.

3° Neptune des Côtes occidentales de France, en 61 feuil. in-fol.

4° Neptune des Côtes septentrionales de l'Europe, en 40 feuil. in-fol.

5° Neptune des Iles Britanniques, en 45 feuil. in-fol.

6° Neptune des Côtes occidentales d'Espagne, de Portugal et d'Afrique, en 36 feuil. in-fol.

7° Neptune de l'Amérique Méridionale, en 49 feuil. in-fol.

8° Neptune de l'Amérique Septentrionale, en 39 feuil. in-fol.

9° Neptune des Côtes occidentales d'Amérique sur le grand Océan, en 29 feuil. in-fol.

10° Neptune des Côtes orientales et du grand Archipel d'Asie, en 47 feuil. in-fol.

11° Neptune Oriental de *Daprès*, en 69 feuil. in-fol., accompagné d'une Instruction, par le même, sur la Navigation des Indes Orientales : 1 vol. in-8°.

12° Supplément au Neptune Oriental, en 15 feuil. in-fol.

NOTE *adressée à M. le Professeur* PICTET de Genève.

LA Société de Géographie a reçu un Mémoire intéressant de M. Coraboeuf, l'un des ingénieurs les plus distingués du Dépôt-général de la Guerre, où il donne la hauteur géométrique du mont Blanc au-dessus du lac de Genève. Il s'agit de fixer les idées sur l'élévation de celui-ci au-dessus de la Méditerranée.

D'après les observations barométriques de de Saussure, on a calculé que cette dernière hauteur est de. . . . . 376 m.

Mais, selon les observations plus récentes de M. le Professeur Pictet, elle est de. . . . . 368 m.

On desire savoir si ces observations diffèrent beaucoup de celles de de Saussure, ou si la différence n'est que dans le calcul, fait, dans le premier cas, selon la méthode de Deluc, et dans le second, par les formules plus récentes.

2° Le Professeur Tralles a déterminé la hauteur géométrique du mont Blanc à 4437^m au-dessus du lac de Genève (ou 4805^m au-dessus de la mer). Quelle est l'opinion que l'on se forme de l'exactitude de cette mesure, et des instrumens dont on a fait usage?

EXTRAIT *de la Monographie du mont Rosa, par M. de* WELDEN, *Officier d'état-major du Génie Autrichien.*

(Article communiqué par M. le Professeur PICTET de Genève, en réponse aux questions ci-dessus)

Depuis l'année 1787 (année de l'ascension de de Saussure), plusieurs personnes sont montées sur le mont Blanc; et sa hauteur a été mesurée et estimée par plusieurs physiciens.

En 1778, M. Pictet l'a mesuré, en observant, du glacier du Buët, son angle de hauteur, et en déterminant la hauteur du Buët par le baromètre.

Le Chevalier Schuckburgh l'a mesuré en 1777, par un procédé trigonométrique reposant sur une base mesurée aux environs de Genève.

En 1787, M. de Saussure fit plusieurs observations au sommet, et en particulier celle du terme de l'ébullition et celle du baromètre. Ces observations, comparées à celles faites en même-temps à Genève, et calculées d'après différentes formules, donnent, comme on le verra tout-à-l'heure, des déterminations différentes pour sa hauteur.

Enfin, en 1802, M. Tralles le mesura trigonométriquement d'après les triangulations faites dans le Jura et le canton de Fri-

bourg, et détermina sa hauteur : nous allons donner, dans un tableau, les résultats de ces diverses mesures.

M. de Saussure est le physicien qui a le plus employé de méthodes différentes.

	Hauteur en toises.
D'après les observations correspondantes du baromètre, à la cime et à Chamouny, à midi, calculées par la méthode de Trembley.	2471
Idem, par les observations à 2 heures.	2489
Idem, par les observations correspondantes à Genève, à midi.	2478
Idem, à 2 heures.	2482
Ces quatre observations, calculées d'après la méthode de Deluc, donnent une hauteur moyenne de.	2418
En prenant une moyenne entre tous les résultats, M. de Saussure établit, pour la hauteur du mont Blanc.	2450
Les observations de de Saussure, calculées d'après la formule de Schuckburgh, donnent.	2475
Des mesures trigonométriques, reposant sur une très-petite base, donnent (d'après de Saussure).	2450
M. Ebel cite un autre résultat (d'après Schuckburgh).	2407
Et un autre de Deluc.	2391
D'après une mesure de M. Pictet	2426
D'après une détermination du même, calculée avec les tables barométriques du Baron de Lindenau.	2430
D'après la mesure trigonométrique de Tralles (au rapport du Baron de Zach).	2468

Les résultats oscillent entre un *minimum* de 2391 toises, donné par Deluc, et un *maximum* de 2489, donné par de Saussure et cal-

culé par Trembley, ce qui présente une différence, entre ces extrêmes, de 98 toises.

Ces déterminations laissaient, comme on voit, subsister bien des doutes, lorsque les travaux récens des ingénieurs Français chargés de déterminer, par une grande triangulation, la perpendiculaire à la méridienne de Paris, depuis la tour de Cordouan; au travers de la France, leur ont donné l'occasion de comprendre le mont Blanc dans leur triangulation, en l'observant de plusieurs de leurs stations dans les Alpes, et entre autres, depuis celle sur le mont Colombier, au midi de Seyssel, dont la hauteur, déterminée trigonométriquement, a été trouvée de 737,6 au-dessus de la mer.

M. Carlini, astronome de Milan, avait établi sur cette montagne, en 1822, un petit observatoire où il a séjourné plusieurs semaines, en observant fréquemment le baromètre. Ces observations calculées lui ont donné, pour la hauteur de la station, 737,5. D'après cet accord satisfaisant de deux méthodes très-différentes, il ne peut rester aucun doute sur la hauteur du Colombier.

Après que M. Carlini eut déterminé la position géographique exacte de sa station sur le Colombier, en partant de la triangulation française à laquelle elle était liée, il observa du Colombier, l'angle de hauteur du mont Blanc. Il a trouvé (le baromètre à 26° 10^{l}, 5, le Therm. + 10°), d'après 18 observations, dont il a pris la moyenne, l'angle de hauteur de 1° 54′ 32″; et la réfraction de $^{1}/_{10}$ de l'arc terrestre intercepté; ce qui donne, pour la hauteur du mont Blanc sur le Colombier. . . . . 1722^{t},1

A quoi, ajoutant la hauteur du Colombier sur la mer (trouvée ci-dessus). 737,5

On a, pour la hauteur du mont Blanc. 2460

Après avoir déterminé la position et la distance du mont Blanc,

par le triangle *Colombier*, *Grenier* et *mont Blanc*, et la distance, par le côté Colombier et mont Blanc, = 44505,9 toises, on s'est prévalu de l'angle de hauteur du mont Blanc, observé du mont Grenier par le chevalier de Lostende (barom. 22°. 6[l], 4. therm. + 12°,5) = 1° 38′ 28″; et on a conclu, dans ce triangle, la hauteur du mont Blanc sur le Grenier. 1470,5

Hauteur du Colombier, sur la mer, d'après les mesures trigonométriques comprises dans la grande triangulation française. 989,2

Seconde détermination de la hauteur du mont Blanc. . 2460,1

» On peut obtenir encore un contrôle de ces deux déterminations, par la grande chaîne trigonométrique conduite de Milan et Turin, par les Hautes-Alpes, jusqu'à Chambéri, où elle vient joindre la chaîne française. Elle repose sur une base de 5530 toises, mesurée sur le haut Tesin, et vérifiée par celle mesurée près de Turin, par Beccaria. On a réuni les deux triangulations par des signaux de feu donnés sur diverses sommités, sur quelques-unes desquelles on a établi des observatoires, où MM. Plana et Carlini ont fait leurs observations. Cette grande suite de triangles présentait plusieurs points d'où le mont Blanc était visible; on s'en est prévalu pour le faire entrer dans le système, et en particulier pour observer son angle de hauteur depuis plusieurs stations, savoir, de *Rochemelon*, du *Glacier d'Ambin* (à l'ouest du mont Cenis); du Perron des Encombres (près Saint-Jean de Maurienne); enfin du mont Trelod, entre la Tarentaise et le lac d'Annecy. Les angles de hauteur et horizontaux ont été observés avec un théodolite répétiteur de 12 pouces; ce qui a donné les résultats suivans pour la hauteur du mont Blanc et sa position géographique.

Tableau des résultats obtenus de quatre stations différentes, sur la hauteur et la situation géographique du mont Blanc

Stations où on a observé.	Hauteur.	Latit.	Longit.
		° ′ ″	° ′ ″
Rochemelon.	2458, 8	45 11 56	24 44 21
Glacier d'Ambin.	2462, 9	45 9 8	24 32 46
Perron des Encombres. . .	2459, 9	45 17 34	24 6 44
Mont Trelod.	2462, 5	45 41 18	23 51 29
Moyennes.	2461, 0	45 19 59	14 18 50

La moyenne entre ces quatre déterminations (assez rapprochées entre elles), différant de moins d'une toise de celle obtenue par les autres triangulations, on peut admettre avec confiance que le mont Blanc est élevé en nombre rond de 2460 toises sur la mer, c'est-à-dire de 10 toises de plus que la hauteur considérée par de Saussure comme moyenne entre tous les résultats dont il avait connaissance. »

J'ajoute à cette occasion, Monsieur, qu'une recherche analogue de l'auteur, sur les diverses hauteurs attribuées au mont Rosa, lui donne pour résultat moyen, 2370 toises: c'est-à-dire 90 toises de moins que le mont Blanc.

Je ne connais pas les détails de l'opération de Tralles; mais je l'ai connu bon géomètre et observateur exact. Son résultat, de 4805 mètres équivaut à 2465 toises; quantité assez rapprochée des moyennes précédentes.

Extait *d'une lettre de* M. Delaporte, *Vice-Consul de France.*

Tanger, le 21 septembre 1824.

Monsieur,

J'ai reçu les six questions de la Société de Géographie.

» Je m'efforcerai d'y satisfaire aussitôt que je le pourrai; à mon premier loisir, je me ferai un devoir de remplir la tâche dont on veut bien m'honorer, assuré de l'indulgence de la Société et de la vôtre.

» Le père Pacifique a fait un voyage scientifique à la Pentapole, et en a rapporté le *Sylphium*, au sujet duquel, (m'en ayant envoyé une plante qui n'a pu résister au trajet par mer de Tripoli ici) il m'écrit, en termes italiens que je vous traduis, « qu'il est bien » fâché que le Sylphium qu'il m'avait envoyé n'ait pu me parvenir; » mais que, dans la saison favorable à cette plante, il m'en enverra « un des quatre pieds qu'il possède. » Il ajoute à ces mots, qu'il m'écrivit le 13 février 1821 : « les Arabes reconnaissent deux sor- » tes de Sylphium, l'un qu'il nomment *Drias*, et l'autre, inférieur ou » plus petit, qu'ils appellent *Klek* كلخ; mais le premier est, je crois, le véritable ; » puis il finit son paragraphe par une exclamation d'enthousiasme sur les agrémens du séjour de Cyrène. J'ajouterai seulement ici que le Klek, qui est commun par toute l'Afrique, n'est autre chose que la Férule, et sans doute c'est la *Ferula Tingitana*, dont vous me parlez dans votre P. S., aux six questions de la Société. Cette Férule, qui abonde dans le royaume d'Alger, où l'on en fait des cages à poules et autres ouvrages de vannerie, est une sorte de Fenouil de grande espèce, qui a une odeur désagréable, et non le Sylphium des anciens, qui, sur les médailles de la Cyrénaïque, présente une toute autre plante. Il est remarquable que, sur ces médailles, elle est toujours accompagné d'un insecte qui est placé auprès de sa racine. Le père Pacifique doit donner une relation de son voyage qui ne pourra qu'intéresser, parce qu'elle sera faite par un homme de mœurs simples, écrivant sans autre prétention que celle de se rendre utile à la science.

Compte *des Recettes et Dépenses de l'année 1824, troisième année de la Société.*

RECETTES.

Ces recettes se divisent en sept parties, ainsi qu'il suit :

1re Partie. Reliquat actif, en argent, du compte de la deuxième année, arrêté, le 19 novembre 1823, à la somme de six mille trois cent dix-huit francs trente centimes, ci.	6,318 f. 30 c.
2e Partie. Recettes des souscriptions de 1824, dont deux cent quinze à trente-six francs, trois à quarante, une à cent et une à deux cent quarante, formant ensemble la somme de huit mille deux cents francs, ci.	8,200 »
3e Partie. Recettes de seize souscriptions arriérées de 1823, dont une à quarante francs et les quinze autres à trente-six francs, formant ensemble cinq cent quatre-vingts francs, ci.	580 »
4e Partie. Recettes de vingt-six diplômes délivrés en 1824, à raison de vingt-cinq francs, formant ensemble la somme de six cent vingt-cinq francs, ci.	625 »
5e Partie. Recette de l'année d'intérêts au premier avril dernier, des dix mille francs de capital, placés au Mont-de-Piété, la somme de quatre cents fr., ci.	400 »
6e Partie. Don fait à la Société, pour aider au prix d'encouragement, d'une somme de cinquante francs, ci.	50 »
7e et dernière Partie. Recette des abonnemens au Bulletin de la Société, montant ensemble à la somme de cinquante-sept francs, ci.	57 »
Total des recettes.	16,230 f. 30 c.

DÉPENSES.

Ces dépenses sont divisées en sept parties, ainsi qu'il suit :

1re Partie. Traitement de l'agent de la Société, montant à huit cent soixante-six francs soixante-cinq centimes, ci.	866 f.	65 c.
2e Partie. Droits de recette alloués à l'agent, deux cents francs, ci.	200	»
3e Partie. Loyer du local de la Société, montant à cinq cents francs, ci.	500	»
4e Partie. Chauffage et éclairage, montant à trois cent quarante-trois francs dix centimes, ci. .	343	10
5e Partie. Frais d'impression des Bulletins de la Société, mille quatre cent dix-sept francs trente-cinq centimes, ci.	1,417	35
6e Partie. Frais d'impressions diverses et gravure, six cent cinquante-six francs soixante centimes, ci.	656	60
7e et dernière Partie. Dépenses diverses, montant à mille cinq cent soixante-six francs vingt centimes, ci.	1,566	20
Total des dépenses.	5,549 f.	90 c.

RÉSUMÉ ET BALANCE.

Les recettes s'élèvent à la somme de seize mille deux cent trente francs trente centimes, ci. . . .	16,230 f.	30 c.
Les dépenses s'élèvent à celle de cinq mille cinq cent quarante-neuf francs quatre-vingt-dix centimes, ci.	5,549	90

Le restant en caisse est de dix mille six cent quatre-vingts francs quarante centimes, ci	10,680 40
En ajoutant le placement fait au Mont-de-Piété, de dix mille francs, ci.	10,000 »
L'actif actuel de la Société est de vingt mille six cent quatre-vingts francs quarante centimes, ci. .	20,680 f. 40 c.

Certifié par le Trésorier, le dix-huit novembre 1824.

Signé CHAPELLIER.

Le présent Compte de la Société, pour l'année 1824, ayant été présenté par M. Chapellier, l'un de ses membres et son trésorier, à la Commission Centrale, dans la séance du dix-neuf novembre présent mois, conformément au réglement,

M. Barbié du Bocage et M. Bajot, membres de la Commission Centrale, ayant été nommés par elle, ledit jour, dix-neuf novembre, pour vérifier, aux termes dudit réglement, ce présent compte, se sont transportés chez M. le Trésorier, ce jour, et ayant pris connaissance des registres, états et pièces à l'appui dudit compte, tant en recettes qu'en dépenses, ils ont reconnu le tout juste et exact; et en conséquence, ils déclarent être d'avis d'arrêter les recettes de la Société, pour 1824, à la somme de seize mille deux cent trente francs trente centimes, ci. . . . . 16,230 f. 30 c.

Et les dépenses à celle de cinq mille cinq cent quarante-neuf francs quatre-vingt-dix centimes, ci. 5,549 90

A Paris, ce vingt-trois novembre mil huit cent vingt-quatre.

Signés BARBIÉ DU BOCAGE, BAJOT.

Nous soussigné, Président de la Commission Centrale de ladite Société,

Ayant pris connaissance, tant des dits comptes en recettes et dépenses, que du rapport ci-dessus, des Membres de la Commission, qui les ont vus, examinés et vérifiés, arrêtons définitivement

lesdits comptes, tant en recettes qu'en dépenses, aux sommes y portées, et fixons le reliquat à ladite somme de dix mille six cent quatre-vingts francs quarante centimes, argent en caisse;

Non compris les dix mille francs de capital placés au Mont-de-Piété.

A Paris, ce vingt-six novembre mil huit cent vingt-quatre.

Signé JOMARD.

COUP-D'ŒIL *rapide sur le progrès et l'état actuel des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique.*

Un demi-siècle de tentatives presqu'infructueuses pour connaître enfin la mystérieuse Afrique, n'a rien ôté de l'ardeur des premières recherches. Plus le but a semblé reculer, plus la curiosité européenne s'est attachée à le poursuivre: et aujourd'hui que, parmi les intrépides explorateurs du continent africain, l'on compte tant de pertes déplorables pour la géographie, cette curiosité est devenue encore plus avide qu'elle ne l'a jamais été. Vainement les découvertes successives des voyageurs ont révélé les obstacles presqu'insurmontables que ces régions opposent au courage: solitudes brûlantes, montagnes impénétrables, forêts peuplées de bêtes féroces, langues et populations barbares, climat meurtrier, rien n'arrête les successeurs de tant de généreuses victimes de la science: Lenoir du Roule, Ledyard, Browne, Hornemann, Houghton, Mungo-Park, Tuckey, Peddie, le C[e] Campbell, Burckhardt, Ritchie, Rouzée, Roentgen, Belzoni, Bowdich et d'autres encore, enfin le jeune Tool et l'infortuné D[r] Oudney qui viennent de succomber dans le cours de cette année. Du moins devrait-on, avant de tenter de nouveaux efforts, se recueillir un moment, profiter de l'expérience, et proportionner les moyens aux difficultés; mais le génie entreprenant de l'Europe civilisée ne se reposera point avant d'avoir déchiré le voile tout entier, avant d'avoir appelé des populations immenses et inconnues à participer aux fruits de ses lumières,

aux biens et aux maux de sa civilisation. Nous voulons, et ce n'est pas sans motif, que l'Afrique, avec le reste du monde, paie son tribut à notre industrie; qu'elle verse, au milieu de nos villes encombrées d'hommes, ses trésors, ses produits, ses métaux précieux. Les Amériques, enlevées bientôt à l'Europe, lui rendent déjà moins qu'elles n'en reçoivent; les Indes Orientales absorbent notre numéraire, et les régions insulaires commencent à attirer le commerce des nations. Que ce soit donc le pur amour de l'humanité ou la soif de la science, les intérêts de la morale ou ceux de notre politique, qui animent l'esprit de découverte, peu importe: il faut que l'Afrique intérieure subisse à son tour la civilisation moderne; aussi voyons nous les voyageurs se hâter pour assurer, chacun à sa patrie, le bénéfice en même temps que l'honneur de la première découverte. De là, tant d'efforts d'un zèle imprudent, tant de dévouement perdu, tant de victimes à regretter. A peine le capitaine Tuckey et ses dix-sept compagnons, morts en trois mois sur les rives du Coango, avaient-ils fait retentir de leur catastrophe les bords de la Tamise, que le Mor Gray, suivant les traces de Park, se porte sur le Niger; bientôt, repoussé par des populations armées, il vient chercher un asile dans les postes français du haut Sénégal, au moment même et au même lieu où succombe le jeune Prosper Rouzée. Un autre voyageur, non moins renommé pour sa stature et sa forte constitution que pour ses travaux en Nubie et en Égypte, essaie de pénétrer par le grand désert; il échoue à Maroc, et court à Benin pour être à une plus petite distance du Niger; mais, en voyage, la ligne droite n'est pas toujours la plus courte. Les montagnes de la chaîne centrale secondaire et les peuples qui l'habitent auraient probablement arrêté ses premiers pas quand il aurait échappé aux influences d'un climat funeste. Presque dans le même temps, le savant voyageur Bowdich tombe, victime de son ardeur pour les sciences, sur les rivages de la Gambie; et quand notre compatriote M. de Beaufort s'attendait à le rencontrer, peut-être même à réunir ses efforts à ceux de l'intrépide Anglais, il reçoit de sa veuve des instrumens de physique et d'as-

tronomie qui allaient devenir inutiles. (1) Si le sort fatal et imprévu du voyageur italien et du voyageur anglais n'effraye pas M. de Beaufort, il n'a rien non plus qui arrête l'entreprise de M. Campbell, et ils se précipitent tous deux sur les pas de Belzoni et de Bowdich. Après tant d'efforts, qui ont duré trente-deux années, seulement à partir de Browne, la science a besoin de compter ses conquêtes. Rassemblons, dans une sorte de foyer, toutes les clartés acquises; peut-être il en jaillira quelque lumière pour guider les découvertes futures.

Afin de tracer un tableau exact des progrès et de l'état actuel des découvertes en Afrique, écartons d'abord tout ce qui forme la lisière de ce continent, espace assez bien connu, même jusqu'à une assez grande distance dans les terres, surtout au nord-est et au nord. En second lieu, l'on doit compter pour peu de chose les récits des Arabes et les relations des indigènes : notre but est de connaître les seules traces qu'a laissées le pied européen, appuyé sur des instrumens fidèles, ou éclairé par le flambeau des sciences. Or, si on dépasse la lisière étroite dont nous parlons, il n'existe plus, pour ainsi dire, que des lignes isolées et des points épars sur cette immense surface, qui aient été visités ou décrits par des hommes dignes de foi. L'Egypte, il est vrai, et même l'Abyssinie et la Nubie, ont été explorées d'une manière assez heureuse et assez complète pour satisfaire aux besoins de la curiosité, et en partie à ceux de la science; de ce côté, la lisière connue est plus large que partout ailleurs, surtout depuis que toutes les Oasis et l'intervalle qui restait entre la ligne parcourue par Browne, et les rives du Nil Bleu ont été visités par un voyageur Nantais déjà célèbre, M. Frédéric Cailliaud. Ainsi, au nord du 10e parallèle, et du 25e au 40e degré de longitude occidentale, on a des notions exactes et des idées justes de la géographie de l'Afrique; mais

(1) Les Français ont rendu un juste hommage à la généreuse et noble conduite de Mad. Bowdich. (Moniteur du 30 octobre 1824).

quelle lacune encore entre le Dâr-four et le cours du Nil Blanc, soit à l'est, soit au sud; et quelle incertitude sur ce cours lui-même, si important pour la géographie physique; sans parler ni de l'intérieur de l'île de Méroé, ni de la description complète des Alpes abyssiniennes, ni même du rivage occidental du golfe arabique. Si cette région de l'Afrique intérieure est la moins imparfaitement connue, on le doit aux efforts réunis des voyageurs portugais, français et anglais: Poncet, Brevedent, Bruce, Salt Burckhardt et leurs prédécesseurs les pères Lobo, Paez, Tellez etc.; les lignes qu'ils ont parcourues ne pourraient être définies clairement par le discours: on les a rapportées, ainsi que toutes les autres, sur une carte d'ensemble qu'on se propose de publier.

La nation anglaise a la gloire d'avoir fait, sur tous les points, des tentatives; repoussée d'un côté, elle a porté ses efforts sur un autre, et, depuis 1792, jamais elle n'est restée quatre ans de suite sans rentrer dans la carrière des découvertes. Du Nil elle passe à la Gambie, de la Gambie au Gariep, du Gariep au Zaïr, du Zaïr au Niger. Peu heureuse dans l'expédition du Congo, elle attaque le continent par le fond de la Méditerranée; elle entreprend, et enfin elle vient à bout de le traverser en ligne droite, du nord au midi; et aujourd'hui, (pour user d'une expression vulgaire) l'Afrique, dès long-temps cernée par ses voyageurs, est comme enfoncée par le milieu; mais n'anticipons pas sur des découvertes glorieuses et encore toutes récentes.

La Hollande, maîtresse paisible de la pointe sud de l'Afrique, pendant de longues années, avait à peine fait reconnaître le cours des grandes rivières. Depuis la fin du 18e siècle, pour ne remonter qu'à M. Barrow, l'état des choses n'est plus le même: des missionnaires anglais, de simples particuliers, Trutter et Sommerville, Lichtenstein, le docteur Gowan et Gonovan misérablement assassinés dans leur route à Sofala, W. Burchell et J. Campbell ont pénétré dans l'intérieur jusqu'au 26e et même au 24e parallèle sud, et nous connaissons le cours général du fleuve d'Orange ou du *Gariep*,

ainsi que le cours des deux rivières du même nom par le concours desquelles il est formé principalement et qui sont distinguées par les initiales *nu* et *ky* : autrement le *Gariep noir* et le *Gariep jaune*; de même que dans le nord-est de l'Afrique, le *Nil blanc* et le *Nil bleu* se réunissent pour former le grand *Nil*, qui n'a plus qu'un nom et qu'un lit à partir de l'île de Méroé. Ces rivières coulent dans un bassin formé, d'un côté, par la chaîne des montagnes de Kowp; de l'autre par les *longues montagnes*, et par celles de Kamhanni, que M. William Burchell a franchies jusqu'auprès du 26e dég. de lat. sud et sous le 22e méridien oriental, dépassant ainsi de beaucoup la limite des nations qui appartiennent à la race des Hottentots, et laissant devant lui d'immenses forêts. Il lui restait à se porter jusqu'aux établissemens du N. O., pour joindre les découvertes anglaises avec celles des Portugais qui nous occuperont bientôt : mais ses guides refusèrent de passer outre.

La rivière de Zack, sur le côté gauche du même bassin, et les affluens de la rivière des Eléphans, plus au midi, ont été visités et déterminés; et, sur le côté droit, au pied de la chaîne de Kamhanni, maintes rivières qui toutes se portent vers l'ouest et se perdent quelquefois dans les sables, sans qu'on ait pu éclaircir si la rivière *du Poisson* est l'issue d'une de celles qui sortent de cette chaîne élevée. Voilà donc, au sud de l'équateur, de grands courans qui sont absorbés par le sol, quoiqu'à une médiocre distance de l'Atlantique (6 dégrés seulement) : n'est-ce pas une probabilité pour qu'un pareil phénomène se produise au nord de la ligne, à un intervalle des trois mers bien plus considérable? Avant de quitter la partie la plus australe de l'Afrique, voyons combien il reste encore de questions à résoudre, de positions à fixer : la source de l'un et l'autre des grands bras de la rivière d'Orange; celle de la rivière du Poisson; l'enchaînement des chaînes de montagnes; l'issue de la rivière de Zack et de celles de Moshowa et de Makatta, plus au nord; l'une se dirigeant vers l'Atlantique, l'autre vers la côte orientale : ce qui annonce que la chaîne longitudinale des monts Kamhanni continue

de se prolonger du nord au sud sous le 22e méridien oriental, c'est-à-dire sur l'axe de l'Afrique australe, et élève en même temps de nouveaux doutes sur la prétendue épine du monde, qu'on place bien plus à l'est, vers le 35e méridien. Si la ligne des monts Lupatas existe en réalité, ce n'est qu'une chaîne secondaire, ou même tertiaire, interrompue par une multitude de rivières, notamment par le Sofala, par le Zambézi et ses affluens, et par le Loffih, qu'on prétend sortir des montagnes de la Lune. Quelle incertitude encore ne reste-t-il pas sur le grand lac Marawi, que D'Anville a tracé sur sa carte, à l'est des monts Lupatas, et dont les notions récentes ne font plus mention !

Des régions tout récemment connues viennent remplir une grande lacune, vers le milieu de l'Afrique australe, entre les bouches du Coango et du Coanza, d'une part, et celle du Zambezi et le canal de Mozambique, de l'autre, dans la direction de l'O. N. O. à l'E. S. E., et du 4e au 19e degré de latitude sud. Par quelle fatalité des notions si intéressantes sont-elles restées ignorées jusqu'à ce jour? et n'est-on pas en droit de reprocher hautement aux Portugais d'en avoir privé les sciences géographiques pendant quarante années ? C'est à 1785 que remontent les expéditions qu'ils firent dans l'intérieur. Les découvertes se sont succédé pendant plus de quinze ans. Gregorio Mendes, le capitaine Lacerda, Pereira et d'autres encore, ont suivi plusieurs lignes obliques au méridien, qui, sans se rejoindre, se dépassent; et l'on a ainsi une continuité d'espaces observés et décrits par des Européens. Le rapport des Portugais rectifie l'idée que l'expédition du capitaine Tuckey nous donnait du cours du Coango ; et cette rectification est d'une grande importance pour la géographie physique de l'Afrique centrale. En effet, s'il est vrai que le Coango ou Zaïr ne prend pas sa source au nord de l'équateur, comme on le croyait après le voyage de Tuckey, mais au contraire vers le 10e degré de latitude sud, et au lieu même où le Coango prend la sienne, que deviennent les explications données par des géographes et des voyageurs sur la

cause de la crue du Zaïr, et sur l'époque de cet accroissement, comparée avec celle de la crue du Niger? La règle générale de l'époque des pluies, entre l'équateur et le tropique méridional, s'oppose-t-elle absolument à ce qu'une rivière comprise dans cet espace ne prenne de l'accroissement un peu plus tôt? Vainement donc on s'est appuyé sur la conjecture du capitaine Tuckey, pour ne faire qu'un seul et même fleuve du Niger et du Zaïr, et le forcer à décrire, par un cours bizarre et rétrograde, les trois côtés d'un trapèze de quinze cents lieues : supposition encore moins vraisemblable que la chûte du Niger dans le Nil, et née, comme la première, de la nécessité de trouver au Niger une grande embouchure.

La route suivie par le Portugais Pereira, en 1796, répand aussi de nouvelles lumières sur la partie orientale. Outre le fleuve Zambezi, il nous fait connaître un autre fleuve beaucoup plus occidental, plus même que la source du Coanza, et qui cependant se jette vers le canal de Mozambique; tellement qu'à cette latitude, la grande chaîne longitudinale doit fléchir à l'ouest et s'approcher de l'Atlantique beaucoup plus qu'on ne pensait. Les expéditions des Portugais, en outre des itinéraires évalués en journées de marche, nous ont procuré aussi des observations de latitude et de longitude sur cette ligne de jonction des deux mers, sans parler de la description du sol et des peuplades qui l'habitent.

La Géographie a donc fait, de ce côté, une précieuse conquête : nous la devons presque à feu Bowdich. Voulant faire précéder son second voyage par une étude approfondie de l'Afrique australe, il a obtenu, à force de soins et de recherches, la communication des découvertes des Portugais, déjà si anciennes et perdues pour la science, mais que la renommée avait signalées dès long-temps aux géographes. Son dernier adieu à sa patrie est le présent qu'il lui a laissé de cette Relation, tirée des manuscrits originaux : nouveau motif pour payer un profond et légitime tribut de reconnaissance et de regrets à la mémoire de cet infatigable et savant explorateur!

Les excursions des Portugais sur le cours supérieur du Zaïr nous conduisent à l'expédition si malheureuse du capitaine Tuckey. Ses découvertes se lient avec les leurs, et continuent, en quelque sorte, le réseau des lignes parcourues par les Européens. Les premiers avaient marché 15 degrés à l'est, près des rives du fleuve, jusque près de son origine; le capitaine Anglais, au contraire, espérait remonter vers cette source, en suivant un affluent qui descend du nord.

Le résultat principal de son expédition est d'avoir fait reconnaître, dans le gissement de la côte occidentale d'Afrique, une erreur de longitude qui va jusqu'à un degré de trop à l'ouest; et le fait est confirmé par les cartes Portugaises. Sur la côte orientale, l'erreur est en sens inverse; d'après les mêmes cartes, la bouche du Zambezi a été placée jusqu'à présent un degré trop à l'est; le continent africain se trouve ainsi diminué, en largeur, de 2 degrés, sous le 17e parallèle sud, et d'un au moins sous le 6e, à la bouche du Zaïr. Ce dernier fleuve, à quatre-vingt-dix lieues au-dessus de son embouchure, a près d'une lieue et demie de large; il est, comme le Niger, le Haut Nil et toutes les rivières de l'intérieur, peuplé d'une multitude de crocodiles et d'hippopotames.

Ainsi, à partir du 5e parallèle sud, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, les lignes suivies par les voyageurs ne laissent guère de lacune qu'entre le 19e et le 26e degré de latitude australe, sauf la partie du N. E., espace où la carte dressée par feu Bowdich d'après les Portugais serait entièrement vide sans l'indication d'une rivière de Cassau. Plus loin, toute la zône équatoriale, depuis le 5e parallèle sud jusqu'au 10e parallèle boréal, est complètement inconnue, à l'exception des deux lisières; aussi est-ce dans ce vaste espace que les spéculations géographiques s'ouvrent une large carrière, et qu'elles y tracent des fleuves indéfinis se jetant dans les deux mers, et leur font franchir les plus hautes montagnes sans la moindre difficulté. On n'aurait, sur cette région de l'équateur, aucun point de jonction entre le 2e méridien oriental et le 31e, atteints respectivement par feu Bowdich et par M. Frédéric Cail-

liaud, sans l'entreprise aussi heureuse que hardie, accomplie par les anglais en 1823. Avant d'en faire le tableau, achevons le tour de l'Afrique par l'ouest et le nord-ouest.

Les résultats des deux voyages de Mungo-Park sont trop connus pour nous y arrêter. Qui ignore que son premier voyage nous conduit à Silla, au-delà de Ségo, sous le 2e méridien occidental; et les renseignemens plus incertains, tirés de son second et dernier voyage, jusqu'à Boussa, trois degrés seulement plus à l'est? De-là au Nil, quelle énorme distance!

Entre le Sénégal et les montagnes de Kong, les voyages d'Adanson, de Winterbottom, de M. Mollien, du major Gray, du major Laing, et beaucoup d'autres excursions moins connues, ont fait connaître assez bien la nature du pays et la position probable des sources des rivières; mais au-delà, et jusqu'aux confins du Maroc, les Européens ne connaissent qu'une bordure étroite du continent, défendu contre toute approche par l'avidité et la perfidie des Maures. On n'a oublié ni la fin misérable du major Houghton, ni celle de Roentgen, ni les traitemens cruels qu'ont subis notre compatriote Cochelet et ses infortunés compagnons, pour être tombés dans les mains de ces féroces gardiens du Soudan. Quel Européen, tentant d'y pénétrer par la voie de Maroc, pourrait se flatter de leur échapper? Quant aux voyages du matelot Adams, d'Alexandre Scott et de quelques autres, quelle lumière peut-on en tirer? peut-on même y ajouter foi? De ce côté de l'Afrique, c'est le voyageur Français Compagnon, arrivé jusqu'au Bambouk, et Mungo Park, parvenu sur le Niger, qui, jusqu'ici, ont pénétré le plus avant.

Toute la bordure septentrionale, si on excepte l'ancienne Cyrénaïque, est assez bien décrite et assez connue, grâces aux voyages des Schaw, des Jackson et de tant d'autres, pour que la Géographie porte ses recherches d'un autre côté. A peu de distance de cette lisière est la ligne connue qui conduit de l'Égypte à Syouah, dans le pays d'Ammon. On doit à Browne et à Hornemann d'avoir vu Syouah

les premiers. Notre compatriote Cailliaud et le chevalier Drovetti l'ont visité depuis et d'autres les ont suivis; mais Hornemann est le seul qui ait continué cette même ligne jusqu'au Fezzan, et dans des lieux encore plus éloignés où il a trouvé la mort. Mais son malheur n'a pas été stérile pour les découvertes. Mourzouk, mieux connu par sa relation, est devenu le point de mire des voyageurs, comme la véritable porte de l'Afrique centrale. Le jeune Ritchie s'y est porté avec cette ardeur dont nous avons tous été les témoins, et qui lui a coûté la vie. Plus heureux, son compagnon de voyage le capitaine Lyon est allé encore au-delà, et a préparé les voies à l'expédition Anglaise. Hornemann avait fait connaître Mourzouk, Ritchie et Lyon avaient appris le chemin le plus court qui devait y conduire : les trois voyageurs Anglais y arrivèrent donc sans obstacle; et quoique très-reculé dans les terres, ce ne fut pour eux qu'un point de départ pour pénétrer plus avant. C'est ainsi que les découvertes se prêtent un secours nécessaire; et c'est aussi pour cela que les moindres conquêtes sont précieuses pour les sciences. Heureux ceux à qui on les doit, quand, pour tout salaire, ils ne sont pas payés par l'ingratitude qui, s'il fallait en croire notre divin fabuliste, est le propre de notre espèce (1). Rapportons donc avec empressement à Frédéric Hornemann une partie de la gloire qui brille aujourd'hui sur les noms du docteur Oudney et de ses compagnons de voyage.

Personne n'ignore que ces derniers quittèrent le Fezzan vers la fin de 1822, et qu'ils franchirent d'un coup, le grand désert qui est au nord du Soudan. Arrivés vers le 14ᵉ parallèle boréal, ils atteignirent les confins de l'empire de Bornou, et bientôt après, la capitale même, placée jusque-là par les géographes à 600 milles plus au nord-ouest qu'il ne fallait; ce qui (pour le dire en passant) est une mesure de la foi due aux récits des noirs, en fait de géographie exacte. L'un d'eux, le major Denham, avec une confiance qui tient de l'audace, continue sa route jusqu'à 300 milles plus

(1) *(Lafont. l. X, fable I).*

loin, et s'engage dans une expédition avantureuse, à la chasse des noirs montagnards. Pour étendre le champ des découvertes, il combat dans une cause qui n'est pas la sienne; tout périt autour de lui; l'armée entière est anéantie. Il échappe cependant; et plus heureux que sage, il rejoint ses compagnons dans le Bornou, et leur révèle l'existence d'une grande chaîne transversale, entre le 9e et le 10e parallèle boréal, située précisément comme celle de Kong, et d'où s'écoule, vers le nord, une rivière d'une largeur immense. A l'extrémité de sa course, il n'était plus qu'à 450 milles du fond de l'Atlantique (1).

C'est ainsi que nos connaissances au N. de l'équateur ont été poussées jusqu'au 10e dégré de latitude sur trois points différens; à l'est entre les deux Nils, par M. Cailliaud; à l'ouest vers les sources du Sénégal et du Niger, par M. Mollien et le major Laing; et au centre de l'Afrique, par le major Denham; et partout, ils ont été arrêtés par des montagnes escarpées, impénétrables, occupées par des peuplades sauvages qui n'ont pas subi le joug de l'Islamisme : montagnes qui sont aujourd'hui une barrière contre la civilisation européenne, comme jadis, contre la loi musulmane.

On sait quel spectacle frappa ici les regards des voyageurs anglais : une ville toute guerrière sur la frontière du pays; une nombreuse cavalerie cuirassée, hommes et chevaux; une profusion d'or et de fer travaillés par une industrie inconnue; des villes florissantes et populeuses, bâties à quelques milles les unes des autres; un commerce immense dont on n'avait qu'une faible idée; des marchés périodiques où cent mille individus se rendent toutes les semaines! Quelle moisson pour la Géographie! quelle récompense pour les fatigues et les périls essuyés par les trois voyageurs! Ils ont sous les yeux ce grand lac central dont parlaient presque toutes les relations des indigènes mais que tout le monde pouvait nier, et ils s'assurent qu'il reçoit les eaux qui viennent du Nord, de l'Ouest et

(1) Et non à 300 milles, comme on l'avait dit d'abord d'après une fausse longitude de Mourzouk.

du Sud; le Niger, ou du moins une rivière qui descend du côté de Tombouctou et de Haoussa, s'y écoule au mois de juillet, sous la forme d'un courant médiocre; ce lac a plus de 220 milles de longueur connue; sa largeur ne l'est pas; on ignore encore s'il a une issue; si l'évaporation, comme dans la Caspienne, compense les eaux affluentes; si enfin, dans les crues, il s'écoule vers le bassin du Nil: question toujours agitée et encore suspendue, malgré toutes ces grandes découvertes! Aussi avec quelle impatience n'attend-t-on pas les nouvelles ultérieures de l'expédition! Une plus heureuse occasion peut-elle se retrouver de résoudre les problèmes que présente en foule cette Afrique centrale, où, naguère, tout absolument était ignoré : nature du sol, pente et cours des eaux, hauteur et direction des montagnes, productions végétales, animaux, température, enfin la géographie physique tout entière. L'ignorance était la même sur les mœurs, le langage, les races d'hommes, les usages, la population et le dégré de civilisation des contrées méditerranées.

Mais, au moment même où l'Europe savante attend les nouveaux fruits de l'expédition anglaise, elle apprend que ses espérances sont réduites de moitié par une perte irréparable. Le docteur Oudney a succombé en quelques jours à un climat funeste. Le jeune Tool, parti plus tard de Tripoli, rejoint l'expédition et périt en arrivant; tout notre espoir repose à présent sur l'intrépide Denham, sur le lieutenant de marine Clapperton et sur M. Tyrhwit. Le rare dévouement du docteur Oudney et les circonstances inattendues de sa fin tragique méritent qu'on s'y arrête un moment: on connaîtra toute l'étendue de la perte qu'on fait en lui. Parti de Bornou en décembre 1823 (un an après son passage à travers le grand désert), il se porte à l'ouest vers Kano, en compagnie de M. Clapperton, et il arrive aux confins du royaume. Là, un froid subit, extrême, imprévu, saisit la caravane. L'eau gèle autour des voyageurs; les outres gèlent sur les chameaux, et le docteur tombe gravement malade. Cependant il continue; chaque

jour, de fournir sa carrière laborieuse pendant dix-sept journées de suite. Le 12 de janvier, il essaie encore, à l'ordinaire, de se mettre en route à la pointe du jour. Déjà les chameaux sont chargés; mais ses forces l'abandonnent, et peu d'instans après il expire dans les bras de son compagnon, regrettant moins de mourir que de n'avoir pas fait assez pour sa patrie.

On a conjecturé que sous le 12e parallèle nord, où se trouvaient alors les Anglais, l'eau ne peut geler que sur des montagnes élevées de 4 à 5000 mètres au-dessus de l'Océan; ce calcul est fort exagéré. Ceux qui l'ont fait ignorent apparemment qu'il gèle quelquefois dans les déserts de la Libye, à quelques cents mètres seulement au-dessus de la mer; à la vérité, à quelques degrés plus au nord, mais encore bien près de la zône torride (1). Ici des circonstances particulières ont pu refroidir considérablement la température, et il est plus sûr d'attendre, pour fixer son opinion, que l'on ait publié la mesure de la hauteur du lieu : connaissance achetée bien cher, puisqu'elle aura coûté la vie au plus savant homme de l'expédition. Au reste, si les montagnes qui sont à 100 lieues à l'ouest de Bornou sont en effet très-élevées (ce que nous ne contestons pas), comme d'un autre côté la source du Niger n'est haute que de 500 mètres d'après le major Laing, la conjecture savante de M. Walckenaer sera hautement confirmée, savoir : la hauteur progressivement croissante de la chaîne transversale, en allant de l'ouest à l'est, jusqu'au nœud de la chaîne principale, lequel paraît placé sous le 22e méridien et le 8e parallèle boréal.

Le même savant a judicieusement porté Tombouctou à 2° ½ plus

(1) M. Cailliaud a trouvé de la glace dans le désert de Syouah, et la Commission d'Égypte a observé le thermomètre à zéro dans la basse Égypte, en janvier 1798. Les conditions de la température dans les grands déserts d'Afrique doivent nécessairement différer de celles qu'on observe dans les autres régions tropicales. Il serait trop long d'en déduire les motifs.

vers l'ouest que ne l'avait fait le major Rennell, d'après les observations de Mungo-Park (1). Mais la position de Silla sur le Niger est fixée sur les cartes encore trop à l'est, et il est possible que la première de ces villes ait aussi une longitude plus occidentale, puisque Bakel et le fort Saint-Joseph, selon les observations les plus récentes des officiers français, transmises par M. le baron Roger gouverneur du Sénégal, doivent être reportés à 2° environ plus à l'ouest que ne le pensait Mungo-Park. Tout annonce que les villes de l'Afrique centrale sont plus rapprochées de l'Atlantique, ce qui n'est pas d'une faible importance pour les relations qu'on espère d'ouvrir : cent lieues de moins à faire, dans un pays si difficile à traverser (2), sont une sorte de conquête géographique.

Si l'on ne s'était fait ici une loi d'omettre les rapports des naturels Africains, on citerait celui de deux indigènes, interrogés séparément par M. Roger, et qui s'accordent à dire que Djenné est sur la rive *droite* du Diallibâ (ou Niger), qu'il en est de même de Ségo, et que cette résidence royale est formée de quatre villes distinctes et isolées. Mungo-Park avait connaissance de ces quatre villes ; mais il paraît qu'il s'est arrêté sur la rive gauche du fleuve, sans y pénétrer. C'est bien auprès du Diallibâ, disent les mêmes hommes, que la grande ville de Tombouctou est bâtie, à deux lieues seulement de la *rive gauche*, et même beaucoup plus près, selon M. Adrien Partarrieu. Kabra est son port, comme Boulâq est celui du grand Kaire : et les porteurs de marchandises font le voyage deux fois, et même trois fois en un jour. Enfin il est fait mention ici d'une seule rivière, le Diallibâ, et aucune du Gambarou, si ce n'est qu'il coule au loin dans le N. N. E. une rivière de ce nom.

---

(1) Selon le M^{or} Rennell, 1° 28' E. de Greenwich (carte de 1802), et selon M. Walckenaer, 2° 38' 50" O. de Paris. Plusieurs conjectures du savant naturaliste M. Latreille sont aussi confirmées par les dernières observations.

(2) Pour l'allée et le retour.

D'autres observations de M. Partarrieu concordent avec celles des officiers français et celles de M. de Beaufort, pour faire juger les longitudes de Park trop orientales, et on croit même qu'il y a une erreur assez grave de latitude dans son point de départ sur la Gambie.

Tel est le dernier état des découvertes des Européens dans l'Afrique intérieure, j'entends des témoins oculaires. Quel vide immense on trouverait dans une carte bornée à ces découvertes! Quelle solution de continuité entre les vingt ou vingt-cinq lignes principales que les voyageurs ont suivies! Nous avons supputé l'étendue totale de ces lignes, parcourues depuis une quarantaine d'années, et nous l'avons estimée à 2200 milles géographiques, en y comprenant même les excursions de Poncet en 1698 et celles de Bruce, faites de 1768 à 1773. Admettons que chaque observateur a constamment embrassé de l'œil un horison de 3 lieues de diamètre, et c'est beaucoup, voilà au plus une surface de 28 mille lieues carrées; or qu'est-ce que cette superficie comparativement à celle de l'Afrique, évaluée à 1400 mille lieues carrées. Ainsi, à peine l'Europe connaît-elle la 50e partie de l'Afrique intérieure. Hors delà, presque tout est confusion ou incertitude, et tout géographe de bonne foi en fera l'aveu. C'est dans le sud du continent que ces lignes se rapprochent le plus, et c'est à l'est du méridien central (le 15e à l'orient de Paris), à 10° de part et d'autre de l'équateur, qu'elles sont le plus distantes. Du point où a péri Mungo-Park jusqu'à celui où le docteur Oudney a succombé, il ne reste plus qu'un intervalle de 12 degrés à franchir; mais, du Bornou au rivage de l'océan Indien le plus rapproché, on en compte plus de trente. Il est probable que, dans ce vaste espace, on trouvera une haute chaîne faisant suite aux montagnes que M. Burchell a reconnues au 26e degré de latitude méridionale : montagnes qui dominent les sources des fleuves coulant en sens contraire, et qui paraissent plus éloignées de cet océan qu'on ne l'a cru jusqu'à nos jours.

En finissant ce tableau rapide, nous devons regretter de n'avoir pu couvrir l'aridité du sujet par la peinture de l'état moral et physique de l'Afrique intérieure, sujet vaste et plein d'intérêt. C'est bien là le but où tendent les efforts de l'Europe chrétienne, savante et commerciale ; et c'est aussi là ce qu'on attend des découvertes de la Géographie : mais on est encore plus loin d'y atteindre que de parvenir à la description géométrique de ce grand continent.

JOMARD.

N. B. — Depuis que ce morceau a été lu à la séance générale de la Société de Géographie du 26 novembre 1824, on a appris que M. Hey, compagnon de voyage de M. Edouard Ruppell, avait remonté le Nil-Blanc jusqu'à plus de 60 lieues au-dessus de son embouchure, et que Mohammed-Bek, l'un des généraux du vice-roi d'Égypte, avait tracé un itinéraire du Kordofan, pays jusqu'ici très-mal connu, situé entre le Sennâr et le Dâr-Four (Voyez plus haut page 4). On y a trouvé, dit-on, des volcans qui fument encore à plus de 180 lieues de la mer rouge.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ,
RUE DU CADRAN N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO VINGT.

Séances de la Commission Centrale.

Séance du 3 *décembre* 1824.

M. *Lainé*, négociant et membre de la Société, lui adresse le Prospectus d'une société anonyme, dont le but est d'étendre l'importation et l'exportation de toutes les matières premières connues sous le nom générique de *drogueries*, et applicables à la médecine, aux sciences, aux arts et à la fabrication. La Commission Centrale invite M. *Malte-Brun* à lui faire un rapport sur ce prospectus.

M. *le Baron de Férussac*, d'après l'invitation qui lui en a eté faite, dépose sur le bureau la proposition d'adopter le Bulletin des Sciences Géographiques publié sous sa direction, comme Bulletin de la Société de Géographie. Il donne lecture du projet, et il en développe les conditions. Cette proposition est renvoyée aux Sections de Publication et de Comptabilité, chargées de présenter leur rapport à la Commission Centrale, sur l'amélioration du Bulletin.

M. *Dezoz de la Roquette* présente un rapport sur une Notice relative à Hermoniacum, station romaine située entre Cambrai et Bavai.

M. *Walckenaer* fait quelques remarques sur la position *d'Hermoniacum*, qui ne lui paraît pas précisément à la place indiquée dans la notice.

M. *Jomard* annonce qu'un anonyme fait à la Société un don de mille francs, pour qu'il soit joint au don récemment fait par M. le *Comte Orloff* et aux autres dons semblables, et pour qu'il soit offert en récompense au premier voyageur qui aura pénétré jusqu'à la ville de Tombouctou par la voie du Sénégal, et qui aura procuré: 1° des observations positives et exactes sur la position de cette ville, sur le cours des rivières qui coulent dans son voisinage, et sur le commerce dont elle est le centre; 2° les renseignemens les plus satisfaisans sur les pays compris entre Tombouctou et le lac Tsaad, ainsi que sur la direction et la hauteur des montagnes qui forment le bassin du Soudan.

Séance du 17 décembre.

M. *Malte-Brun*, secrétaire-général de la Commission Centrale, communique une lettre qui lui annonce l'envoi: 1° d'une Carte géographique de l'Europe; 2° d'une suite de Tableaux (en six cahiers) où sont indiquées les hauteurs des différens points de ce continent et des îles environnantes; 3° de quelques remarques sur la connexion des hauteurs de l'Europe. Ces pièces sont destinées à concourir au prix proposé par la Société sur la détermination des chaînes de montagnes de l'Europe.

M. *le Baron de Hammer* adresse une lettre fort étendue au sujet de l'édition de Marco-Polo. Le renvoi en est fait à M. Roux.

M. *Jaubert* donne lecture d'une lettre de M. Fontanier, voyageur français, datée de Téhéran, 5 novembre 1824. Ce voyageur annonce qu'il enverra à la Société un Mémoire, en réponse aux questions qu'elle lui a adressées sur la géographie de la Perse. Cette lettre est renvoyée à la Section de Correspondance et au Comité du Bulletin. (*Voyez* Documens, page 261).

M. *Adrien Dupré*, vice-consul de France à Bône, annonce également à la Société qu'il s'occupe de la solution des questions qui lui ont été adressées sur Bône et Constantine. Renvoi à la Sec- de Correspondance et au Comité du Bulletin. (Voir ci-après documens, page 262).

M. *Gräberg de Hemsö*, consul-général de Suède à Tripoli, écrit à la Société qu'il fera tous ses efforts pour la seconder dans ses travaux. Il lui fait l'hommage de la collection de ses ouvrages, auxquels il a ajouté la copie d'un manuscrit géographique du quinzième siècle, et un manuscrit arabe, contenant la description du pays de Gana et des mœurs de ses habitans. Ces ouvrages sont renvoyés à une commission composée de MM. Bianchi, Jaubert et Malte-Brun, chargée d'en rendre compte. (*Voir* ci-après, Documens, page 263).

La Commission Centrale invite M. le Président à remercier M. Gräberg de Hemsö.

M. *Huber* communique une lettre de Saint-Pétersbourg, datée du 25/13 novembre 1824, qui donne des détails sur l'inondation de cette ville (*Voir* ci-après, Documens, page 265).

M. *le Baron Coquebert-Monbret* exprime le regret que sa santé et son séjour à la campagne l'aient tenu souvent éloigné des séances de la Commission, et ne lui permettent plus de remplir les fonctions de vice-président, auxquelles l'avait appelé la confiance de la Société.

La Commission témoigne le desir de continuer à profiter de ses lumières; et M. *Walckenaer* propose qu'il soit prié de surveiller l'impression du manuscrit latin du frère Jordanus, dont la publication a été ordonnée. Cette proposition est adoptée.

M. *Jomard* lit une lettre qui lui est adressée, du Sénégal, par M. de *Beaufort*, et qui l'informe du premier résultat de quelques reconnaissances faites sur les rives de la Falemé (*Voir* ci-après, Documens, page 266).

Le même membre communique des réflexions sur la marche des

travaux de la Société, sur ceux qu'il lui reste à exécuter, et sur les améliorations à obtenir: la Commission arrête que ce discours sera imprimé au Bulletin (*Voir* ci-après, Documens, page 268).

M. *Everat* expose, dans une lettre, que le Président actuel de la Commission n'a exercé ses fonctions que par *interim*, depuis la mort de M. Langlès, et que l'article du réglement qui déclare le Président non rééligible, ne lui est pas applicable. Plusieurs membres appuient cette opinion. M. Jomard observe qu'il a été nommé Président en *titre* et non par *interim*; qu'il a signé comme tel les actes de la Société, et qu'il y a lieu en conséquence à appliquer le réglement. Adopté.

La Commission Centrale, aux termes de son réglement, procède à l'élection annuelle de son Bureau.

M. Barbié du Bocage père est élu Président;

M. Eyriès, premier Vice-Président;

M. Jomard, deuxième Vice-Président;

M. Roux, Secrétaire-Général.

Les membres composant la Section de Correspondance sont réélus; M. le baron Coquebert-Monbret remplace M. Eyriès.

Les Membres de la Section de Publication sont réélus; M. Malte-Brun remplace M. Roux.

Les membres de la Section de Comptabité sont aussi réélus.

La Commission Centrale vote des remerciemens à M. Jomard qui, pendant sa présidence, s'est constamment attaché à donner plus d'intérêt aux séances par d'importantes cummunications, à étendre les correspondances de la Société, à lui concilier la bienveillance du Gouvernement.

La Commission adresse aussi des remercîmens à M. Malte-Brun, pour le zèle et le talent distingués avec lesquels il a rempli ses fonctions de Secrètaire-Général, depuis la formation de la Société.

Liste des Membres nouvellement admis dans la Société.

Séance du 3 décembre 1824.

MM.

CAILLIAUD (Frédéric), de Nantes;

CAUSSIN DE PERCEVAL fils, professeur d'arabe vulgaire à l'École Royale des Langues orientales;

HUBER, attaché au Ministère des Affaires Étrangères;

LAFONT (le baron), membre de la Chambre des Députés;

LAMARCHE, capitaine de frégate.

Séance du 17 décembre.

COCHELET (Adrien);

COUPIN (Alex.), chef de correspondance à l'Administration des Domaines;

DROJAT (Pierre), avocat à la Cour Royale de Paris.

Ouvrages offerts et déposés sur le bureau.

Séance du 3 décembre.

Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au-delà de Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans les cinq autres Oasis, fait, dans les années 1819 et 1822, par M. Frédéric Cailliaud, de Nantes; rédigé par M. Cailliaud et par M. Jomard Membre de l'Institut.

Carte physique, routière et politique, d'Europe, en quatre feuilles, par M. Brué.

Nouvel Atlas des départemens de la France, seizième livraison, par MM Perrot et Aupick;

Annales maritines et coloniales, nos 10 et 11, par M. *Bajot;*

Annales européennes de physique végétale, vingt-deuxième livraison, par M. Rauch;

Journal de la Société Asiatique, n° 29, envoyé par cette Société.

Séance du 17 décembre.

Grammaire arabe vulgaire à l'usage de l'École Royale des langues orientales, un vol. in-4°, par M. *Caussin de Perceval* fils;

Histoire de la guerre des Turcs et des Russes, de 1769 à 1774, un vol. in-8°, par le même;

Nouvel Atlas des départemens de la France, dix-septième livraison, par MM. Perrot et Aupick;

Le Globe, journal littéraire.

M. *Gråberg de Hemsö*, consul-général de Suède et de Norvège à Tripoli, fait hommage des ouvrages suivans :

Copie d'un manuscrit géographique intitulé: *Itinerarium Antonii Ususmaris civis Januensis*, 1455;

Manuscrit arabe contenant la description du pays de Gana et des mœurs de ses habitans;

Doutes et conjectures sur les Huns du Nord et sur les Huns Franciques, un vol. in-8°;

Précis de la littérature historique du Mogh'rib-el-aksa, in-8°, deux exemplaires;

Théorie de la statistique, in-8°, deux exemplaires;

La Scandinavie vengée de l'accusation d'avoir produit les peuples barbares qui détruisirent l'empire de Rome, un vol. in-8°;

Annali di geografia e di statistica, deux volumes in-8°;

Lettera sopra i piaceri della villeggiatura d'Albaro, presso Genova, in-8°, deux exemplaires;

Lessico istorico-geografico dei vocaboli antichi sparsi negli opuscoli di Tacito i, costumi dei Germani, e la Vita di Agricola, un vol. in-8°;

Della statistica, e dei suoi progressi in italia, in-4°, deux exemplaires;

Lezioni di cosmografia, di geografia e di statistica, in-8°, deux exemplaires.

DOCUMENS.

EXTRAIT d'une lettre de M. *Fontanier*, voyageur en Asie, à M. *Jaubert*, Membre de la Section de Correspondance.

Téhéran, le 5 août 1824.

JE m'empresse de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 24 mars, et que j'ai reçue, accompagnée des questions que la Société de Géographie a bien voulu m'adresser. Les personnes qui sont restées quelque temps en Asie remportent de ces pays une opinion si différente de celle qu'elles avaient auparavant, que je m'étonne, Monsieur, et de la précision des questions que l'on m'a adressées et de la manière dont elles sont adaptées aux pays que je me propose de visiter. Il y a cependant quelques points qui me paraissent avoir été omis et que je crois d'une assez grande importance, puisqu'ils donnent la solution et du mode de gouvernement asiatique et des révoltes des habitans, qui sont d'un caractère bien différent des révolutions européennes. Je veux parler des tribus errantes. Nous ne savons rien du tout là-dessus:

nous ne connaissons ni la succession au commandement, ni la manière de percevoir les deniers publics, ni le mode employé pour lever les troupes. Il est vrai que les Européens sont en Perse bien dénués de livres, mais encore les meilleurs s'y trouvent-ils; nous avons Chardin, Malcolm, Morier; et si nous voyons dans ces ouvrages le nom de tribus, ce n'est que pour citer quelque individu, et jamais pour donner des détails sur leur organisation, organisation qui, ce me semble, est commune à presque toute l'Asie. Une autre chose sur laquelle les recherches ne sont pas faites avec peu de soin, c'est l'état des sciences en Perse. Que serait-ce, par exemple, si on découvrait que les Persans ont eu avant nous une idée exacte du système du monde; que, depuis plus long-temps que les Européens, ils connaissent la fixité du soleil, le mouvement des planètes, la théorie des éclipses, et qu'ils avaient des méthodes de les calculer plus simples que les nôtres. Bien plus, que diriez-vous si je vous annonçais que le *magnétisme animal* a été connu des Orientaux long-temps avant qu'on s'en soit occupé en Europe; qu'il y a des gens qui en font métier; et que ces gens sont poursuivis par les Mollahs. Il y a une infinité de questions qui nous manquent sur ces pays et qui sont bien dignes de fixer l'attention des voyageurs.

EXTRAIT d'une lettre de M. *Adrien Dupré*, Consul de France à Bône.

Bône, le 15 novembre 1824.

J'ai appris avec bien de l'affliction la perte que la Société de Géographie a faite dans la personne de M. Langlès. L'estime et l'amitié dont il m'honorait m'ont fait ressentir encore plus vivement cette perte. Il sera long-temps regretté par toutes les personnes qui avaient le bonheur de le connaître.

Je suis fâché que les questions qui m'ont été adressées aujourd'hui ne m'aient pas été transmises plus tôt. J'aurais pu, dans les deux voyages que j'ai faits à Constantine, prendre des renseignemens qui m'auraient servi à en résoudre du moins quelques-unes. Je m'en occuperai aussitôt que j'aurai terminé un travail pour le Ministère des Affaires Étrangères, auquel je mets la dernière main. Je crains que mes forces, mes connaissances et le manque d'instrumens nécessaires ne me permettent pas de parvenir à leur solution comme je le desirerais; mais vous ne devez pas douter un seul instant que j'y mettrai tout le zèle et l'application dont je suis capable.

Signé ADRIEN DUPRÉ.

EXTRAIT *d'une lettre de* M. GRÅBERG DE HEMSÖ, *Consul général de Suède et de Norvège à Tripoli.*

Tripoli, le 29 juin 1824.

QUOIQUE éloigné, depuis neuf ans, de la belle Europe, et forcé de vivre avec des barbares de plusieurs espèces, je n'ai jamais cessé de m'intéresser, de la manière la plus vive, aux progrès que font, en France, les arts et les sciences en général, et particulièrement les études géographiques et ethnographiques, qui furent toujours pour moi l'objet d'une application ardente et suivie. Par conséquent, je n'ai pu apprendre, sans une joie bien sincère, la formation de votre société, sous les plus heureux auspices; d'autant plus que je me fais gloire de compter, parmi ses fondateurs et ses membres les plus distingués, d'illustres et aimables savans qui, durant mon long séjour en France, m'honorèrent de leur bienveillance et de leur correspondance : je pourrais même me féliciter d'être collègue de plusieurs d'entr'eux dans différentes Sociétés savantes et littéraires, surtout dans l'Institut Royal et dans la Société Royale des Antiquaires.

Il n'y a rien, Messieurs, que je souhaite avec plus d'ardeur que de prouver, quelque jour, par des faits, les sentimens de haute estime et d'intérêt que votre Société et vos nobles et utiles travaux m'inspirent; en attendant, je prends la liberté de vous adresser, à titre de tribut et d'hommage, celles de mes productions qui ont quelques rapports avec le but que votre Société se propose (*Voir* Ouvrages offerts à la Société, pag. 260). J'y ajoute la copie d'un manuscrit géographique du 15e siècle, intitulé : *Itinerarium Antonii Ususmaris civis januensis*, 1455, au sujet duquel j'eus, en 1809, avec l'un de vos confrères, M. *Walckenaer*, une correspondance qui fut imprimée dans les Annales des Voyages, etc., et un autre savant membre de votre Société, M. *Malte-Brun*. Cette copie est suivie de quelques doutes et conjectures sur plusieurs endroits obscurs de l'original. J'ose encore vous présenter un petit manuscrit arabe, contenant un fragment de description du pays de Gana et des mœurs des habitans. Ce morceau assez curieux termine un gros volume de géographie universelle, possédé, à Tanger, par l'interprète du consulat d'Espagne; l'auteur en est inconnu, parce que le manuscrit manque de commencement et de fin; mais l'ouvrage est extrêmement intéressant : il me fut prêté pour quelques jours, afin d'en extraire la copie du morceau que j'ai maintenant l'honneur de vous présenter.

Signé GRABERG DE HEMSO.

Saint-Petersbourg, le 25-13 novembre 1824.

Le 19-7 de ce mois, nous avons eu une inondation telle qu'on n'en a jamais vu à St-Pétersbourg et qui a surpassé celle de 1777, d'une archine ¼ (environ 3 pieds). Dans la nuit, le vent soufflait avec une force étonnante. A 9 heures du matin, l'eau était au niveau du sol, et elle a augmenté, avec une promptitude difficile à décrire, jusqu'à 2 heures après midi, au point qu'elle a monté à 16 ½ pieds au-dessus de son lit ordinaire. Elle était à 3 archines dans quelques rues, entr'autres, dans la grande Millione; dans d'autres, du côté de la barque à vapeur, plusieurs maisons ont été submergées. Des villages entiers ont disparu. Les barques de foin, de bois, ont été renversées par la violence du vent. Les rues étaient couvertes de bois de toutes espèces et de débris de navires. Tous les ponts en bois, sur les canaux et sur la Néva, ont été brisés et dispersés dans tous les quartiers; la majeure partie des grilles des canaux et du parapet en granit de la Néva, renversée; les rues dépavées; les trottoirs enfoncés, en plusieurs endroits. Plus de 2,000 bestiaux ont été noyés, ainsi que beaucoup de chevaux; les deux tiers des marchandises qui se trouvaient à la douane, sont perdues; les marchands de tout genre, qui habitaient le rez-de-chaussée, ruinés. On voyait sur la Néva des maisons de bois entières, avec les habitans, qui avaient été enlevées des quartiers bas et principalement du fond de Vassiolostroff. On a trouvé au Jardin d'été, dont une partie des arbres a été renversée, des croix et des cercueils enlevés des cimetières de Smolensk.

A Cronstadt, les navires, après avoir eu leurs câbles cassés, sont venus dans la ville; beaucoup se sont perdus; un vaisseau de 100 canons a échoué au milieu de Cronstadt; les batteries ont été ensevelies, ainsi que les parapets et plusieurs maisons. Le nombre des personnes noyées est incalculable; on l'évalue à 10,000. Qua-

tre mille familles de la basse classe sont sans asile : l'Empereur a ordonné qu'on les logeât dans la Bourse, et qu'on leur fît des distribution de vivres. Si ce fléau s'était prolongé pendant six heures, Pétersbourg n'existerait plus : heureusement qu'à 2 ¼ heures, le vent a changé et l'eau s'est retirée avec la même rapidité qu'elle était venue. On évalue à 13 millions la perte des sucres, seulement ceux qui étaient à la douane.

Que de malheureux ! Que de faillites !..... Enfin, je n'en terminerais pas si je voulais retracer toute cette scène d'horreur et de calamité. L'Empereur a pleuré en voyant ces désastres, dont nous sommes loin encore de connaître tous les détails. S. M. a donné un million pour subvenir aux besoins les plus pressés des victimes vivantes de ce déluge. Toutes les denrées ont doublé de prix, et nous nous ressentirons longtemps de ce funeste et déplorable événement. Il faudra bien du temps avant que les dégats de la ville soient réparés, et il en coûtera bien des millions au Gouvernement. L'Empereur a défendu le spectacle, jusqu'à nouvel ordre ; il va tous les jours voir les ruines amoncelées dans plusieurs quartiers de la ville ; et sa plus grande sollicitude est de soulager les malheureux qui ne sont parvenus à se sauver que comme par miracle.

On assure que le régiment des carabiniers, qui était cantonné entre Saint-Petersbourg et Cronstadt, a entièrement péri.

EXTRAIT *d'une lettre de* M. DE BEAUFORT *à* M. JOMARD.

Bakel, le 27 septembre 1824.

JE viens de recevoir deux lettres que vous m'avez adressées avec divers numéros du Bulletin de la Société, et la Notice, fort intéressante, sur les découvertes récentes de mes collaborateurs anglais. J'en suis charmé, et je vais, de mon côté, tâcher de lever

le coin du voile qu'ils ont laissé pendre. J'ai peu à vous entretenir de ce que j'ai fait depuis mon arrivée à la Gambie : j'y ai reconnu, et dans la route ensuite, combien toutes ces parties sont trop avancées vers l'Est ; ainsi la position que j'ai trouvée devoir être assignée à Baraconda, marquée sur la carte de Mungo-Park, est de 13° 28′ lat. et 16° 7′ long. Ouest de Paris. J'allais, au moment où j'ai reçu les Questions de la Société, m'occuper de la principale : l'examen des hautes branches du Sénégal ; mais je n'ai été mis à même de le faire que bien tard, et en l'entreprenant d'ici à quelques jours, je doute d'y parvenir. Vous serez peut-être surpris du peu d'élévation de Bakel au-dessus de la mer ; le mercure s'y soutient entre 0,757 et 7600 : ce qui ferait tout-au-plus 100 mètres, et il est à 80 lieues du point de la côte le plus rapproché. Cela explique facilement la stagnation des eaux, pendant les trois quarts de l'année, et les inondations lorsqu'elles affluent. J'ai fait, dans l'interêt du commerce, quelques reconnaissances dans le Bandou ; j'ai remonté la Falemé, loin au-delà du point où l'on s'était arrêté. J'ai rencontré, dans le haut, des laveurs d'or, et après avoir soumis à divers essais la poudre noirâtre qui l'accompagne habituellement, et qu'on avait désignée à M. Park sous le nom de *rouille d'or*, j'ai reconnu que c'était un titane ménakanite en petits cristaux, réuni à une petite quantité d'oxide de manganèse(1). C'est en géologie que ces excursions m'ont offert les faits les plus intéressans.

. . . . Je vais envoyer à Son Exc. le Ministre de la Marine, des fruits de l'arbre à beurre. Il paraît appartenir à la famille des térébinthacées et ressembler néanmoins beaucoup au noisetier ; aussi je trouve qu'en le plantant, on ne devrait pas s'attendre à le voir lever vîte ou y renoncer s'il tarde plus de cinq

(1) Il faudrait dire : c'est un fer titané analogue à celui qui est nommé ménakanite, minéral qui admet ordinairement une petite quantité de manganèse dans sa composition N. du N.

à six mois, puisque ce dernier arbre ne lève qu'au bout de deux ans. Si je puis en avoir de l'année, je les enverrai immédiatement et avec précaution.

Signé E. DE BEAUFORT.

DISCOUR de M. JOMARD, Président de la Commission Centrale, prononcé à la Séance du 17 décembre 1824,

MESSIEURS,

EN quittant les fonctions dont votre confiance m'a chargé il y a dix mois, il est de mon devoir de vous soumettre quelques réflexions sur la marche des travaux de la Société de Géographie. Nous sommes tous animés d'un desir ardent de faire prospérer l'institution; tous, nous avons quelque sacrifice à faire pour son succès; et il suffit, pour le faire avec joie, qu'elle puisse un jour tourner à l'avantage, à la gloire de la patrie. Ne sommes-nous pas d'ailleurs revêtus d'une sorte de magistrature par la Société entière qui nous a confié ses pouvoirs? Si nous laissons échapper les circonstances favorables où la Société se trouve parvenue, nous encourons une grande responsabilité, non-seulement aux yeux de nos commettans, mais à ceux de la France entière. Qu'il me soit donc permis de regarder comme certain qu'un si grand intérêt réunira constamment les opinions diverses des Membres de la Commission Centrale, et les tournera vers l'amélioration et la perfection de tout ce qu'elle a entrepris, vers l'adoption de tout ce qui est bon, sage et utile.

Le principe constitutif de toute Société florissante, c'est la conservation; celui d'une Société naissante, c'est l'unité : craignons que la divergence des idées n'arrête la marche de nos progrès et

faisons, s'il se peut, qu'elles soient toujours unanimes, comme les vues dont nous sommes animés.

Avant d'exposer ce qui me semble propre à hâter l'époque prospère de la Société, c'est-à-dire tout ce qui nous reste à faire, jetons un coup-d'œil sur ce qui est déjà fait; nous verrons mieux l'espace qui reste encore à parcourir. D'ailleurs, Messieurs, la Commission peut s'applaudir des résultats qu'elle a obtenus. Le principal est le crédit dont la Société commence à jouir au dehors et au dedans, la confiance qu'elle inspire au public français et étranger. C'est à l'historien de la Société à citer toutes les marques d'intérêt qu'elle a reçues depuis ces dernières années: je me borne ici à rappeler que, graces à l'activité de sa correspondance, et au dévouement de ses Membres, la Commission Centrale est entrée en relation avec une foule de personnes instruites ou éminentes, et en état, par leurs lumières et leur autorité, de travailler efficacement au progrès des découvertes. On compte parmi elles, des ministres du Roi et des puissances de l'Europe, un grand nombre de consuls généraux et de résidents, des amiraux français et étrangers, des navigateurs célèbres, des négocians renommés par leurs entreprises, fructueuses pour la Géographie autant que pour le commerce; enfin beaucoup de fonctionnaires marquans dans l'État. L'année qui va s'ouvrir verra doubler, n'en doutons pas, ce nombre de correspondans et d'amis de la science, tous empressés de s'associer à des travaux honorables et utiles.

Pendant le cours de l'année qui va expirer, vous avez publié, Messieurs, le 1er volume de votre Recueil de Voyages, de Relations et de Mémoires Géographiques (1).

Vous avez publié la première série de vos Questions dirigées sur tous les points du globe.

Vous avez fait graver une Carte inédite, ouvrage d'un de vos Membres.

---

(1) Les Membres de la Commission recevront l'ouvrage à moitié prix.

Les Matériaux pour un second volume du Recueil sont prêts à mettre à l'impression.

Vous avez reçu des voyageurs qui sont en rapport avec la Société, de nombreux renseignemens, des itinéraires, des relations, des cartes et des Mémoires de Géographie.

Enfin, vous avez ouvert la carrière des découvertes en Afrique par des prix et des récompenses, promis aux hardis explorateurs de ce continent.

Vous n'avez pas moins à vous féliciter, Messieurs, de l'état de vos affaires intérieures.

Des personnes d'un rang élevé ont marqué le desir d'associer leurs noms aux vôtres; et le nombre des souscripteurs s'est accru, en 1824, de cinquante. Votre bibliothèque a été enrichie au-delà de vos espérances par les dons généreux du Gouvernement; elle renferme maintenant plus de trente volumes de cartes format atlantique. Les Membres de la Société s'empressent à l'envi de vous adresser leurs plus beaux ouvrages; vous possédez les grandes collections de la Guerre et de la Marine, et des chefs-d'œuvre de topographie comme la Carte des Chasses et la Carte de Corse. Bientôt votre bibliothèque sera ouverte à tous les Membres de la Société, et ils y trouveront un millier de volumes remplis la plupart de cartes ou de figures.

Votre Bulletin mensuel a paru régulièrement dans les premiers jours de chaque mois, et les Membres de la Commission Centrale y ont déposé ce qu'offrait de plus intéressant leur correspondance particulière.

Vous avez adjoint à vos trois Sections six membres zélés et laborieux. Les Sections et les Commissions spéciales se sont réunies fréquemment, souvent deux fois par semaine. Des rapports vous ont été faits dans toutes vos séances.

La Comptabilité a été assujétie à des formes régulières et certaines.

Aucune lettre, aucune affaire n'a été négligée. Les opérations urgentes ont été distribuées entre les Membres les plus zélés et les plus actifs ; vous avez donné à tous vos travaux une activité générale et une impulsion qu'on avait craint, à tort, de ne pas pouvoir leur imprimer; enfin, vos finances ont prospéré d'une manière remarquable (1).

Ce tableau rapide de vos travaux pourrait être plus amplement développé, et il répondrait suffisamment aux détracteurs de la Société, s'il en existe. Mais il est plus utile de jeter les yeux sur les travaux qu'il nous reste à exécuter, sur les améliorations qu'il faut obtenir. Au premier rang, peut-être, est la publication régulière du Recueil périodique, et celle des Mémoires et Relations de voyages inédits. Vous aurez bientôt à délibérer sur la première de ces deux publications; quant au recueil des Mémoires, il me paraît de la plus haute importance de régler dès-à-présent que l'impression aura lieu par demi-volumes, et qu'elle se fera sous la surveillance et par les soins d'une personne déléguée *ad hoc*. L'expérience a suffisamment justifié cet avis: sans le zèle infatigable de M. Roux et la responsabilité à laquelle il s'est cru engagé, vous ne jouiriez pas de votre premier volume, formé d'environ 700 pages in-4°.

En second lieu, je pense que l'on devrait multiplier les relations qui sont déjà ouvertes avec le commerce et en ouvrir avec les missions étrangères, comme déjà l'un de nos collégues l'a proposé.

3° Beaucoup de personnes éminentes qui habitent à l'étranger, ne sont peut-être pas en position d'entrer dans la Société comme Membres souscripteurs : vous en avez des exemples. Il y aurait cependant de l'avantage à les y attacher par un lien quelconque ; par exemple, en leur donnant la qualité officielle de correspondans étrangers, et de Membres honoraires.

---

(1) On a pris aussi des mesures pour que les Registres de la Société soient mis dans le plus grand ordre.

De même, il serait très-utile d'intéresser à la Société des Français d'un haut rang dans le monde, en leur décernant le titre de présidens honoraires; le nombre serait fixé et limité à l'avance.

4° Il serait temps de publier une instruction pour répandre en France et parmi nos voyageurs, l'usage du baromètre propre à mesurer les hauteurs, de manière à le rendre en quelque sorte populaire. L'instrument perfectionné par M. Gay-Lussac, rendu plus économique, plus portatif par l'artiste Bunten, sans rien perdre de son exactitude, vient d'être exécuté avec succès : déjà l'on vient d'en envoyer six dans l'est et dans l'ouest de l'Afrique. Il ne s'agit plus que d'achever l'instruction qui a été commencée et qui n'a été interrompue que par d'autres travaux plus urgens, entrepris dans l'intérêt de la Société.

5° Il serait avantageux aux progrès de la Géographie que l'on adressât aux voyageurs, et même qu'on publiât un Recueil méthodique de mots choisis, propre à les guider et à faciliter la composition des vocabulaires dans les langues des pays qu'ils parcourent, lorsque ces langues sont inconnues.

6° Il ne serait pas moins utile de former en diverses langues un Recueil de mots génériques, exprimant tous les accidens du sol et de la Géographie physique : ce livre médité par les voyageurs intelligens leur ferait éviter les erreurs sans nombre où l'on tombe tous les jours.

Tels sont les objets particuliers sur lesquels j'ai cru devoir fixer votre attention, indépendamment des quatre grands moyens d'action qui appartiennent à la Société, savoir : la publication d'un Bulletin périodique propre à mettre les Sociétaires au courant des découvertes et des progrès de la science; la publication d'un Recueil de relations inédites; les Prix offerts pour la solution des problèmes les plus intéressans; enfin les Encouragemens donnés aux voyageurs.

7° Il me reste à exprimer le vœu que la Société obtienne pour

ses importans travaux la sanction royale. Aujourd'hui que leur utilité est généralement connue, vous pouvez espérer que vos réglemens recevront l'approbation de Sa Majesté, et qu'une ordonnance royale viendra bientôt donner à la Société, non pas une existence plus légale, mais un titre honorable, et peut-être nécessaire à son entier développement.

La présentation que vous allez faire au Roi de votre 1er volume, est une occasion favorable que vous saisirez pour obtenir cette faveur.

Je termine, Messieurs, en rappelant ici l'exemple de la Société Africaine; ayons-le toujours devant les yeux; quels résultats n'a-t-elle pas obtenus de sa persévérance et de l'esprit qui animait tous ses Membres! Les découvertes mémorables de Hornemann, de Mungo-Park et de tant d'autres, ne sont-elles pas son ouvrage? Que les délégués de la Société Française se pénètrent bien de leur mission, et elle ira plus loin que toutes celles qui l'ont précédée.

ERRATUM.

Le Lecteur est invité à corriger une faute d'impression dans le Bulletin précédent :

Page 244, 2e ligne en remontant, *lisez :* au lieu même où le *Coanza* prend la sienne

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND

DU BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DE LA COMMISSION CENTRALE.

LISTE DES OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

(*Voir* pag. 5, 21, 35, 40, 64, 88, 111, 139, 170, 187, 211, 259.)

RAPPORTS ET PROPOSITIONS FAITS DANS LE SEIN DE LA COMMISSION CENTRALE.

CORRESPONDANCE.

NOTICES ET COMPTES RENDUS.

FIN DE LA TABLE.

De l'Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran n° 16.



